

René Ribière

**Pétrarque
et les sept de
Font-Ségugne**

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

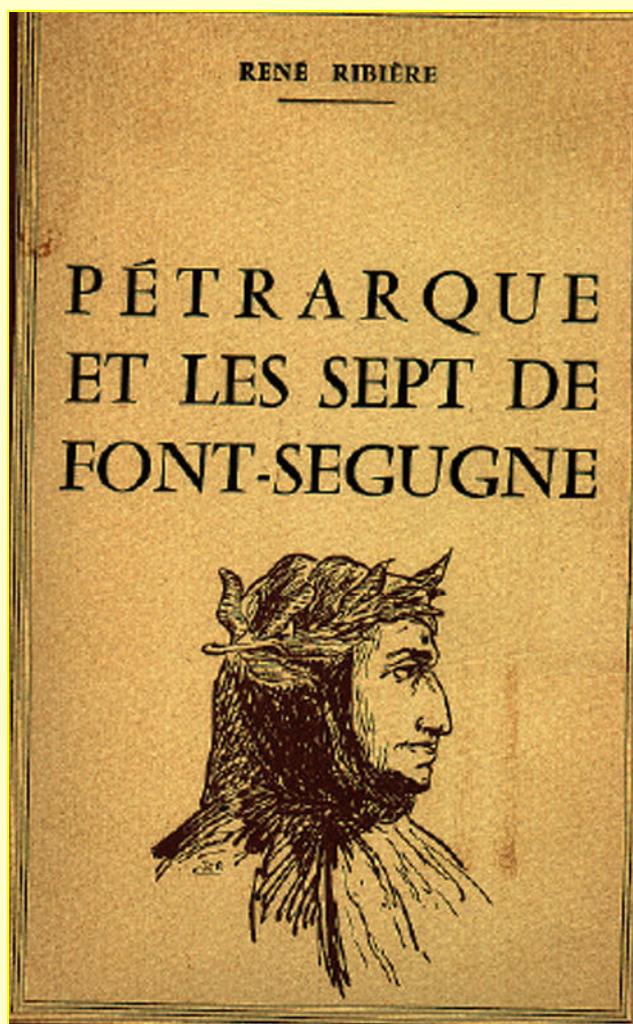
3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

C.I.E.L. d'Oc

René Ribière

Pétrarque et les sept de Font-Ségugne



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

René Ribière

**Pétrarque et les sept
de Font-Ségugne**

A compte d'auteur

**Cavaillon
1961**

PROPOS PRÉLIMINAIRES

Le Félibrige, ce rarissime et brillant phénomène de rénovation, de résurgence littéraire, constitue un des événements les plus marquants de la seconde moitié du XIX^e siècle. Après avoir été longtemps admirée et imitée cette belle langue provençale, plus qu'aux trois-quarts latine, que les reines ont parlée autrefois, comme nous le rappelle Alphonse Daudet, conservait peut-être encore sa force dans les rues et les campagnes, mais perdait lentement et inexorablement pureté, limpidité et beauté. Il était écrit cependant dans les étoiles qu'un dimanche fleuri, le 21 mai 1854, en pleno primavera de la vido e de l'an, sept jeunes poètes devaient, en un petit château près d'Avignon, nouer une courageuse conspiration dont l'importance s'avéra capitale puisqu'elle donna à la Provence son siècle d'or. Sans doute talents et génies furent inégaux mais quel enthousiasme, quelle foi! Véritables apôtres de leur pays, de sa langue, de sa culture, de sa beauté, de la Beauté, tous les sept allaient suivre d'un pas infatigable leur chemin lumineux et sauver l'âme de leur terre natale.

Toutefois le Félibrige n'est pas une belle plante sans racines, une bulle de savon irisée, le fruit artificiel de quelques enthousiasmes juvéniles. Pas plus qu'ailleurs la génération spontanée ne saurait exister ici. De nombreux et glorieux fantômes glissent ce jour-là sous les chênes de Font-Ségugne et viennent bénir le réveil de la jolie princesse endormie. Ce sont tous des méditerranéens.

Voici le plus jeune, Lamartine, un beau poète d'amour dont la gloire rayonne alors à travers la France entière. La Provence, grave et rêveuse, ne pouvait que vibrer aux chants harmonieux de celui que de Pontmartin appelait le plus proche voisin de Pétrarque. Il sera plus tard le parrain magnifique de la brune Mireille. Voici trois ombres illustres: Homère, Virgile et Dante. Le grand vieillard aveugle et le doux mantouan sont encore ici sur leur terre et chez des hommes de leur race. Ils vont trouver auprès des membres de cette nouvelle Pléiade une affection qui ne se démentira jamais. Ils y trouveront même un héritier direct et génial: la sublimo bèuta dis escrivan antique penetravo moun cor, e dins Vergéli e dins Oumèro, recouneissiéu vivènt li travai, li idèio, li coustumo e li mour dóu paisage maianen.

Dante, le massimo poeta, rêva, lui, aux Alyscamps et conçut son Enfer aux Baux. Les félibres lui savent gré de sa vive sympathie pour la langue provençale et les vieux poètes qui l'illustrèrent. Sous les frais ombrages se pressent aussi nombreux mais combien aimés!, les pères troubadours qui durant plusieurs siècles parcoururent l'Europe répandant à pleines mains les fleurs de la poésie courtoise. Ils se pressent heureux et émus de voir leurs derniers-nés authentiques, les félibres, bien décidés à transformer en jardin fleuri où viendront butiner les abeilles cette Provence poétique toujours aussi fertile mais envahie par les ronces. Cependant l'écrivain que les Sept de Font-Ségugne vont tout au long de leur existence considérer comme leur patron ou mieux, comme un des leurs, comme le huitième félibre, c'est François Pétrarque.

Le prince d'Essling étudiant l'action du grand toscan sur l'art écrit:

“ L'influence (de Pétrarque) s'exerça principalement dans le domaine de la littérature mais là elle fut décisive ” et l'avignonnais de Pontmartin commença une chronique par cette phrase qui se passe de tout commentaire:

“ Pétrarque m'appartient par droit de naissance ”.

Depuis le lointain Trecento, grâce à un amour exceptionnel, son nom auréolé de gloire, vit toujours dans nos campagnes et dans nos villes. Le fils du proscrit florentin a ressuscité des idées qui circulent encore dans la pensée européenne. Les Provençaux ne l'ignorent pas, ils éprouvent toutefois une fierté supplémentaire. Le Temps a bien terni et flétri le laurier d'or du Capitole mais le laurier des rives de la Sorgue est toujours aussi vivace, aussi verdoyant. Pétrarque a affronté victorieusement les siècles parce que dans son Canzoniere, il a exprimé une passion sincère en des sonnets parfaits.

Les Grecs pour honorer leurs dieux et leurs héros utilisaient le marbre indestructible, notre poète pour honorer Amour et la femme aimée ne possédait que ses sudate carte mais il a pu élever un monument impérissable. Comme l'a fort bien vu Musset:

De la langue des dieux lui seul sut faire usage
...Et riche d'un sourire il en gravait l'image
Du bout d'un stylet d'or sur un pur diamant.

Pétrarque vivra toujours parce qu'il fut le chantre respectueux, tourmenté et passionné d'une blonde et mystérieuse provençale: Laure.

De Pontmartin, encore lui, écrit en 1863, avec un enthousiasme que voile une certaine mélancolie:

“ Il y a trente ou quarante ans, à l'époque où l'idéal chevaleresque et poétique n'était pas encore éteint, tout Vauclusien tant soit peu lettré savait par cœur le Canzoniere, en récitait de mémoire des traductions en prose ou en vers, et se passionnait pour la belle Laure ”.

Les félibres, nés dans une telle atmosphère, vont pieusement perpétuer ce grand culte. L'ombre du couple immortel planera toujours sur eux. Lintilhac l'a spirituellement noté lors de son séjour en terre d'oc:

“ Je fus même tenu inopinément sur les fonts baptismaux, écrit-il, par les ombres très félibréennes de Laure et de Pétrarque, ayant fait une glissade nocturne et solitaire dans le gouffre glacé de la Fontaine de Vaucluse ”.

L'auteur du Canzoniere et des Trionfi peut être considéré comme le plus important et le plus glorieux patron de la nouvelle poésie provençale. Nous nous efforcerons de le mettre en lumière à propos de certaines manifestations collectives auxquelles le Félibrige prit une part active; nous rechercherons les causes d'un tel patronage et la nature des liens qu'il suppose. Mais les Mages de Font-Ségugne sont aussi des poètes provençaux. Liés par une indéfectible amitié ils ont cependant joui d'une entière liberté et ont fait résonner le luth de manière fort différente. Examinant l'œuvre de chacun d'eux nous tâcherons d'y retrouver le grand mythe des amants de Vaucluse et, chose plus délicate et plus ténue, de voir dans quelle mesure on peut parler de filiation poétique, dans quelle mesure on peut trouver un écho de la poésie pétrarquesque.



PREMIÈRE PARTIE

**Les sept de Font-Ségugne
Fondateurs du Félibrige
et Pétrarque**

Section I

Pétrarque, patron du Félibrige

Chapitre I

Cinquième centenaire de la mort de Pétrarque

C'est en 1874 que le Félibrige fit son apparition officielle la plus éclatante à l'occasion du demi millénaire de la mort de François Pétrarque. L'Italie se préparait alors à honorer un de ses fils les plus glorieux. A Aix, capitale de la Provence, venait de naître une nouvelle académie: l'Académie du Sonnet. Ses membres poursuivaient un but pacifique, silencieux et distingué: cultiver avec ferveur la forme poétique qui dans le *Canzoniere* a atteint un si rare degré de perfection. Le jeune et dynamique président de cette académie, L. de Berluç-Perussis, provençal jusqu'au fibres les plus secrètes de son âme, était aussi un amoureux passionné du *bel paese* et de sa littérature comme il convient à un homme qui sent courir dans ses veines le beau sang florentin des Peruzzi.

Il voulut organiser une fête littéraire en l'honneur du grand Toscan. Quelques amis intimes consultés approuvèrent chaleureusement son initiative, initiative qui n'allait pas tarder à trouver dans tous les cœurs méridionaux un écho enthousiaste. En cette année radieuse le Félibrige a juste vingt ans. Ce garçon brun, libre et robuste, au clair regard, a déjà dans sa fine corbeille quelques chefs-d'œuvre que l'immortalité a marqués de son sceau: "Mireille", "Calendal", "la Grenade entr'ouverte". Il accourt, plein d'une juvénile ardeur, fier d'exalter un tel maître, heureux d'exalter en même temps la Provence, son magnifique passé, sa langue harmonieuse, ses paysages, ses femmes au doux profil, et de clamer sa foi dans l'avenir.

Particulièrement importante devait être la participation félibréenne à la célébration de ce centenaire.

M. Bonafous, doyen de la faculté des lettres d'Aix, le souligna dans son discours:

" Toute la Provence a suivi l'impulsion donnée par cette école d'Avignon, cette Académie des félibres, jeune et vaillante armée de poètes provençaux... fils aînés de Pétrarque ”.

Sur les fêtes proprement dites et les réjouissances publiques à Vaucluse et à Avignon les 18, 19 et 20 juillet, bornons nous à déclarer qu'elles eurent un éclat exceptionnel et que, comme l'écrivait le journal "Le Comtat":

" Avignon fut envahi pendant trois jours par une mer humaine ".

Il convient

de mentionner en ce domaine l'activité des félibres, toujours fidèles à la charte de Font-Ségugne, et dont les plus grands ne dédaignaient point de descendre des sphères éthérées aux plus humbles détails. C'est ainsi que Mistral et Roumanille organisèrent avec minutie des farandoles: tandis que ces jeunes gens, minces et nerveux, et ces jolies filles en costume d'Arles s'entrelaçaient au son joyeux des galoubets et des tambourins, les cœurs des spectateurs battaient avec force à la vue de cette fresque provençale fraîche, vivante, colorée. Nos ardents félibres haranguèrent ensuite la foule: curieuse récitation empreinte d'une poésie émouvante où tour à tour Mistral, Aubanel, Anselme Mathieu, pour ne parler que de ceux de 1854, tinrent leur auditoire sous le charme de la muse méridionale à la voix de miel.

Mais la partie principale de ces fêtes littéraires devait être constituée évidemment par des concours poétiques.

Tandis que *la Crusca* jugeait à Florence les poésies italiennes et qu'un jury français siégeait à Aix, une *jurado*, présidée par Théodore Aubanel, s'était réunie le 1er juillet à Arles. La présence de la grande trinité félibréenne allait lui conférer un éclat tout particulier: Frédéric Mistral et Joseph Roumanille assumaient en effet la vice-présidence.

" Devant le lion superbe de la République d'Arles et aux pieds de l'antique statue de Vénus, devant le symbole de la Liberté et aux pieds de la Beauté " fut examinée, nous dit Félix Gras, la corbeille de beaux fruit mûrs roux comme l'or: sonnets traduits de Pétrarque, sonnets et odes en son honneur. Parmi les lauréats deux retiendront particulièrement notre attention car ils appartiennent aux Sept de Font-Ségugne: Anfos Tavan et Anselme Mathieu.

TAVAN : TRADUCTION

Une traduction apparaît souvent comme une œuvre difficile et ingrate, une reproduction bien imparfaite et bien pale d'un admirable tableau. Que dire lorsqu'il s'agit d'un poète comme Pétrarque! Par leur subtilité et leur souplesse, pensée et langage semblent vouer à l'échec toute tentative et, ici surtout, il faut dire avec l'italien *Traduttore, traditore* . Notre félibre de la houe *umblè cansounejaire*, allait donc rencontrer de terribles écueils en traduisant le sonnet "La vita fugge..." écrit après la mort de Laure:

*La vido s'enfugis e noun s'arresto uno ouro,
La mort despachativo à grand pas vèn darrié,
Lou passa, lou presènt e l'aveni parié
Ablassigon moun amo, e la paureto plouro!*

*Lou souveni pèr iéu es uno orro tempouro,
E l'espèro me poung coume un ardènt guespié
Triste sort! E pamens uno cbato poudié
Esvali de moun sen lou mau que me desflouro.*

*Lauro revèn à iéu! Mai se vese lou port,
Ounte lume e bonur clarejon dins li fueio
Ma nau reçaup li tron, lou maistre e la plueio*

*E dins un vira d'iue m'atrove liuen dóu bord
E rève encaro amour, felicita, benèstre,
Quand, d'esfrai, moun pilot esclapo l'aubre mèstre.*

Examinons le sonnet provençal au double point de vue de la fidélité et de la valeur poétique. Si le premier quatrain est traduit avec précision, le second laisse apparaître déjà la fantaisie du félibre. A noter, outre les exclamations, l'image rustique des guêpes cruelles et ce profil un peu hautain de jeune femme tempéré par la grâce du mot provençal *chato* qui verse un peu de baume au cœur du poète malheureux. Le premier tercet présente chez Pétrarque deux parties égales: la recherche des joies passées et la triste certitude que le navire va être le jouet de la tempête. Tavan réduit la partie initiale à un hémistiche où il se hâte d'introduire le nom prestigieux de Laure.

Mais il développe avec bonheur l'image bien pétrarquesque de la nacelle en proie au tonnerre, au vent, à la pluie tandis que l'on aperçoit le port où lumière et bonheur font une tache claire à travers le feuillage, poétique alliance d'un mot concret et d'un mot abstrait. Le dernier tercet du poème italien constitue une description continue et symbolique du naufrage dans la vieillesse.

Chez Tavan à chaque vers correspond une vision: l'éloignement brutal du rivage comme sous le choc d'une lame, les rêves de bonheur et d'amour, le naufrage. Penchons nous attentivement sur le vers final auquel Pétrarque accordait déjà un soin tout particulier. Le remarquable hendécasyllabe nous élève de la mer agitée au ciel où les deux étoiles qui guidaient le poète sont éteintes à jamais.

Et le dernier mot *spenti* présente une densité de douleur rarement atteinte qui nous fait songer au *lasciate ogni speranza* dantesque. L'alexandrin provençal, beau lui aussi, doit surtout sa beauté au contraste avec le bonheur tiède et fleuri du vers précédent.

Ce sonnet de Tavan, animé d'un incontestable souffle poétique, bien rythmé et qui se déploie comme une riche écharpe n'épouse pas cependant le texte de Pétrarque: on ne saurait vraiment parler de traduction. Aussi malgré sa réelle valeur n'obtint-il qu'un troisième prix que le rapporteur Félix Gras commentait en ces termes:

" Noste valènt felibre n'a fa qu'imita lou sounet de Petrarco, vaqui perqué soun obro es mai agarlandido; s'es pas proun leissa encadena pèr l'expressioun nimai pèr la pensado".

MATHIEU : LOU BAN

Anselme Mathieu, lui, préféra voler de ses propres ailes et faire œuvre originale. Son poème, intitulé “lou ban“, a pour point de départ un madrigal du *Canzoniere*. Voici la reconstitution provençale de cette galante aventure:

*Petrarco, à l'oumbrino di sagno;
Sus lou tantost d'un jour d'estiéu,
Destousco Lauro que se bagno,
Mai resplendènto que lou riéu.*

*Souspresso, sa pudour se lagno,
E soun cor jito un crid vers Diéu;
Mai, femo, trovo la magagno
D'escoundre soun cors tentatiéu:*

*Espousco l'aigo, la bacello,
E tèis ansin un ridèu blu
E blanc, que mounto dins lis aubo;*

*D'un velet de perlo enmantello
E soun bèu nus e sa vertu
Coume dins li ple d'uno raubo!*

Le choix du sujet et sa déformation ne nous surprennent pas chez ce troubadour chevaleresque passionné d'idéal et de jolies filles. Dans le madrigal Laure baignait seulement son beau voile. Le félibre fond intimement cette vision avec celle de Diane surprise par son amant Actéon, vision qui chez Pétrarque sert uniquement de comparaison. L'amoureuse main du poète de Châteauneuf ne pouvait cueillir de fleur plus délicate dans le jardin du solitaire de Vaucluse. Quant au genre poétique choisi, le sonnet, il était tout indiqué pour rendre hommage au grand maître.

En quatorze octosyllables A. Mathieu esquisse un discret paysage comtadin à la senteur grisante, avec ses roseaux, son eau que l'on devine *chiara, fresca* sous les aubes dans la splendeur d'un après-midi d'été. Il sait choisir avec beaucoup de bonheur le détail vrai et pittoresque: le rideau bleu et blanc, l'eau qui perle et qui voile la divine nudité. Pétrarque aperçu au premier vers s'efface mais on entend son souffle haletant: c'est la présence toute proche de son poète qui alarme la jeune femme aux cheveux d'or et explique sa conduite. Belle et pudique, fleur de chair et de vertu, Laure nous paraît à la fois idéale et bien réelle. Si elle lance un appel vers Dieu, avec une finesse bien féminine elle trouve une défense plus immédiate.

Chi non arde non risplende, écrivait M. Conti, archi-consul de la *Crusca*, dans son mémoire adressé à la Royale Académie, à propos des poèmes italiens présentés et dont aucun ne fut jugé digne d'être récompensé. Voilà pourquoi en sens inverse Anselme Mathieu a fait ici un frais et délicieux sonnet. Cet éternel amoureux de la grâce féminine a su nous montrer Laure au bain en une frémissante poésie. La dernière strophe notamment et le vers final constituent des joyaux de prix. Avec un art d'autant plus grand qu'il est suggestif et voilé, le félibre exprime le charme féminin et le plus doux des sentiments, l'amour, en une pièce délicate et musicale où apparaît déjà une sensibilité païenne, brûlante mais contenue et chaste. C'est ce que résumait Félix Gras dans son rapport lorsque, après avoir constaté *lou vers es dous, l'idèio es suave*, il s'écriaito *felibre di poutoun! en t'ausènt sèmblo sèmpre que l'on vai culi un baisubre uno bouco rousenco!*

Anselme Mathieu, poète provençal de la Beauté, pour son sonnet à la gloire de l'une des plus belles et des plus pures filles de notre Provence lumineuse, méritait donc doublement la statue de la Vénus d'Arles offerte par Monsieur le Maire d'Avignon.

AUBANEL : CANTADISSO

Il nous faut parler maintenant de deux œuvres qui connurent un vif succès. Elles portent respectivement la signature de Théodore Aubanel et de Frédéric Mistral c'est-à-dire de ceux qui brillent d'un éclat incomparable au firmament félibréen.

Le samedi 19 juillet les autorités avignonaises recevaient solennellement à la gare les poètes italiens, français et provençaux, retour de Vaucluse. Le buste de Pétrarque, dû au ciseau d'un excellent statuaire, Consonove, remontait la grande avenue brillamment illuminée et particulièrement bruyante, et arrivait non sans peine à l'Hôtel de Ville. Là, les élèves du Conservatoire exécutaient en l'honneur du divin poète une cantate dont le texte provençal était du félibre de la Grenade. Dans leur ouvrage consacré aux fêtes littéraires et internationales de 1874 les frères Gros, imprimeurs-éditeurs, présentaient ainsi ce chant respectueux et enflammé:

“ Nul mieux que ce poète (Aubanel) n'a su chanter les tendres joies et les désespérantes douleurs de l'amour pur; à lui plus qu'à tout autre revenait l'honneur de chanter Pétrarque, l'homme aux généreux sentiments et dont l'amour de Laure purifia le cœur ”. Voici les cinq strophes de cette “Cantadisso à Petrarco”:

*Troumpeto de la Renoumado,
Sounas! Pople, picas di man .
Petrarco, la tèsto enramado,
Arribo! Tu, sa tant amado,
Lauro, sourrise à toun amant!*

*Vesti de la raubo pourtalo
E lou mantèu d'or sus l'espalo,
Rintro dins la ciéuta papalo,
Tu lou fiéu dóu païs latin,
En triounfaire, en ciéutadin!*

*En Avignoun, en Itelio
Tant que i'aura de bèlli fiho,
Tant que viéura la pouèsio,
Cantaren emé fernisoun
Ti sounet, ti fiéri cansoun!*

Mèstre, la Prouvèncò t'embrasso!
Davans ti rai l'oumbro s'estrasso,
Car pèr lis ome de ta raço,
Pèr li calignaire dóu bèu,
I'a ges de niue ni de toubèu.

Petrarco, mouto au Capitòli!
Cinq cents an passon coume un jour;
Di pouèto majour
La glòri es l'eterne regòli.

Passons rapidement sur l'emploi de l'octosyllabe, la richesse des rimes et l'harmonie du vers, car examiner le fond de l'œuvre c'est apercevoir Pétrarque sous l'angle félibréen. Sans doute dans la cantate aubanélienne le grand homme du *Trecento* monte au Capitole mais, s'il appartient aux *pouèto majour*, il le doit à ses *sounet*, à ses *fiéri cansoun*. S'il a la tête couronnée, robe de pourpre et manteau d'or, s'il écoute les trompettes de la Renommée et les applaudissements du peuple, la plus belle récompense, la récompense suprême consiste en un sourire de Laure *sa tant amado*.

Pétrarque, fils du pays latin et citadin avignonnais, reçoit ici l'émouvant hommage de tout un peuple:

“ Mèstre, la Prouvènço t'embrasso! ”.

Mais que dire des félibres! A la communauté de sang, de race, s'ajoute une communauté d'inspiration poétique. Comme l'amant de la blonde Laure ils sont li *calignaire dóu bèu*. Voilà pourquoi

*En Avignoun, en Itelio,
Tant que i'aura de bèlli fiho.
Tant que viéura la pouèsio
Cantaren... ti sounet.*

La prophétie d'Aubanel s'est avérée juste. Cent ans après la double et virginale éclosion de "Mireille" et de la "Grenade" les *primadié* ont tous rejoint le clair paradis de Sainte Estelle. Dans la paix et l'azur ils doivent écouter les vers de Dieu, ce souverain Maître en Gay Savoir.

La vie, elle, continue sur la terre ensoleillée de Provence.

En dépit de la technique et de la science, malgré Marcoule et Donzère, les filles de cette région bénie ont conservé la grâce et le rire sonore de leurs aïeules et, tandis que cigales et grillons alternent leurs concerts, le chant cristallin de Vaucluse berce toujours tout un peuple. Comme l'a dit récemment un grand écrivain cher aux Provençaux, Henri Bosco: " les félibres maintiennent courageusement contre vents et marées langue et coutumes ". La beauté féminine fait toujours battre leur cœur et souvent, après avoir admiré une opulente chevelure ou une démarche élégante, *un divin portamento*, les yeux mi-clos, ils égrènent pieusement, à voix basse, quelque tercet du *Canzoniere*.

MISTRAL : TRADUCTION

C'est une musique pure et divine comme le murmure des eaux de la Sorgue que Mistral fit entendre aux convives du banquet international de la Préfecture en leur lisant sa traduction provençale de la canzone XI de Pétrarque *Chiare, fresche e dolci acque*. Nous croyons utile de donner ici le texte intégral:

*Aigo claro e fresqueto
Ounte si poulit mèmbe
Pausè ma Damo, aquelo que me raubo;
Tu que prenguè, branqueto,
(Souspirous me remèmbe),
Pèr s'apiela, courouso coume l'Aubo
Erbo e flour que sa raubo
E soun sen curbiguèron ;
Aire sant, aire linde,
Ounte soun divin brinde
E si bèus ine lou cor me durbiguèron,
Ensèn prestas l'ausido
A mi plagnun, à ma debalausido.*

*Se vòu lou sort avare
Qu'à iéu coume tant d'autre
Plourous lis iue se barron, à Vau-Cluso
Ah! basto que s'entarre
Moun paure cors vers vautre,
E qu'à soun Diéu moun amo tourne nuso!*

*La mort sara mens cruso,
Se porte aquelo espèro
A-n aquéu mau-passage;
Car l'esperit, las dóu viage,
Pourrié jamai, en mai tranquilo terro
O plus dous cementèri
Fugi la car e tóuti si misèri!*

*Se pòu qu'un jour encaro
Vèngue long d'aquéu flume
Lauro, amansido envers soun triste amaire,
E que, moute sa caro
Un cop me faguè lume,
Vire lis iue, desirouso, en tout caire
Me cercant; e, pecaire,
Me vesènt deja 'n terro,
Se pòu qu'amour l'ispire
E que vers Diéu souspire
Tant doucamen, tant d'uno fe sincèro,
Que m'outèngue ma gràci
En s'eissugant de soun velet la fàci!*

*Dis aubre degoutavo
(Qu'es dous en ma memòri!)
Subre sa faudo uno plueio flourido;
E Lauro s'assetavo
Umblo dins tant de glòri,
De l'amourous blasin ennevoulido
E zóu li flour poulido
Subre si treno bloundo
Que l'or e li perleto
Aproucharien souleto;
E zóu! de flour au sou, de flour sus l'oundo,
Que dins si refoulèri,
Pareissien dire: Amour, à tu l'empèri!*

*Quant de fes me diguère
Plen d'un esfrai estrange:
— Dóu Paradis sort aquelo qu'amire!
Tant treboula fuguère
Davans soun gàubi d'ange,
Sa caro e si paraulo e soun dous rire,*

*E dins un tau delire
Adounc me revihère
Que disiéu: — Coume arribo
Que sies su' questo ribo?
En cresènt d'èstre au cèu e noun ounte ère...
Es despièi que m'agrado,
Mai que rèn mai, l'erbo d'aquesto prado.*

Pourquoi dans la paix austère et parfumée de cette petite chambre de Maillane où naquit “Mireille“, Mistral, sans hésiter avait-il ouvert à cette page le célèbre recueil lyrique du *Trecento* qu’il connaissait parfaitement? Pourquoi un tel choix? Certes ce poème auquel les siècles n’ont rien enlevé de son irrésistible griserie figure parmi les plus purs chefs-d’œuvre du *Canzoniere* dont il constitue, nous dit Fabietti, *uno dei più preziosi gioielli*. Mais d’autres considérations guidèrent certainement le grand félibre. Quel plaisir d’abord, grâce à Pétrarque et à sa *canzone*, de renouer les liens avec le passé et de tendre la main à Giraud de Borneil! Et puis n’est-ce pas ici que Pétrarque se montre résolument, indiscutablement, provençal et chante un hymne enthousiaste à la Provence? Il en exalte la belle nature, les fraîches eaux, l’air serein et sacré, les arbustes embaumés, les prés fleuris...

Après les troubadours mais avant les félibres, il va donner à cette terre une couronne brillante, inaltérable: c’est seulement sur ce sol verdoyant qui vit naître, grandir et mourir son cher laurier, que son âme s’épanouit pleinement:

cette herbe me plaît tellement
qu’ailleurs je ne trouve pas la paix .

Il veut dormir là pour l’éternité car nulle part il ne saurait trouver port plus abrité ni tombe plus calme.

Pétrarque ne chante pas uniquement la Provence. Il chante aussi et surtout la plus adorable de ses filles. Celle qui seule lui paraît digne d’être appelée *donna* sort vivante et radieuse de chaque strophe: sa gloire rejaillit sur son pays et sur ses sœurs, brunes Mireille ou blondes Estérelle. Mistral traduit donc ce long poème avec une ferveur reconnaissante, avec amour. Il faut voir dans cette pieuse sympathie un des secrets de son exceptionnelle réussite.

Lorsqu’on compare les deux textes, l’italien et le provençal, l’œil et l’oreille remarquent immédiatement la fidélité formelle. Mistral adopte non seulement la strophe de Pétrarque mais la nature et la disposition des vers et des rimes. Assez souvent même il emploiera l’équivalent rigoureusement exact du terme original. Nous avons ainsi:

- mèmbe, remèmbe, raubo, curbiguèron, durbiguèron (1ère strophe)
- nuso, cruso, passage, cementèri (2ème strophe)
- ispire, souspire (3ème strophe)

— memòri, s’assetavo, glòri, ennevoulido, bloundo, perleto, ounde, refoulèri (4^{me} strophe)

— diguère, rire, ère, m’agrado (dernière strophe)

soit un total de vingt trois rimes maintenues sur soixante cinq c’est-à-dire les deux cinquièmes, proportion vraiment remarquable. Avant de poursuivre notons que Mistral a supprimé la *terzina di congedo*:

“*Si tu avais autant de beauté, ô ma chanson, que de désir de plaire, tu pourrais hardiment sortir de ces bocages pour aller à travers le monde.*”

Ces trois vers en effet n’apportent aucun élément nouveau. On peut même dire que la postérité ne les a pas ratifiés puisque la canzone doit sa célébrité non seulement à l’intensité du sentiment mais encore à la langue et au style. Si le *se tu avessi ornamenti...* plein d’une apparente humilité n’ajoute rien au poème, il enlève beaucoup au plaisir poétique. Notre traducteur sait fort bien que les derniers vers, quel que soit le genre, offrent un intérêt tout particulier surtout lorsque, comme ici, la poésie sert une démonstration, une prédication.

Ils sont pareils aux derniers échos de l’angélus dans la campagne tranquille: ils incitent à la méditation et à l’adoration. Or le Pétrarque que Mistral nous présente ici, ou plutôt qui se présente, puisqu’il s’agit d’une traduction, est un fils de la Provence qui avoue son amour, son enthousiasme et dont le désir serait de dormir au sein de la terre aimée. On comprend alors l’importance de la pensée exprimée dans les derniers hendécasyllabes traduits:

mi piace

Quest’erba si, ch’altrove non ho pace

Mistral, provençal et félibre, tenait à les mettre en relief et à les présenter comme dessert de choix aux invités de M. Doncieux tels ces beaux raisins de Crau ou ces figues sucrées de l’arbre immortel de Vaucluse.

Une étude de détail nous montrerait que très souvent Mistral traduit littéralement Pétrarque et toujours avec une aisance déconcertante. Bornons-nous à quelques vers de la première strophe:

— *ounte si poulit mèmbe* (vers 2)

— *souspirous me remèmbe* (vers 5)

— *erbo e flour que sa raubo* (vers 7)

— *ensèn prestas l’ausido* (vers 12)

Partout ailleurs, même dans les passages qui apparaissent plus libres, un examen approfondi révèle que le poète de Maillane a toujours respecté non seulement la chère légende dorée des amants de Vaucluse mais encore l’esprit, la substance de cette onzième *canzone*.

Quelques points particuliers retiendront maintenant notre attention. Le texte provençal présente deux fois le nom de Laure et une fois celui de Vaucluse. Sans doute dans son *Canzoniere*, Pétrarque les emploie-t-il, mais dans le poème traduit ici il est à remarquer qu'il se sert uniquement de termes généraux: *colei lei - ella - costei*. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que ces deux termes qui ornent avec tant d'éclat la robe de sa chère Provence, Mistral les a écrits puis prononcés avec un plaisir tout particulier.

Toujours dans la traduction mistralienne nous relevons quatre diminutifs dont trois à la rime: *fresqueto - branqueto - velet- perleto*. C'est peu sans doute pour soixante cinq vers. Peu et beaucoup. N'oublions pas que Mistral fut essentiellement un poète épique. Grâce à "Mireille", à "Calendal", à l'admirable "Poème du Rhône", il devait se hisser au niveau des plus grands. Aussi avait-il compris de bonne heure, comme nous l'assure Emile Ripert, qu'il y avait là un péril pour la poésie provençale, *que l'abus des diminutifs risquait d'énerver sa vigueur, de la pousser à la mignardise, de lui donner une apparence nonchalante en contradiction avec le bel espoir qu'il fondait sur son renouveau*. Dans Mireille, on le sait, les diminutifs sont plus fréquents dans les passages amoureux. Ici l'abondance, toute relative d'ailleurs, des *carezzativi* s'explique aussi par le sujet, long cri d'amour et d'adoration.

Nous noterons enfin le mot *pecaire* et le mot *zou* répété dans la même strophe. Nous savons, c'est encore Emile Ripert qui parle, que *de ses mains patientes de paysan, Mistral a, dans la boue des patois recueilli toutes les paillettes de sa chère langue d'or*, sauvant ainsi le trésor des ancêtres. Il croyait que les mots les plus communs, ceux dont se servent constamment les pêcheurs, les pâtres et les gens des mas pouvaient exprimer les nobles actions, les entreprises héroïques, les sentiments élevés, la passion pure ou dévorante. Nous en avons un exemple ici. Tel est le génie mistralien que des termes aussi familiers que *pecaire* et *zou* appliqués aux amants de la divine fontaine ne font pas sourire et ne déparent pas le magnifique texte provençal.

Cette *canzone*, *Chiare, fresche e dolci acque* a depuis le *Trecento* suscité bien des enthousiasmes. Voltaire qui éprouvait pour elle une véritable admiration voulut la traduire. Commentant l'échec de l'auteur des "Lettres philosophiques" et de "Candide", Lamartine écrivait:

" Il faut une âme tendre pour manier une langue pétrie de larmes et de soupirs ".

Frédéric Mistral comme tous ses amis, a vécu dans une longue intimité avec le couple immortel de Vaucluse, dérochant ainsi au poète italien quelques uns de ses secrets. Mistral, félibre inspiré, a su rendre avec un rare bonheur, une rare maîtrise, la pensée élégante, les sentiments subtils du grand lyrique toscan, le charme de cette vieille terre d'oc, la grâce de cette jeune muse légère comme la fameuse biche aux cornes d'or. Cette seule *canzone* suffirait à placer le traducteur de la Genèse au nombre de ces humains, peu nombreux mais particulièrement doués, qui savent donner un nouvel éclat à la Beauté en jetant une étoffe fraîchement tissée sur les divines épaules d'une statue antique.

DISCOURS : MEZIERES, CONTI, AUBANEL

Quittons, à regret, le jardin embaumé de la poésie et pénétrons la faucille à la main dans le champ de la prose: nous pourrions y lier quelques gerbes aux lourds épis. Ce cinquième centenaire de la mort de Pétrarque devait être marqué par de nombreux discours et trouver des échos dans les revues littéraires et dans la correspondance.

Avant d'examiner le grand discours d'Aubanel, l'une des sept colonnes du Félibrige et président du jury provençal, indiquons par effet de contraste comment Pétrarque apparaissait dans les discours français et italiens.

Quelques minutes avant que ne se lève le félibre de la "Grenade", M. Mézières, de l'Académie Française, biographe de Pétrarque, venait de montrer que le solitaire de Vaucluse n'avait pas été seulement le poète de l'amour, terminant ainsi sa péroraison:

“ La fête d'aujourd'hui emprunte à la vie de l'homme qui en est l'objet un caractère moral autant que littéraire. Vous rendez hommage en ce moment à tous les genres de grandeurs, à la grandeur de la vertu aussi bien qu'à la grandeur du génie; aux titres du grand poète doivent s'ajouter dans vos mémoires ceux du grand citoyen et du grand chrétien ”.

Les Italiens de 1874, eux, voyaient ainsi leur grand poète national:

“ Scrittore di latinità elegante, benchè non potesse gareggiare con la poesia e con l'eloquenza dei latini, cooperò al rinascimento de'loro studi. Raccolse codici antichi, romani e greci, restauratore dell'erudizione classica, precedendo gli esuli bizantini e i dotti del Quattrocento. Filosofo, schernì la falsa scolastica degli Averroisti, e quel barbaro linguaggio che significava menti confuse; proclamo l'osservazione della natura, i metodi sperimentali, la meditazione dell'uomo e della storia; divinò la filosofia del Cartesio e di Galileo. Cittadino, gridò “ pace, pace, pace ” all'Italia divisa in sé stessa; ricordo la prisca disciplina delle armi nostrali; vituperò le mercenarie, che ci portarono lunga e aborrita servitù. Cattolico sincero e favorito de' Papi, predicò riforma de' costumi, alzò la voce contro l'avara Babilonia, raccomandò il ritorno della Santa Sede a Roma, c precorse Santa Caterina. Scrittore in lingua volgare, n'ebbe sì vero sentimento, che dopo cinque secoli pressochè tutte le parole di lui, pressochè tutti i modi, son vivi ancora. Poeta, canto un amore, che da vecchio potè chiamare verecondo, e scriverne la testimonianza nel margine d'un suo Virgilio ”.

Avec Aubanel, qui parle au nom du Félibrige, le point de vue diffère quelque peu. On éprouve des scrupules à analyser son discours qui serait à citer en entier et, un siècle après, ne présente pas la moindre ride. Notre félibre connaît parfaitement Pétrarque, sa vie, ses œuvres. Avec cette sincérité, cette probité, qui caractérisent toute la production félibréenne, il ne passe rien sous silence. Il cite Colonna et le Virgile de l'Ambrosienne, les voyages dans les Pyrénées, la Flandre, le Brabant, les Ardennes, Gérard et la Chartreuse de Montrieux, le De Contemptu Mundi et l'Africa.

Oui, sans doute, Aubanel mentionne tout cela mais sous un angle bien provençal. Quel est le Pétrarque qui visite Rome, Milan, Venise? *un ardènt pèlerin d'amour!*

Pourquoi Pétrarque fait-il des livres latins, pourquoi chante-t-il dans un poème épique les batailles de Scipion l'Africain? *Pèr trouva 'n relais, pèr apasima sa fèbre, pèr oublida 'n pau s'es poussible!*

D'ailleurs que reste-il de tant de savants traités? *un souveni dins la memòri di letru o di furnaire de bibliouteco!*

Pour Aubanel, pour les félibres, Pétrarque n'a trouvé la gloire qu'avec l'amour:

“ un noum de femo gardo mies la memòri de Petrarco que trento libre saventas! ”

Tout le monde en Provence pense ainsi:

Demandas à-n-un pescadou de l'Ilo o de Vau-cluso, à-n-un ràfi de Cabriero, à-n-un pastre de Venasco: quau èro aquéu Petrarco? Vous respoudran: èro lou calignaire de Lauro ”.

Et là tous les cœurs provençaux battent plus vite, les yeux reflètent la fierté:

“ Mai ço que i'a de remarquable es que Lauro es avignounenco. Sènso elo, sènso nosto Prouvènço ensouleiado, sènso nosto font de Vau-cluso... tout acò sarié pas esta.

Ce magnifique roman d'amour provençal dans cette Provence qui est la sienne, va projeter notre aigle blanc sur les plus hauts sommets de l'enthousiasme. Les miracles existent aussi en poésie. Après un silence d'un demi millénaire, Laure, toujours aussi jeune et ravissante va inspirer un autre poète de grande race et faire jaillir d'un cœur humain des cris passionnés. José Vincent dans son étude sur Aubanel l'a bien observé lorsqu'il écrit:

“ Alors le poète-orateur revécut toute l'idylle, se réchauffant en quelque sorte lui-même le cœur aux braises de ce chaste et fort amour de Pétrarque, et s'écria, de plus en plus éperdu, comme artiste et comme éternel amoureux de la beauté pure: Ah! ne les plaignons pas les amoureux! S'ils souffrent, ils ont ensuite de fières joies au milieu de leurs tourments ”.

Cet état d'esprit nous le retrouvons dans la fameuse, admirable, et combien aubanélienne, envolée lyrique:

“ Ah! la bèuta es tout! Malur en quau noun es jamai esta pres dins l'emboui amourous di long péu d'uno jouvènto! malur à-n-aquéu que davans la caro d'uno bloundo a pas senti trefouli soun cor, davans lis iue trafigant d'uno bruno a pas senti soun amo s'aflama, milo pensado auto e generouso bouie dins sa tèsto e la fèbre brula soun sang! ”.

De chaque paragraphe de ce discours plein de flamme se dégage aussi un ardent amour pour la Provence. A l'évocation pleine d'émotion de son glorieux passé succède une confiance inébranlable dans son avenir. Aubanel prenant comme point de départ une histoire racontée par Pétrarque au cardinal Colonna, une histoire d'amour, bien entendu! celle de Charlemagne et de sa maîtresse bien-aimée, va terminer sur une fougueuse et poétique exaltation de la *lengo adourado*. La phrase finale, à laquelle les murs dorés du Palais des Papes font écho, donne tout son sens à la célébration en Provence du cinquième centenaire d'un de ses plus glorieux enfants:

“ La lengo prouvençalo, la cresias morto, parai?... Mai vesès pas que ressuscito! ”.

ARMANA PROUVENÇAU : MISTRAL

Ouvrons maintenant le petit livre qui aujourd'hui encore procure une joie saine à des milliers de familles provençales: *l'Armana Prouvençau*. Celui qui fut écrit pour le bel an de Dieu 1875 nous donne un compte rendu fort détaillé, ainsi que les principaux poèmes, de cet inoubliable centenaire. Des mois ont passé: sur les pins du Rocher des Doms les cigales se sont tues et le mistral courbe la tête des fiers cyprès. L'enthousiasme des félibres ne s'est pas refroidi: ce qu'ils exprimaient, en vers ou en prose, répondant à une vérité profonde, ils vont l'écrire à nouveau dans leur cher almanach. L'habituelle, et combien importante, chronique félibréenne commence ainsi:

“ Un gran fa d'aquesto annado es la celebracioun dóu Centenàri de Petrarco. N'en dounaren pu liuen lou raconte precis. Devèn eici coustata soulamen lou camin en avans que contùnio de faire lou reabilimen de nosto lengo naturalo ”.

Plus loin on trouve en effet une longue description des fêtes avignonnaises. Un coup d'œil à la signature nous apprend que nous avons là l'article d'un certain Gui de Mount-Pavoun. S'agit-il d'un obscur félibre, d'un sans grade de cette vaillante cohorte? Une chronique de 1892 nous révèle que Gui de Mount-Pavoun est *l'escais noum dóu mètstre subre mètstre* c'est-à-dire Frédéric Mistral. Nous ne pouvions demander un guide dont les opinions aient plus de poids. Écoutons donc le mage de Maillane parler du divin Pétrarque. Quoi de plus complet et de plus précis!

“ *Emai lou grand pouèto noun ague escri si vers dins noste lengo, poudèn emé resoun revendica sa glòri pèr la terro de Prouvènço, car a passa 'n Prouvènço la meiouro part de sa vido, s'es ispira de la bèuta d'uno divino prouvençalo, a trouba dins Vau-cluso la calaumo e la lumiero necito pèr canta, s'es après dins lis obro de nòsti Troubadour la toco naturalo, decènto emai sutilo, que fau à-n-un pouèto pèr canta lou fin amour ”.*

Mistral souligne ensuite l'importance du milieu pour le développement du génie et il compare ce dernier au lys qui ne croît qu'au printemps et à l'olivier qui ne pousse que sous la brise méditerranéenne:

“ *Se desempièi un siècle, lou silènci regnavo dins la literaturo de la libro Prouvènço, èron vivènto encaro sis obro graciouso: voulèn dire la flour d'uno pouèsio novo, lou sincère respèt de la bèuta, la religioun de l'amour pur ”.*

Et voici un passage d'une importance extrême (tout commentaire serait vain, croyons-nous), Pétrarque est le trait d'union entre les troubadours et les félibres:

“ *La terro pouëtico èro dounc labourado e semenado pèr li nostre. Li bràvi semenaire èron mort à la peno, mais la meissoun èro dins terro e n'esperavo que lou mètstre: lou mètstre pareiguè, èro Petrarco ”.*

Ceci explique ce qui se dégageait déjà de ce Centenaire en Provence, ce que chaque vers provençal, chaque phrase provençale, nous laissaient entendre clairement: l'auteur du Canzoniere, le chantre de Laure est provençal autant qu'il est italien. Poursuivons:

“ *Francés Petrarco, lou glourious enfant dóu prouscri flourentin, adounc nous apartèn; e s'es verai de dire que li mamèu de Roumo et de la Greço antico i'an douna soun mié-la, fau counveni que la Prouvènço l'a nourri mai que tóuti de soun dous Gai-Sabé ”.*

On comprend alors avec des liens aussi puissants et une telle foi, l'éclat de ces fêtes littéraires:

“ l'idèio de la fèsto prenguè dounc coume lou fiò, et la fèsto resplendiguè coume jamai s'èro vist, de souvenènço d'ome, en vilo d'Avignoun ”.

ARMANA PROUVENÇAU : ROUMANILLE

Ne fermons pas cet Almanach de 1875 sans souligner la curieuse attitude d'un grand félibre et sans essayer de l'expliquer. Sous la signature du “Cascarelet, c'est-à-dire de Joseph Roumanille, nous trouvons un article plein d'humour, plein de fermeté aussi, au titre significatif:

“ Trop de sonnet. Perdouno (leitour) à l'Armana la banastado de sonnet que te porge aquest an, tóuti poulido que siegon. Es uno malautié... ”.

Trop de sonnets, déclare notre éditeur: il y a l'année de la chenille pour les choux, l'année des vers pour les olives, l'année de la rouille pour les blés, l'année de l'oïdium pour les vignes, l'année du marasme pour les porcs. Cette fois nous avons l'année des sonnets... Et le patriarche du Félibrige, comme tout patriarche, de donner des conseils: prenez garde, messieurs les poètes, consultez les médecins: ils vous diront que les tics sont nuisibles à la santé, appauvrissent le sang, agacent les nerfs et finissent par les pâles couleurs... A la longue le tic du sonnet ne pourrait que creuser vos joues, ankyloser vos muscles, troubler vos digestions et glacer votre verve.

Il faut bien avouer que l'année 1874 fut caractérisée en Provence par une véritable épidémie de sonnets. L'avignonnais Armand de Pontmartin en donne un écho savoureux dans ses “Nouveaux Samedis“, écho qui confirme par ailleurs l'activité déployée par les félibres: “ Vous allez chez un vieil ami, que vous croyez à l'abri de l'influenza... ”.

Hélas! le sonnet se glisse partout:

“ La fièvre du sonnet, à soixante ans! C'est raide!

A ce cruel fléau n'est-il pas de remède? Maudits soient Roumanille, Aubanel et Mistral! Roumanille ne méritait qu'à demi cette malédiction. Certes, comme tout provençal, comme tout félibre il avait en très haute estime le chantre de Laure. Cependant, et quoique vice-président du jury d'Arles, il ne fit ni discours, ni traduction, ni poème, et jeta même, dans l'Armana de 1875, le cri d'alarme mentionné plus haut. Son attitude s'explique essentiellement par son caractère populaire et le caractère populaire de *l'Armana Prouvençau*.

Issu du peuple, Roumanille resta toujours peuple. Dans un poème célèbre, “Mounte vole mourir“, ne se déclare-t-il pas *fils d'un jardinier et d'une jardinière*? Et ses fraîches “Margarideto“ ne sont-elles pas d'humbles fleurs des champs? Écoutons encore la fin de son discours au banquet de Sainte Estelle à Montmajour (30 mai 1889):

“ Bon prouvençau, cantèn pèr li pastre e pèr li gènt di mas, pèr lou pople que nous amo e nous escouto! e longo-mai noste canta l'assole, lou regale e lou desalasse! Em' acò bello finido! ”.

Nous sommes loin, évidemment, des envolées lyriques où la poésie le dispute à l'érudition, des Théodore Aubanel et Frédéric Mistral. Ceci d'ailleurs ne porte nullement atteinte au mérite du félibre de Saint-Rémy. Conteur inimitable Roumanille demeure aussi, ne l'oublions pas, le créateur et la première âme du Félibrige. Persuadé que arbre ou peuple toujours la force vient d'en has, la sève humaine monte et ne redescend pas. Il s'oriente vers les genres simples, familiers et populaires, s'éloignant ainsi de ses compagnons qui, comme les anciens troubadours, ont eu parfois, à leur insu, les visées aristocratiques signalées par Arnoux. Le docteur Pamard, dans son Eloge de Théodore Aubanel, fait une constatation analogue qui nous aide à comprendre la réserve de Roumanille à l'égard du sonnet:

“ Si vous allez dans li mas, vous trouverez parfois les œuvres de Roumanille, mais jamais celles de Mistral et encore moins celles d'Aubanel. Les lecteurs de ces poètes, ceux qui apprécient leurs œuvres sont partout, à Paris, à l'étranger, dans le monde des lettrés délicats, amoureux des choses de l'esprit ”.

Cette remarque ne vaut-elle pas également pour Pétrarque?...

Roumanille, donc, se voue vite et presque exclusivement à la prose de son cher *Armana Prouvençau*. Laissons à Emile Ripert, grand provençal et fin poète, le soin de nous le présenter:

“ Il vient à vous, familier; simple, il vous dit: Voici les lunaisons, les saints, les saintes, les fêtes, les foires de l'année. Vous pouvez l'acheter: je suis un petit Almanach comme les autres, dont vous avez l'habitude. Je vous dirai peut-être le temps qu'il fera cette année. Et puis quand il voit que vous commencez à vous familiariser avec lui, il ose vous raconter une histoire drôle, et quand il vous a vu sourire et qu'il vous sent conquis, il vous propose tout à coup d'écouter des vers. Bonhomme tout à l'heure, maintenant il est lyrique, et puis il sourit encore, il a peur d'abuser, il s'excuse, il donne en passant une recette de cuisine, il insinue quelques nécrologies, il esquisse une biographie ou deux, redit encore quelques vers, mais il n'insiste pas, il s'en va, murmure: Voilà, réfléchissez; à l'année prochaine, n'est-ce pas? ”.

Roumanille, on le devine aisément, voyait avec anxiété monter ce flot de sonnets et de poèmes, tous raffinés et subtils comme leurs modèles du *Canzoniere*. L'artisan d'Aix ou d'Avignon, l'ouvrier de Marseille ou de Toulon, le paysan de Rognonas ou d'Orange, n'allaient-ils pas se trouver débordés et déçus? Aussi notre rusé cascadelet multiplia-t-il ses joyeux récits, ses histoires savoureuses, aidé d'ailleurs par ses amis de Font-Ségugne. Leurs fronts touchaient les amoureuses nuées de Vaucluse mais leurs pieds s'enfonçaient solidement dans la bonne terre natale. Une fois encore, de Pontmartin nous renseigne ici:

“ Ses collaborateurs (de *l'Armana Prouvençau*) incapables d'oublier que le centenaire de Pétrarque a fixé sur eux l'attention de l'Europe lettrée, se sont vraiment piqués d'honneur; jamais ils n'avaient montré plus de verve, de talent, de bonne humeur, de naturel, de franchise, de fidélité à leur honnête et poétique programme ”.

Ne quittons pas Roumanille sans indiquer, en souriant, qu'un premier prix avait récompensé l'exquise traduction provençale que voici (sonnet CXLII, L'aura gentil...):

*L'auro gènto que fai colo e vau tant courous
E reviéudo li flour en aquest bos ombrous,
Ah! coume à soun alen suap la recounèisse!
En peno em' en renoum dève pèr elo crèisse.*

*Pèr èstre ounte, tant las, moun cor se pauso urous,
De moun país touscan fuge l'aire oudourous;
E pèr alumena ma niue fousco, me drèisse,
E cerque moun soulèu! l'espère: vai parèisse.*

*En éu esprove tant e de tàli douçour,
Que pèr forço éu me recoundus Amour;
Fugi, pièi, es trot tard, tant m'esbléujo e m'escraso!*

*D'alo me sauvarien; d'armo, noun. — Mai, lou Cèu
A peri me coundano i rai d'aquéu soulèu
Que de liuen m'estransino, e que de près m'embraso.*

Ce sonnet était l'œuvre d'une félibresse: Rose-Anaïs... Roumanille, que le père du Félibrige avait épousée en 1863. La couronne d'olivier en argent ornant le front pur de la douce *estello felibrenco*, de la chère compagne de celui qui écrivait " Trop de sounet ", cela n'offre-t-il pas une saveur particulière? Les vers 7 et 8 du poème de madame Roumanille devaient servir d'épigraphe à un autre sonnet provençal: "Lauro ", de Maurice Faure, dans sa série intitulée "Li despatriado", et dont il faut citer deux vers particulièrement importants:

*Lou Felibre qu'a canta
Ta soubeirano bèuta.*

Pareilles à ces ondes concentriques qui rident la surface d'un lac et viennent frapper le rivage, le point extrême est atteint: Pétrarque chantre de Laure, Pétrarque fils de la Provence, Pétrarque félibre!

CORRESPONDANCE : AUBANEL

Le cinquième centenaire de la mort de Pétraque devait, on s'en doute, laisser un écho dans la correspondance félibréenne. Nous n'avons pas encore malheureusement celle de tous les félibres et notamment celle de Mistral. La correspondance du Maillanais aussi riche que celle d'un Cicéron ou d'un Voltaire nous fournirait ici de précieux

renseignement.

Voici en tout cas ce que Mignon écrivait au félibre de la Grenade, le 15 juillet 1874:

“ Cette cantate (à Pétrarque) est bien jolie et excitera tous les enthousiasmes. Heureuse terre de Provence qui se passionne encore pour les choses de l'esprit dans un siècle si peu, favorable à la poésie aux choses divines et idéales. ”

Le 31 juillet, Aubanel lui adressait la réponse suivante qui établit une fois de plus la triple triomphe de Pétrarque de la poésie et de la Provence:

“ A présent que le calme est revenu dans ce vieil Avignon ... il me semble que je sors d'un rêve. Mes yeux sont encore éblouis... de cette entrée triomphale de Pétrarque, la nuit, dans la rue embrasée au milieu de la foule débordante, émerveillée. Je suis encore tout ému de cette ivresse de chants, de musique de flammes ...Et l'on voyait bien à tant d'enthousiasme que c'était non seulement le triomphe de Pétrarque, mais le triomphe de la poésie. Je ne crois pas que de longtemps on voie des fêtes littéraires pareilles, et j'ignore si dans ce siècle on en a vu jamais. La langue provençale s'y est, une fois de plus, affirmée d'une façon haute, chaude et fière, et bien des gens ont été frappés au cœur par la révélation très vivante et très personnelle de la patrie provençale ”.

LES ITALIENS ET LE FELIBRIGE

Il peut être intéressant, avant de quitter le demi millénaire de la mort du cygne de Vaucluse, d'indiquer comment les Italiens présents ont vu la Provence et le Félibrige. Avec une affectueuse sympathie: n'étaient-ils pas d'ailleurs sur une terre sœur où ils retrouvaient les traces d'un de leurs plus glorieux ancêtres? M. Conti, archi-consul de la *Crusca*, notait ces affinités:

“ *Cielo scintillante di Provenza, somigliante al cielo d'Italia...; popolo che nel parlare, nel sentire, ne' moti della persona e nel volto, somiglia tanto al popolo d'Italia* ”.

Il admirait la langue provençale:

“ *...lingua melodiosa de' Trovatori, con l'abbondanza maestosa del Rodano, con la luce di quel sole.*

Il saluait cette glorieuse renaissance linguistique et littéraire:

“ *...vivente poesia, che risorge dalle ceneri, come fenice, qu'il appelle encore fatto rilevantissimo*

et il clamait bien haut son admiration pour les félibres, notamment Mistral et Aubanel *che ottimamente parlano italiano; e appena giunto ad Avignone li vidi a tavola meco dissi: Sono poeti. L'Aubanel, modesto, dolce, armonioso, meditativo, mi disse parole soavi, che confermarono la fama e l'aspettazione di lui nel suo paese; il Mistral è ardente, come un trovatore antico, anima e parola e occhi di fuoco, poeta delle tradizioni di prodezza e d'amore.* D'autres voix italiennes particulièrement autorisées s'unirent à celle de M. Conti. Monsieur le Commandeur Nigra, ministre plénipotentiaire d'Italie, représentant du Comité italien de Padoue et d'Arquà, ne s'écriait-il pas à Vaucluse:

“ nul plus que moi n'aime la France et sa double et glorieuse littérature? ”.

Ces Fêtes littéraires et internationales de 1874 virent donc l'exaltation de Pétrarque, de la Provence, du Félibrige. Elles nous font songer aussi à une joyeuse et brillante réunion familiale. Dans le miroir de l'idéal et de la poésie deux grandes nations latines ont retrouvé leur origine commune et ont échangé un sourire lourd de promesses. Honneur donc aux félibres! Ce ne sera pas un de leurs moindres titres de gloire que d'avoir si ardemment et si puissamment contribué à développer et à concrétiser l'idée latine.

Chapitre II

Sixième centenaire de la naissance de Pétrarque et cinquantième du Félibrige

MISTRAL : DISCOURS

A l'aube de notre siècle l'année 1904 fut aussi une année féconde pour le Félibrige qui participa activement à la célébration du sixième centenaire de la naissance de Pétrarque et au cinquantième de sa propre fondation. En un demi-siècle que de chemin parcouru et quelle œuvre accomplie! Des sept jeunes gens de Font-Ségugne il ne reste plus que deux hommes âgés, Tavan et Mistral, mais qui ont conservé intact leur enthousiasme et dont la blanche chevelure sert de ralliement aux félibres de la nouvelle génération.

En ce beau mois de juillet 1904 Vaucluse et Avignon s'apprêtent une fois encore à rendre hommage au glorieux François Pétrarque et, comme trente ans plus tôt, les poètes provençaux ont entendu l'appel. Grâce à l'Armana de 1905 nous connaissons avec exactitude l'ampleur et le caractère de ces fêtes. Sans avoir l'éclat de celles de 1874 elles furent dignes du divin chantre de Laure. Elles présentent les mêmes aspects: exaltation de Pétrarque et de sa blonde inspiratrice, exaltation de la Provence et de la latinité, exaltation de la beauté et de la poésie.

La réponse de Frédéric Mistral au discours de M. le comte Pinchia, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Instruction Publique d'Italie, reprend les divers thèmes de 1874. Mistral constate d'abord la puissance des liens qui unissent les deux pays:

“ La fèsto amistadouso que celebran vuei à Vau-cluso à l'òucasioun dóu Centenàri dóu glourious Francés Petrarco, a de racino liuencho dins lou cor di Prouvençau au regard de l'Itàli ”.

Il examine ensuite la nature de ces divers liens:

“ Dins lou noum de la Prouvènço eternamen reviéu la Provincia Romana de Sextius Calvinus, lou prouconse que foundè nosto capitalo, Ais, e de Caius Marius qu'eilavau à Pourriero, darrié nostis Aupiho, bateguè li Barbare e sauvè li Latin, emé l'ajudo de

nostri rèire. Li mounumen rouman soun, dins noste païs autant superbe qu'en Itàli, e noste lengo dins l'istòri porto emé proun d'ounour lou noum de lengo roumano ”.

Puis en quelques phrases concises le grand félibre va rappeler que la Muse de Vaucluse était provençale, que Pétrarque et Dante ont eu pour maîtres les troubadours et que notre langue harmonieuse fleurit encore aujourd'hui sur de non moins jolies lèvres féminines:

“ Nosto lengo: n'es-ti pas elo que Petrarco parlavo emé la bello Lauro? Petrarco, coume Dante (disciple soubeiran, disciple tóuti dous de nòsti Troubadou) noun a-ti pas rendu à si mèstre prouvençau l'óumage e lou guierdoun de soun amiracioun? E poudié-ti mens faire en ausènt souna de-longo nosto lengo d'amour, qu'èro aquelo de tóuti li dono avignounenco, coume es encaro aquelo d'aquéli dos poulidi prouvençalo de Sorgo qu'avèn lou plesi, Messiés, de vèire rire à nosto taulo! Coume es encaro aquelo de la valènto felibresso que vai culi la joio de nòsti Jo Flourau! ”

Et le discours mistralien de s'achever dans l'exaltation de tout ce qui fait la grandeur de Pétrarque, dépôt sacré transmis par le poète voici six siècles:

“ Beven dounc... à Petrarco, l'illustraire de la Prouvènço e de l'Itàli, à Petrarco que creseguè à tóuti lis ideau, à Diéu, à la bèuta, à l'amour, à la patriò... La capitalo veritablo de pouèsio e de bèuta es au-jour-d'uei Vau-cluso! ”.

VAU-CLUSO : AUBANEL

Les félibres qui avaient honoré Pétrarque et l'avaient rejoint au clair paradis de Sainte Estelle ne furent pas oubliés. Les deux charmantes provençales qui accompagnaient le Maître de Maillane recueillirent des applaudissements *l'uno en recitant lou Ban, d'Ansèume Mathieu, l'autro en cantant Vau-cluso, uno roumanso d'Aubanel ”.*

Nous ne reviendrons pas sur le sonnet du félibre des Baisers mais il convient d'examiner le poème du félibre de la Grenade

*Verdo coumbo qu'enmouresco
L'oumbro fresco,
L'as vist dins ti roumaniéu.
S'adraia tout pensatiéu
Enterin que caminavo,
Davans lou mèstre d'amour
L'aubre, la planto, la flour,
Se clinavo.*

*E la coumbo dis
Ero un paradis
Bluio Sorgo que varaies
E cascaies
Au mi tan di roucassoun,
As retengu si cansoun.
Bluio Sorgo, dins sa barco,*

*Amourous coume n'i'a plus,
L'as pourta dins soun trelus,
Toun Petrarco.*

E la Sorgo dis:
Ero un paradis!
Parlo-nous toujours de Lauro,
O douco auro!
Tu que, sèmpre à soun coustat,
Caressaves sa bèuta.
Jouino e puro coume l'aubo,
Quand venié dins lou valoun,
Boulegaves soun péu blound
E sa raubo.

E l'aureto dis:
Ero un paradis!

Le poète s'adresse successivement à la vallée, à la Sorgue, à la brise. Chacune de ces invocations nous vaut un gracieux tableau: Aubanel nous montre d'abord Pétrarque errant *solo e pensoso* dans la verte vallée tandis qu'arbustes, herbe et fleurs, s'inclinent devant le grand maître d'amour qui les a si souvent chantés. Puis nous voyons la Sorgue aux fraîches eaux qui, comme Vaucluse, doit sa gloire au doux poète et qui, pour le remercier, continue de murmurer ses chansons. Enfin à la dernière strophe apparaît Laure dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa pureté, sa belle chevelure blonde agitée par la brise.

Ce poème d'Aubanel par sa fluidité, sa douceur, ses évocations charmantes, procure un rare plaisir esthétique. Grâce à ses trois petits refrains que ponctue un mot verdoyant et ensoleillé, " paradis ", la romance aubanélienne nous élève et verse dans notre âme un baume à la délicieuse senteur d'amour et de romarin.

LAURO : A. DUMAS

Toujours à la fontaine de Vaucluse, Mistral lui-même, malgré ses soixante et quatorze ans, récita un long poème de quatre vingt dix vers: "Lauro". Ce poème, vieux de près d'un demi-siècle, était d'Adolphe Dumas, le poète bilingue de Cabannes dont le plus beau titre de gloire sera d'avoir présenté le jeune père de Mireille au grand Lamartine. Voici ce texte qu'il faut citer en entier:

*A Paris, forço gènt fan aquelo remarco,
E n'en parlon toujours quand parlon de Petrarco;
Dison: — Lauro èro l'Avignoun?*

Dison: — Ero di Baus? — Dison: — Ero de Novo ?.
Touti li saventas cerron tóuti si provo,
E l'un dis o, l'autre dis noun.

Sabès ounte, souvènt ié dise, e sabes queuro,
Dins uno bello glelso, emé si bèllis ouro,
L'a visto lou Divèndre Sant?
L'a visto à Sant Andiou, à Cabano, à Maiano;
Prego tóuti li jour de la santo semano
E la vesèn tóuti lis an.

Mountas sus la mountagno, au quartié de Verquiero,
Dóu coustat de Cau-Mount, dóu coustat d'Eigaliero,
Dóu coustat de Castèu-Reinard,
La Prouvènco es aqui coume une grando plano,
Grando coume lou cèu, moute un grand soulèu plano,
Se lèvo lèu, se coucho tard...

Sus cent mas, n'i'a pas un que n'ague sa masiero
Que lavo sa bugado e l'estènd sus lis iero,
La femo d'un tau o d'un tau.
Regardas: fai teta; ié dison Louviseto,
Fai riseto à l'enfant, l'enfant ié fai riseto,
E tout ris davans soun oustau

Acò 's Lauro. Eilabas, de moute lou Riau coulo
Coume un long camin d'aigo au mitan di piboulo,
Dous poulit visage redoun
Que vous veson passa, que pièi barron la cledo,
Coume d'agnèu qu'an pòu, s'envan darrié li fedo
E vous regardon d'escoundon:

Acò 's Lauro. Cresès que dise de messorgo?
A l'Islo, un jour, ai vist, li pèd nus dins la Sorgo,
Uno qu'avié dès-e-sèt an...
Manjavo de rasin, e me n'en jité 'n age...
I'auriéu beisa li pèd, s'aviéu agu soun age;
Mai n'aviéu mai, elo pas tant :

Aco's Lauro. Es pertout, la Prouvènço n'es pleno.
Anas vèire dansa, pèr Santo Madaleno,
A Cabano, au gros de l'estiéu;

*Prenes-lei à-de-reng, tóutis uno pèr uno,
S'an pas tóuti sa flour, coume dison di pruno,
Vous li garde tóuti pèr iéu.*

*Au pont de Novo, ai vist tres carreto tendado ;
Venien de Sant-Andiòu, de la Pèiro-Plantado,
E venien di quatre cantoun;
De Novo n'i'avié vint, d'Eirago n'i'avié trento,
Mai d'aquéli qu'an pòu e d'aquéli qu'an crento
Aqui n'i'avié tres carretoun.*

*Au pont de Rougnounas cinquante bastidano,
Anavon 'n Avignoun, venien de Barbentano,
E quau vai vite arribo lèu...
Emé si bèu bras nus souto si canestello,
Semblavo que soun front pourtavo lis estello
E poudié pourta lou soulèu.*

*E quand avien bèn mes de pan dins la credanco,
Lou dimenche d'après, falié vèire à la danso!
Coume se l'avien fa crida:
— De fiho de vint an, i'a long-tems qu'acò duro
De fiho d'aquest an, que soun tóuti maduro,
Quau vòu la fiho à marida?*

*Dins tóuti lis oustau, dins tóuti li vibado:
— Quand se soun marida...Quand me siéu maridado
—Li maridaren quauque jour.
Dison jamai qu'acò, coume un troupèu que bèlo:
“ Ma maire es bello! tu siés bello! iéu siéu bello!
Fan jamai que parla d'amour.*

*Fan que parla d'amour. An ges d'àutris afaire,
E quand fan pas l'amour, sabon plus de que faire.
Eh! n'i'a proun! que voulès de mai?
Li païs sènso amour, lis ome ié pourrisson;
E flourisson aqui que li femo flourisson
Coume li roso au mes de Mai.*

*Plus ges de cabaret, plus ges de jo de boulo.
Vau mies que li bèu gau cercon li bèlli poulo;
E li bello fan li bèus iòu.*

*Dison que lou cor parlo? èi pas pèr rèn que parlo,
E, coume dins li bos, èi pas pèr de bouscarlo
Que canton tant de roussignòu.*

*Mai veïci co que met tout lou mounde à la sousto:
Vèngue lou jour de Pasco o lou de Pandecousto,
Lou bon Diéu pòu douna soun sang;
E Moussu lou Curat me dounè sa paraulo:
L'a pa'n pecat mourtau davans la santo tauilo,
E soun santo coume li Sant.*

*E vous lou dise, acò 's Lauro, coume se i'èro,
A la glèiso, à l'autar e subre sa cadiero,
Ei pas iéu que l'ai enventa.
N'i'a de bloundo, de rousso, e de negro, e de blanco...
E rèn ie manco, rèn. Demandas se ié manco
De pouèto pèr li canta!*

Mistral non seulement s'acquittait d'une vieille dette mais encore avait admirablement choisi. Ce poème, bien rythmé, aux rimes riches et sonores, au ton familier, souvent gracieux, s'élevait parfois à la plus haute poésie Il chantait la beauté, la pureté, l'amour, avec ce refrain significatif: "Voilà Laure". La voix du robuste et glorieux vieillard faisait revivre cette Provence frémissante où dans le moindre village respirent et vivent, blondes ou rousses, brunes ou pâles, les authentiques descendantes de la chaste inspiratrice de Pétrarque. Et Mistral, une fois de plus renoue les liens avec le passé: Laure n'est pas morte et Pétrarque a laissé des fils spirituels. Notons, ici encore, l'importance particulière des derniers vers qui nous montrent les félibres continuateurs et héritiers de l'auteur du *Canzoniere*. Toutes ces jeunes provençales ont leurs poètes. Le roman d'amour de Vaucluse continue:

*E rèn ie manco, rèn. Demandas se ié manco
De pouèto pèr li canta!*

LAURO E PETRARCO : TAVAN

L'almanach de 1905 nous décrit aussi les fêtes du cinquantenaire du Félibrige célébrées naturellement à Font-Ségugne. Plusieurs centaines de félibres, ayant à leur tête Frédéric Mistral furent accueillis par la noble et douce châtelaine Dono Giera. Les beaux ombrages virent ensuite se dérouler une curieuse représentation théâtrale: "Laure et Pétrarque", due à la plume d'un des sept de 1854, le *primadié* Anfos Tavan. Les assistants devaient en repartir charmés: les yeux, les oreilles, sans oublier le cœur, eurent leur part à cette fête du souvenir.

Ce que nous pourrions appeler le premier tableau, nous montre Pétrarque, vêtu de rose et de blanc, descendant dans un nuage rose. En vingt alexandrins bien rythmés il souligne la profondeur et la pureté de son amour pour la divine Laure, cet amour où l'adoration mystique le dispute à la tendresse. Mais le chantre suave de la blonde provençale vient aussi à Font-Ségugne, dont il proclame la grandeur et l'immortalité, pour saluer les félibres et les bénir. Or on ne salue que ce qu'on aime et on ne bénit que ce qui descend de soi... Écoutons d'ailleurs Pétrarque s'exprimer en provençal:

*Plan-plan ai davala, dins ma pichoto barco,
Lou courrènt de la Sorgo en cantant, siéu Petrarco,
Ermitan de Vau-cluso, e vène emé plesi,
Saluda ti felibre emai li benesi,
Font-Segugno inmourtau que, vuei, ei ta grand fèsto;
L'univers tout entié te lauso, e manifèsto
Pèr tu soun sentimen; e iéu, grèu, encanta,
T'aduse moun amour, tout l'amour qu'ai canta;
Moun amour caste, pur, suau, franc de souspresso,
Mounte l'adouracioun egalo la tendresso;
Moun amour linde coume un jisclèt de ma font,
Que s'escound dins moun amo e briho sus moun front,
Fres, coume au mes d'avoust, un poutounet de l'auro;
Moun amour, moun respèt pèr la divino Lauro!
Ah! d'abord que soun noum sus mi labro a souna,
Vous dirai que vouliéu emé iéu la mena,
Mai qu'amount sus li ro, mounte soun amo trèvo,
Mounte i'a fa 'n autar moun fidèu souveni,
Pèr cregnènço ai pas 'usa ié dire de veni.*

Au deuxième tableau Laure toute vêtue de blanc apparaît dans un nuage blanc, tandis que s'entend la douce musique composé par Borel sur l'exquis poème d'Aubanel: "Vau-cluso". Les deux amants ravis se contemplent un moment puis la jeune femme révèle le secret de son propre cœur. Les vers les plus importants sont ceux qui nous montrent la place prise par le *Canzoniere* et Vaucluse dans la vie sentimentale et poétique de la Provence. Tout le monde chante ces divins cantiques; cet amour est devenu un véritable symbole pour le pèlerin dévot qui va pieusement à la célèbre fontaine. Nous noterons le choix des termes: le même vers renferme trois mots empruntés à la langue religieuse! Mais, avec Pétrarque, adorons en silence et écoutons la voix à nulle autre pareille:

*Ta Lauro, ve-l'eici! Petrarco, o moun amaire,
Tu que sabes ama coume fai uno maire,
Petrarco! à toun amour tant requist e tant gènt,
Aquest jour vène, iéu, me douna touto en plèn;
Moun ami, duerbe-me bèn grando ta brassado,*

*Que me ie jite lèu, arderouso, empessado!
Qu'enchau que fuguen plus! noste amour viéu toujours,
E i'a rèn de tant dous qu'un cantico d'amour;
Ti cantico d'amour, tout lou mounde li canto!
Nòstis amo enliassado ei lou simbèu qu'encanto
Lou pelerin devot que vai piousamen,
Respira dins Vau-cluso aquéu siau sentimen!
Ei pèr acò que iéu, ta Lauro, siéu vengado,
O moun caste Petrarco! enaurado, esmógudo,
Recouneissènto enfin de ti sounet tant pur,
Me traire dins toun amo emé joio e bonur!*

L'humble et sympathique félibre de la houe exalte ensuite avec fougue et lyrisme les liens étroits unissant Vaucluse et Font-Ségugne, nids de poésie et d'amour, où errent les fantômes de deux couples immortels: Laure et Pétrarque, Aubanel et Zani.

*Coutau de Font-Segugno ounte la pouèsio
S'agrado de teni si mistiqui sesio,
Vau-cluso te regardo! e lis amant escrèt,
Dins l'un e l'autre endré, gardaran si secrèt
Mai l'aigo de la Sorgo emai l'alén de l'auro,
Repetiran li noum de Petrarco e de Lauro,
E li bouscas oumbrous e lou Castèu beni,
Esaltaran li vostre, Aubanèu e Zani!*

Et voici l'apothéose: François Pétrarque reçoit, six siècles après, un chaste baiser sur le front, tandis qu'apparaissent les sept fondateurs du Félibrige qui viennent recevoir, eux, la bénédiction de leur ancêtre. Tous unis, Laure, Pétrarque, les sept félibres, écoutent le chant d'amour de Font-Ségugne et le chant de fête du cinquantenaire. Anfos Tavan ne pouvait concrétiser sous une forme plus gracieuse la filiation indiscutable qui existe entre l'illustre lyrique du Trecento et les poètes de la Renaissance provençale. Et la présence du chantre de Mireille et d'Estérelle, chargé d'année et de gloire, devenait ici, sur cette colline inspirée, un éclatant symbole.



Section II

Cause d'un tel patronage Affinités existant entre les Félibres et Pétrarque

Chapitre I

Plan géographique

1874 et 1904 apparaissent donc comme deux années particulièrement importantes pour le Félibrige, deux dates lumineuses dans l'histoire de la Renaissance provençale. Qu'il s'agisse du sixième centenaire de la naissance de Pétrarque ou du cinquième centenaire de sa mort, les Sept de Font-Ségugne ont manifesté un tel enthousiasme, ont déployé une telle activité, quels que soient par ailleurs leurs tempéraments personnels et leurs génies poétiques, qu'il faut bien admettre que le grand homme du Trecento représente pour eux tous, sans exception, quelque chose de très haut et de très cher. Dans ce qui précède nous avons pu voir ces affinités collectives se dégager, comme le parfum de la fleur, de chaque strophe, de chaque paragraphe. Il importe maintenant de les ordonner, de les compléter, d'expliquer leur apparition et leur cristallisation. Les amitiés les plus apparentes et les premières chronologiquement sont celles que l'on pourrait qualifier de géographiques. Nos *primadié* sont d'authentiques provençaux.

Nés en Provence, ils grandissent en Provence. Aimant leur pays comme on aime une maîtresse adorée, très vite ils décident de lui consacrer leur vie et de vouer leurs forces à sa glorification. Tout jeunes ils regardent leur patrie pour mieux la connaître et mieux la servir, et partout autour d'eux ils retrouvent une même et glorieuse trace. Sur ces villes et ces rivières, ces montagnes et ces campagnes, si chères à leurs cœurs, plane la grande ombre de Pétrarque. Ici dort au soleil la petite cité de Carpentras où le fils de l'exilé vécut quatre longues années, quatre années fort importantes puisque placées à l'aube de sa vie, le jeune François alors âgé de huit ans, à l'âge où l'esprit est une cire vierge et molle, reçut les premières notions et acquit le goût de l'étude, de la méditation et de la poésie. Dans *l'Armana Prouvençau* de 1899 figure un poème intitulé "Moun païs" de Roumié Marcellin avec ces vers:

*Dins li record ounte s'embarco
Jouine escoulan revèi Petrarco.*

Ce ne sont pas les vers qui importent ici mais la note qui les accompagne, très caractéristique, où chaque mot porte et qui reflète l'opinion générale des félibres:

“ Souto la direicioun de Convenevole da Prato, Petrarco acoumencè sis estudi à Carpentras, ié passè quatre an de sa jouinesso e i'aprenguè la gramatico, la dialeitico e la retourico ”.

Mais si Carpentras fut son berceau intellectuel, c'est à Avignon que son âme s'éveilla à la vie de l'amour. Depuis cette aurore sentimentale, dans les rues étroites et silencieuses, les vieilles pierres dorées par les siècles et par le soleil ont conservé je ne sais quel subtil et tenace parfum de poésie. Avignon, *vilo astrado* où refléurit le Gay-Savoir, est par excellence la ville de la beauté et de l'idéal, le cœur du monde félibréen et provençal:

*Dins nosto capitalo
En Avignoun que ris...,*

écrivira Mistral.

Zuccaro appelait Avignon la Sienna provençale, la ville sainte des félibres. On conçoit avec quel délice ces jeunes gens en respiraient l'atmosphère et remerciaient Pétrarque d'avoir donné à leur cité une éternelle couronne de gloire. Il est même permis de croire que ces souvenirs constituèrent pour eux un puissant stimulant, surtout lorsqu'on connaît le caractère quasi mystique du Félibrige. On a mis en lumière par exemple l'importance que les félibres en général et Mistral en particulier attachaient au chiffre sept. Pour eux qui cherchaient partout des signes du destin n'en était-ce pas un, et combien symbolique, combien lourd de sens! que la proximité de la pension Millet et de la célèbre chapelle Sainte-Claire. La première devait abriter Mistral, Roumanille et Anselme Mathieu, à quelques mètres seulement de la seconde où un beau matin d'avril 1327 Pétrarque avait aperçu Laure dans tout l'éclat de sa jeunesse. Douce et inoubliable vision! Comme l'a dit en termes exquis le poète des Trophées:

*Vous sortiez de l'Eglise et, d'un geste pieux,
Vos nobles mains faisaient l'aumône au populaire,
Et sous le porche obscur votre beauté si claire
Aux pauvres éblouis montrait tout l'or des cieux.*

Nos jeunes écoliers, n'en doutons pas, éblouis eux aussi durent souvent évoquer cette fameuse rencontre. Mario Chini, le prince des mistralisants d'Italie, écrivait dans son remarquable ouvrage sur le grand poète de Maillane:

“ Il casamento... che ospitava il convitto sorgeva in un isolato dov'era un tempo il convento di Santa Chiara, e la cappella in cui il 6 aprile 1327, Francesco Petrarca aveva visto per la prima volta Madonna Laura. Così non mancava la suggestione letteraria, che doveva prevaler su tutte le altre nello spirito del giovinetto; come non mancava la suggestione linguistica, che lo spingeva prepotentemente verso la poesia provenzale ”.

On ne saurait, je crois, mieux s'exprimer.

LA SORGUE - LE RHONE - LE VENTOUX

Quittons Avignon. Nous ne tarderons point à entendre le murmure de la Sorgue. Si cette rivière a pris place dans l'histoire littéraire, si elle est chère au cœur de tous les hommes cultivés, quelle que soit leur patrie, n'est-ce pas à Pétrarque qu'elle le doit, à celui qui en a chanté les claires, fraîches et douces eaux, et qui pouvait écrire à l'archevêque de Gênes avec un légitime orgueil:

“ La Sorgue, source célèbre autrefois par sa seule beauté, plus célèbre depuis par mon long séjour et par mes chants ”.

Nous avons vu qu'en 1874 et 1904 les patriotes provençaux n'oublièrent pas Pétrarque, chantre de la Sorgue.

Dans le *Canzoniere* figure aussi le fleuve sacré de la Provence, symbole et fétiche de la contrée, si nous en croyons Michelet, souverain majestueux et dieu autochtone comme l'a finement observé Jean-Louis Vaudoyer:

*Il porte tout le sang qui nourrit la Provence,
De Lyon à la mer le Rhône règne et luit.*

Ce fleuve, frère du Clitumne, cher aux Anciens et à Carducci, Mistral le chantera tout au long d'un extraordinaire poème épique (ainsi s'exprime Henry Bordeaux, un de ses plus fervents admirateurs): “le Poème du Rhône“.

Mais revenons à Pétrarque. Au retour de Germanie il s'arrête à Lyon; le Rhône lui semble alors un trait d'union entre lui et sa belle. Tous les félibres connaissent le fort beau sonnet composé à cette occasion: *Rapido fiume che d'alpestre vena* et Théodore Aubanel pourra s'écrier dans son discours de 1874:

“ *Talamen es amourousi que s'ensoucito de rên foro de Lauro. En davalant lou Rose dis au flume: Courre lèu, que nous enanan tu vers la mar e iéu vers ma mestresso!* ”.

Mais dominant le Comtat et la Provence, Carpentras et Avignon, la Sorgue et le Rhône, voici la haute silhouette du Ventoux, ce Parnasse de la Renaissance provençale. Vous pouvez parcourir en tous sens la Provence, vous l'apercevrez presque toujours à l'horizon. Roumanille, Mistral et Aubanel devaient successivement gravir la montagne sacrée et là encore ils allaient retrouver le souvenir de Pétrarque, qui les avait précédés le 26 avril 1336, car le premier reposoir que le pèlerin rencontre sur la route littéraire du Mont Ventoux perpétue le souvenir de François Pétrarque . Sans doute ces quatre ascensions présentent-elles de notables différences: après l'ascension mystique et morale de l'homme du *Trecento*, Roumanille effectuera une ascension chrétienne, Mistral une ascension épique dont nous retrouverons les échos dans Mireille et dans Calendal, Aubanel enfin, il déclamera au sommet sa *Vénus d'Arles*, une ascension lyrique. Ce qui importe c'est de savoir que le souvenir de 1336 hantait leur esprit.

Le compagnon de route de Roumanille, l'éditeur Seguin, publiant les deux lettres provençales du pèlerin de Saint-Rémy, les fait suivre de la traduction de la lettre de Pétrarque avec ce préambule significatif:

“ Pétrarque a visité autrefois le Mont Ventoux, et a laissé une relation de son passage en une lettre fort curieuse, imprimée dans le recueil de ses œuvres. Nous avons cru devoir offrir à nos lecteurs la traduction de cette lettre toute entière. Les réflexions morales et religieuses qui se trouvent sans cesse mêlées à son récit s'accordent merveilleusement avec la pensée qui nous avait inspiré à nous-même notre pèlerinage. C'est une épître familière où l'âme du grand poète se reflète d'une façon intime et sa publication pourra servir à faire apprécier sous un nouvel aspect ce personnage célèbre dont le nom toujours vivant parmi nous ne cesse de répandre sur nos contrées un mystérieux parfum de science et de poésie ”. Si le Ventoux a lui aussi une place de choix parmi les montagnes chantées par les hommes, il la doit à Pétrarque et à ses fils, les félibres. Julian l'a résumé dans une formule frappante: “ Avec Pétrarque le Mont Ventoux a conquis la prose latine; avec Roumanille il a conquis la prose provençale; avec Mistral (et nous ajouterons: Aubanel) il conquiert la poésie ”.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE - FONT- SEGUGNE

Il est un lieu en Provence dont l'éclat éclipse peut-être celui de tous les autres: la fontaine de Vaucluse. Cette source, que Pline appelait la noble fontaine, n'attire pas seulement sur ses rives les froids spécialistes qui s'efforcent méthodiquement de percer son mystère ou les familles endimanchées désireuses de se faire photographier en un site fameux. Certes la Vallée Close offre à tous sa végétation, ses eaux, son ciel. Elle offre aussi au promeneur solitaire de poétiques souvenirs. Ici L'âme délicate et passionnée d'un grand poète transforma en chants harmonieux des souffrances à la fois douces et cruelles. Rien n'a changé depuis six siècles: l'ermite d'amour et sa muse aux blondes tresses retrouveraient leurs sentiers et leurs rochers moussus. Tous les lieux ont leur histoire, couleur de lys ou de flamme, d'azur, d'or ou de sang. A la fontaine de Vaucluse tout est pureté, poésie, harmonie. L'eau claire ou bondissante ne cesse de refléter un doux et mélancolique visage de jeune femme et paraît obéir encore aujourd'hui aux rythmes du *Canzoniere*, pulsations secrètes d'un cœur de poète. De tels souvenirs remplissaient, on le devine, l'âme des félibres de joie, d'orgueil et de reconnaissance. Il y a plus encore: le destin, ce destin qui combla les vœux de Mistral et de ses amis, plaça symboliquement le berceau du renouveau provençal à proximité de Vaucluse. Ces jeunes et enthousiastes poètes lorsqu'ils se rendaient à la belle saison à Font-Ségugne, dans cette maison de plaisance italienne que fit bâtir un cardinal romain, apercevaient dans la plaine, à quelques lieues, de grands rochers bleuâtres et vivaient ainsi constamment avec le souvenir de Pétrarque et de Laure. Tous les critiques ont noté ce signe des dieux. Léon Carias, à qui revient le mérite d'avoir trouvé le nid de *l'angeletta*, écrit:

“ la colline de Giraud l'Amic..., cinq siècles après Pétrarque, par une résurgence inconcevable, verra se lever l'étoile de Font-Ségugne et de ses mages ”.

Les félibres eux-mêmes ont tenu à souligner cette providentielle proximité. Théodore Aubanel, président des Jeux Floraux de Forcalquier, déclare par exemple:

“ Lou 21 de mai de l’an 1854, sèt jouvènt èron acampa au castelet de Font-Segugno... Couneissès pas lou castelet de Font-Segugno?... Un nis de roussignòu perdu dins la ramiho. Segur, un nis de roussignòu, car de-longo li felibre ié venien canta, au brut di font cascaiarello, en fàci d’aquelo outro font pouëtico, la grand roco bloundo de Vaucluso ”.

Dans tous leurs pèlerinages où régnaient Joie et Poésie, les félibres ne dissocièrent jamais Vaucluse et Font-Ségugne. Bornons- nous à quelques exemples: le jour de l’Ascension 1867 le curieux félibre irlandais William-Bonaparte Wyse offrit à ses amis une grande fête, fèsto franco, freirouso, pouëtico souto l’oumbrino fresco dóu Castèu de Font-Segugno. A la font de Vaucluso l’endeman, recoumencèron li joio; e lou subre endeman en Avignoun ”.

Mistral, sous le pseudonyme désormais transparent de *Gui de Mount-Pavoun*, nous apprend dans la chronique de 1889 que Félibres provençaux et Cigaliers de Paris, après Orange et Avignon et avant de se rendre à Nîmes, firent une *gènto partido à la Font de Vau-cluso*. En 1904 enfin, clôturant les fêtes de Font-Ségugne,

“ Deman li felibre van vèire la font de Vau-cluso, après deman van à Sant Gens ”.

Nous avons choisi volontairement des dates fort éloignées pour montrer la solidité des liens unissant les deux fontaines, Vaucluse et Font-Ségugne.

Chapitre II

Plan littéraire

La géographie poétique de leur pays ensoleillé enseignait donc à nos félibres, dès leurs vertes années, à aimer et à révéler celui qui avait jeté une telle gloire sur cette vieille terre d’oc: François Pétrarque. Au fur et à mesure qu’ils pénétraient dans l’intimité du grand poète de Vaucluse, Aubanel, Mistral et leurs compagnons découvraient d’autres raisons de l’aimer davantage ou plutôt de l’aimer mieux. Aux affinités purement géographiques s’ajoutaient des affinités plus profondes: cinq siècles après Pétrarque, les *primadié* venaient s’abreuver aux mêmes sources poétiques et y puiser une commune inspiration. Désireux, tous les sept, d’exalter la Provence, sa terre, sa langue, ses filles, la vieille poésie de ses troubadours, ses cours d’amour, la Grèce et Rome enfin, dont elle est l’héritière, ils s’aperçoivent que partout Pétrarque a été un illustre précurseur.

Pétrarque, né et mort en Italie, a vécu fort longtemps en Provence: il y a passé ses plus belles années, *gli anni del suo fior* comme le fait remarquer Fabietti. On peut dire qu’il a jeté une gloire égale sur les deux pays latins, celui des ancêtres et celui de la femme aimée. Faut-il s’en étonner?

Sur cette terre accueillante qui semblait alors vouloir se fondre dans la civilisation italienne, le jeune François retrouvait avec émotion la transparence et la sérénité du ciel de Toscane, une végétation identique à celle du lointain jardin de l'Italie: collines ondulées et fertiles, eaux claires et abondantes, pins à la frémissante chevelure, oliviers nouveaux au feuillage argenté, cyprès fiers et austères. La belle nature comtadine se profile à chaque page du *Canzoniere*. Sapegno le constate en ces termes:

“ *Da quegli ozi poetici, da quell'errar fantasticando e leggendo, uscirono, oltre a non poche epistole latine in prosa e in versi, parecchie delle rime volgari, nelle quali il dolce e fresco paesaggio di Valchiusa è così spesso presente* ”.

Cette nature aimable, cette fusion harmonieuse de l'eau, du ciel et de la verdure, qui constitue selon Massimo Bontempelli le secret de la poésie de Pétrarque, les félibres vont la retrouver intacte. Vers le milieu du XIXe siècle la Provence est encore la Provence antique et, plus encore, la Provence du XIVe siècle. Les horizons et les mœurs n'ont point changé. Le Ventoux, tel un vieux berger insensible aux siècles, regarde le Rhône toujours aussi jeune poursuivre sa course rapide.

Vaucluse, vivant instrument, murmure toujours sa plainte amoureuse. Sans doute le successeur de Pierre à rejoint Rome, entraînant dans son auguste sillage la foule de hauts dignitaires et d'artistes. Avignon et le Comtat vont conserver désormais une trace indélébile. Chastement serrée dans ses blondes murailles, la cité papale affiche une italienne indolence. Les avignonnais, frères des romains, dira Roumanille, savourent comme au temps des papes, ces bons papes immortalisés par Daudet, une existence paisible favorable à la création poétique. Les félibres puisent, comme Pétrarque, leur inspiration dans la nature qui les entoure, et cette nature, féconde et éternelle, façonne et sculpte comme cinq cents ans plus tôt, l'âme de ces poètes qui savent si bien la comprendre. Rien ne troublait d'ailleurs cette lente et profonde communion. Qu'il s'agisse d'Avignon ou de Maillane, d'Aubanel, de Mistral ou de leurs amis, on peut parler de *contemplazione degli Elementi eterni* et répéter avec Raghianti :

“ *La vita fremebonda non porta qui il suo eco che attutto* ”.

Ainsi, un demi-millénaire après l'amant de Laure, sur le même sentier provençal, les félibres ont cueilli les mêmes fleurs en chantant les mêmes chansons. Et l'on songe à ce jugement de Ripert:

“ C'est là que tout naturellement devait revivre au XIXe siècle la poésie provençale, comme au XIVe siècle y avait fleuri celle de Pétrarque, à Vaucluse ”.

Nous ne voulons pas quitter cette terre de Provence, chère à Pétrarque et chère aux félibres, sans aborder le curieux problème d'Avignon. Ici, mais ce sera le seul cas, la parfaite harmonie fait place à une nette divergence, à une opposition même. Nos sept poètes provençaux vont exalter de toutes leurs forces la ville maudite en termes véhéments par l'auteur du *Canzoniere*.

Pour celui-ci c'était l'infâme Babylone, foyer de toutes les douleurs, mère de tous les vices; pour ceux-là c'est au contraire la ville sainte vivant au quatorzième siècle une page particulièrement brillante de sa longue et glorieuse histoire. Les félibres parlent toujours avec orgueil et tendresse des papes français et Mistral demande que leurs sept statues se dressent dans ce Palais qu'ils ont bâti. Les patriotes provençaux ne peuvent évoquer sans émotion cette époque lointaine où le Rhône apaisait la soif de tous les peuples chrétiens.

Pétrarque voyait cela au contraire avec les yeux d'un jeune italien du *Trecento*. Ainsi s'expliquent sa fougue, son amertume, son extrême violence. La main élégante de ce doux lyrique devait souvent se crispier sur une dague imaginaire. L'homme qui s'agenouillait pieusement au Mont-Genèvre et s'écriait:

“ Ti saluto, terra cara a Dio; santissima terra, ti saluto... Salve, o bellissima madre; salve, o gloria del mondo... ”.

Le poète qui écrivait dans la campagne de Parme, toute retentissante du fracas des armes, l'admirable canzone “Italia mia“, véritable Marseillaise de la péninsule, était aussi, indiscutablement, un très grand patriote. Ses farouches invectives ne visaient pas la ville qui abritait le cher phénix mais la rivale triomphante de Rome qui, redevenue humble ville du Latium, gémissait telle une veuve. Elles n'enlèvent rien à l'affection qui poussait Pétrarque vers les rives du Rhône ni aux affinités qu'il sentait entre sa terre de Toscane et la terre du Comtat.

Ayant à examiner ce point particulier à propos de la “Reine Jeanne“ de Mistral, disons simplement ici que les félibres, tous les félibres, englobent dans un même amour leurs papes et leur grand précurseur. Ils n'ignorent pas les malédictions de Pétrarque, ils ne les cachent pas: ils n'en tiennent aucun compte, comme s'il s'agissait d'un accès de mauvaise humeur. Bornons-nous à une seule citation mais particulièrement frappante: un extrait du discours prononcé par Frédéric Mistral aux funérailles d'Aubanel, glorieux fils de la Cité papale. Voici un passage curieux de cet admirable poème en prose où le Maître de Maillane se penchant sur la tombe de son compagnon de luttas, traduisait le deuil de la Provence, le deuil de la Poésie et le deuil d'Avignon:

“ (Aubanel) t'a douna de lustre autant que li plus digne e que li plus illustre de touto toun istòri.

Toun vièi Petrarco, éu, en s'inspirant pamens de ta Font de Vau-cluso e di rai de ta Lauro, avié passa soun tèms à te maudire.

Mai éu, toun Aubanèu, éu coume un amoureux enjoulia d'aquelo qu'amo, éu a passa sa vido à te faire valé, à te faire lusi dins si cansoun superbo, emé touto la joio que i'a dins toun soulèu e dins lou rire de ti chato! ”.

L'opposition entre le félibre des Filles d'Avignon et le poète du *Canzoniere* est beaucoup plus apparente que réelle. Combien caractéristique est l'accumulation des possessifs: *ta font, ta Lauro, toun Petrarco...*, et que d'amour dans l'épithète *vièi*: ton vieux Pétrarque! Avignon revendique ses deux fils, elle les enveloppe dans le même

linceul de gloire, avec tendresse, et, par la bouche du père de Mireille, le Félibrige tout entier pardonne à l'illustre précurseur. Comme pour Alphonse Daudet, autre enfant terrible, écrivain de race au cœur d'or et au sourire d'enfant, Mistral aurait pu dire:

“ Noun! la maire liouno n'en vòu e n'en voudra jamai au liounèu que... l'escaramoucho ”.

LA LANGUE PROVENÇALE

Pétrarque et les félibres n'ont pas honoré seulement la douce terre de Provence: ils ont glorifié aussi la langue qui y fleurissait et y fleurit encore. Si les yeux du poète toscan retrouvaient une nature familière, ses oreilles étaient frappées par des sonorités aimées. Faut-il démonter le mécanisme des deux idiomes et démontrer leurs grandes affinités? L'italien et le provençal, grâce à une commune hérédité gréco-latine, s'apparentent par la musicalité et la richesse de coloris. Ces deux langues romanes, harmonieuses, éclatantes et fraîches, offrent d'incomparables possibilités poétiques. Cette langue provençale Pétrarque l'a entendue longuement au cours de son existence: enfant insouciant à Carpentras, étudiant rêveur à Montpellier, jeune homme raffiné à Avignon, ermite tourmenté à Vaucluse. Il en comprenait vraisemblablement toutes les finesses. L'allemand Schlegel pouvait constater à propos de Dante et de Pétrarque que la langue provençale leur était presque aussi familière que leur langue maternelle, surtout à Pétrarque qui a passé une grande partie de sa vie dans la France méridionale. On devine la joie et l'enthousiasme des troubadours de Font-Ségugne. Groupés autour de Mistral ils s'étaient donné pour tâche de faire renaître une langue et une poésie. Entreprise courageuse! Entreprise sacrée! Recherchant les titres de noblesse de cette glorieuse langue d'oc qui, nous dit Portal, sòci du Félibrige :

“ primeggio su tutte le sorelle neo-romane... e fu intesa e parlata dalle persone colte di tutta l'Europa di S.O. ”.

Les *primadié* saluent avec reconnaissance le chantre de Laure qu'une fois encore ils trouvent sur leur route. Or, malgré bien des malheurs, cette langue provençale fleurit toujours depuis le grand siècle de Pétrarque, unissant la vigueur et la grâce. Portal pourra la comparer au chant virginal du rossignol:

“ dolce lingua che fluisce come un gorgheggio di usignuoli ”.

Dans toutes leurs œuvres sans exception, nos félibres vont exalter cette *lengo d'or, lengo de la bèuta e de la courtesié puro*. Deux citations entre mille montreront l'adoration quasi mystique que ces poètes patriotes avaient pour leur langue. La première est d'Anselme Mathieu qui écrivait dans l'Armana de 1864:

“ La lengo prouvençalo es inmourtalo coume l'auro oudourouso que fai canta li pin sus nòsti colo ”.

La seconde, bien connue, est de Mistral:

“ Uno lengo es lou retra de tout un pople, es la Biblo de soun istòri, lou mounumen vivènt de sa persounalita ”.

Fiers du lumineux passé de leur langue, confiants dans son avenir, les félibres se devaient de révéler la mémoire du grand poète qui longtemps avant eux avait entendu le provençal, l'avait lu, l'avait parlé et en avait apprécié tout le miel sur les lèvres de la femme aimée.

LA JEUNE FILLE DE PROVENCE

Si en Provence, terre de beauté, fleurit une langue harmonieuse n'est-ce pas sur les lèvres de toutes les jolies filles qui y respirent qu'elle prend une douceur et une poésie particulières? Dans l'exaltation de la Provençale les félibres vont retrouver l'antique, inévitable et glorieuse trace. Le solitaire de Vaucluse a marqué si profondément son siècle qu'on pourrait définir le Trecento, le siècle de Pétrarque, comme on a appelé notre XVIIIème siècle français le siècle de Voltaire. Le cœur de ce géant à la recherche de l'éternelle beauté ne s'est-il point ému à la vue d'une simple *chato de Prouvènço*?

Cette palme du triomphe offerte simultanément par deux capitales prestigieuses, Paris et Rome, ne l'a-t-elle point déposée humblement aux pieds d'une femme de chez nous? La blonde inspiratrice n'a-t-elle pas transporté son amoureux et son poète sur les plus hauts sommets de l'idéal et de la gloire? Nos félibres l'entendent ainsi et, avec eux, tous ceux qui les soutiennent dans leurs luttes généreuses. Dans son discours du 20 juillet 1874, conservé jalousement dans les annales félibréennes, Monsieur le Préfet du Vaucluse énumérant tout ce que Pétrarque doit à Avignon et à la Provence, déclarait:

“ C'est une de ses fleurs, la plus belle, la plus chaste et la plus embaumée, dont les siècles respireront le parfum et boiront le charme aussi longtemps que l'amour, la vertu et la beauté auront des autels, c'est Laure de Noves qui a allumé l'étincelle divine dans l'âme de Pétrarque. Frappé par le rayon du pur et immortel amour, cette âme autre Memnon est devenue sonore ”.

Tous les critiques d'ailleurs sont unanimes: l'amour de Pétrarque a créé et vivifié son génie. Dans son *Saggio critico sul Petrarca*, de Sanctis à qui il faut souvent, en définitive, revenir en matière de critique littéraire écrivait:

“ *Togliete il Canzoniere, e il Petrarca sarebbe stato un personaggio noto a' dotti e agli eruditi, ma non sarebbe mai divenuto un personaggio popolare presso ogni gente civile, non sarebbe mai salito a universalità di fama... Il volgo si appropriava la Divina Commedia ed ignora il Convito; si appropriava il Canzoniere ed ignora l'Africa... Questo non è mutilazione, è purificazione ”.*

C'est ce que dira en substance Mistral dans sa chronique de 1881:

“ ... *Petrarco, se voulès, a fa de poulitico, la poulitico de soun siècle. Mai s'avié fa qu'aco, se noun avié canta, en sounet delicious, Lauro e Vau-cluso, ah! boutas, i'a longtèm que n'en parlarien plus gaire ”.*

Mais Laure en mourant n'a pas emporté avec elle la beauté.

La Provence est toujours le pays aimé des dieux: le bavardage à la fontaine, sous les platanes accueillants, devient strophe musicale et légère, le geste féminin le plus banal fait le bonheur d'un peintre, la grâce auréole tous les fronts. Splendides Arlésiennes à la coiffure ailée, jolies Avignonnaises, brunes filles des villes et des mas, toutes seront chantées par les félibres avec un enthousiasme et une constance que ne renierait point le chantre de Laure.

Qu'il s'agisse de leur beauté plastique qui en fait ces statues vivantes de la Grèce chères à Lamartine, ou bien qu'il s'agisse de leur âme si intimement latine c'est-à-dire délicate, sensible et vibrante, les luths des poètes de Font-Ségugne sont prêts et les doux accords ne cesseront qu'avec le dernier souffle. Combien est significatif par exemple, l'enthousiasme du félibre des Baisers:

“ La Prouvènço a retrouva soun amo, voulèn dire lou cant, voulèn dire l'amour. En prouvençau coume dins la lengo dis aucèu, canta vou dire ama ”.

Quant au grand Frédéric Mistral, il se consolait de l'inéluctable décadence en se disant que la Provence du XIXe siècle conservait encore un privilège particulièrement précieux, l'éclatante beauté de ses femmes:

“ O Arle! se siés véuso de ti Conse soubeiran, de ti Rèi que luchavon contro li Sarrasin e d'aqueli Cesar que bastiguèron tis Arenò, counsole-te, o Arle! que doumines encaro pèr aquèu rai de Diéu qu'ilumino lou mounde e que se noumo la Bèuta ”.

Ainsi cinq siècles après Pétrarque, les poètes provençaux vont exalter ces jolies filles qui depuis Laure se transmettent l'héritage sacré de la Beauté, les faisant pénétrer à leur tour dans le divin et immortel royaume de la Poésie. Distribuant baisers et madrigaux Anselme Mathieu conduira la joyeuse “Farandole“, Théodore Aubanel chantera les gracieuses “Filles d'Avignon“, fleurs multicolores que le mistral disperse le dimanche dans les moindres ruelles, Frédéric Mistral glorifiera lui aussi inlassablement la jeune Provençale. Lors du Centenaire de 1874 M. le Préfet de Vaucluse, parlant des œuvres de l'aède de Maillane, notait avec justesse:

“ Laure de Noves y donne la main à deux sœurs, créations charmantes et immortelles, virginales et chastes filles de l'inspiration, incarnant en elles l'amour, la vertu et la beauté: ... Mireille et Estérelle ”.

Après ce beau discours que terminait d'ailleurs la dernière strophe de Calendal, Mistral, ému jusqu'aux larmes, nous dit-on, s'avance vers l'orateur, se jette dans ses bras, et tous deux s'embrassent aux acclamations enthousiastes de l'assemblée, saluant le génie dans la personne du grand félibre qui, réelles comme Zani ou nées au poétique pays des rêves comme Mireille, Estérelle ou l'Anglore, toutes ces provençales, si elles ne sont pas filles de Laure, sont au moins de très authentiques sœurs. Elles ne lui doivent rien, certes, et sans elle auraient vu le jour: il faut bien reconnaître cependant que des liens très étroits les rattachent à la blonde inspiratrice de Pétrarque. Elle, ont même race et même sang, même couronne de beauté et de pureté, et Emile Ripert qui connut si intimement Notre Père de Maillane pourra avec raison, dans une pièce intitulée “Laure et Pétrarque“,

mettre dans la bouche de son héroïne ces jolis vers:

*Et celle-ci, ma sœur, la plus pure de toutes,
Qu'un jour, parmi ses mas et le long de ses routes,
La Provence verra passer dans le soleil,
Haletante d'amour sous son baiser vermeil,
Jusqu'à la barque qui, sans rames et sans voiles,
Nous la ramènera par un chemin d'étoiles.*

LES TROUBADOURS

Les félibres retrouvent d'autant mieux les traces de leur illustre prédécesseur que ce quatorzième siècle est pour eux le siècle lumineux, l'époque préférée qu'ils se plaisent à contempler et admirer. Attachons-nous une fois encore aux pas d'un ami du poète de Maillane, Emile Ripert:

“ Ce Moyen-Age des papes d'Avignon, celui de Nerte et de la Reine Jeanne prennent des coloris de vitraux où se joue la lumière des beaux soirs... Ce temps de gloire où la Provence fut au zénith des nations, Mistral ne peut en détacher ses regards enivrés et mélancoliques ”.

Voici d'ailleurs ce que disait le poète lui-même au banquet de Sainte-Estelle, le 13 août 1888, dans l'île sacrée de la Barthelasse, verdoyante Délos du Félibrige:

“ Nous veici entaula... aro tóuti uni dins la veneracioun di gràndi souvenènço d'uno memo patriò, au pèd d'aquéli toure anticamen bastido pèr li papo francés, au tèms de Lauro e de Petrarco, au tèms que li galèro de nosto rèino Jano s'amarravon i ribo d'aquesto Bartalasso ”.

Les papes, la reine Jeanne, les amants de Vaucluse, tels sont les grands souvenirs qui hantent, jour et nuit, ces patriotes et poètes provençaux.

Aussi verrons-nous apparaître Laure et Pétrarque dans les moindres détails de la vie félibréenne. Quelques exemples, dispersés dans le temps, suffiront je crois. En 1864 Anselme Mathieu termine ainsi sa chronique dans l'Armana:

“ Veici, finalamen, lis oubrage nouvèu que traton en francés de la Prouvènço: Les cours d'amour, les Comtesses et Châtelaines de Provence depuis Eléonore de Guyenne jusqu'à la Laure de Pétrarque, par M. Capefigue, Paris ”.

En 1895, année où furent élevés les monuments à la mémoire de Roumanille et d'Aubanel, la chronique félibréenne nous apprend que à la font de Vau-cluso s'inaugurè lou buste de la bello Lauro. Écoutons enfin ce que dit le mètstre subre mètstre dans la préface de la Farandole sur la catalane c'est-à-dire la jolie coiffe des Avignonnaises:

“ ...causo proun curiouso e que fai grand ounour i Coumtadino, la bello Lauro, dins lou retra que se counservo au Museon avignounen èi justamen couifado ansin ”.

Détail sans doute que cette allusion mais combien significatif: pour les félibres tout ce qui a trait à Laure et Pétrarque étant intimement lié à leur Provence revêt un caractère sacré.

L'étude de la communauté d'inspiration relative à la nature, la langue, la beauté féminine nous a cantonnés dans les siècles respectifs de Pétrarque et des Félibres. Il convient maintenant de nous attarder quelque peu sur deux siècles fort importants: les XIIème et XIIIème siècles. Sans doute la Provence n'est-elle pas encore à ce zénith des nations dont parlait Ripert; toutefois, grâce à ses troubadours, elle brille d'un éclat très vif au firmament littéraire. L'importance et la valeur des troubadours ne sont plus à établir. Ils dominent leur époque. Qui donc pourrait leur contester la primauté?

Les poètes d'oïl? Leur langue manque d'harmonie, de souplesse, de précision. Les péninsules chères à nos cœurs? Un silence prolongé, écrasant comme une chape de plomb, règne sur leurs plaines étroites et leurs collines ensoleillées depuis les derniers chants des Muses helléno-latines. Aux Jeux Floraux d'Apt, en 1862, Frédéric Mistral brossait le tableau suivant où l'exactitude le dispute au pittoresque:

“ ...la barbariò sournò, esfraiousò, aferado, agouloupo lou mounde e arpatejo de tóuti si forço contro la clarta. La fam, lou fiò, lou ferre, an lou gouvèr di pople. Li pople s'entre-chaplon, la terro fai escor! A travès li ténèbro, uno nacioun souleto, uno nacioun pichoto, la Prouvènço, galoio e belugueto, vai davans. Tóuti si rèi soun troubadour; si troubadour soun tóuti rèi; e van e venon dins l'Europo, coume li dindouleto pourtarello d'esperanço en cantant la béuta, l'amour e lou bon dre ”.

Mais si les félibres, selon le mot de Lintilhac, peuvent être considérés comme les derniers-nés authentiques des antiques troubadours, Pétrarque n'est-il pas, lui, l'élève et le successeur de ceux que l'on devait appeler les parrains de l'art moderne? En écrivant tous leurs poèmes en langue provençale les Sept de Font-Ségugne se proposaient de renouer les traditions des rimeurs provençaux du Moyen-Age et on a pu dire que le grand Mistral lui-même, par certains côtés de son génie n'est autre qu'un continuateur des troubadours. On pense immédiatement à la sentence lapidaire du célèbre critique avignonnais de Pontmartin:

“ Pétrarque fut à sa manière un troubadour de génie ”.

Grâce à l'Italie, il nous est agréable de le noter ici, les vieux poètes d'oc avaient recouvré leur couronne de gloire. Dans la péninsule, comme le dit en termes excellents Restori :

“ on n'avait jamais perdu tout à fait la mémoire des services que la poésie provençale avait rendus (à la poésie italienne). La tradition littéraire, ne serait-ce que dans l'école des Pétrarquistes, ne pouvait oublier les troubadours, les premiers maîtres d'amour pour les peuples latins en pleine renaissance ”.

Les commentateurs graves et patients qui se penchaient attentivement sur le *Canzoniere* et écoutaient les yeux mi-clos la divine musique des sonnets ne tardaient pas à entendre résonner une harmonie plus lointaine, atténuée et cependant perceptible, celle des Troubadours. Nos félibres n'ignorent rien de tout cela; les félibres cultivés plus encore que les autres, à l'exemple du plus illustre d'entre eux qui, étudiant en droit et amoureux

de la Muse, comme Pétrarque cinq siècles plus tôt, s'était penché avec amour sur les œuvres des troubadours dormant dans les vieilles bibliothèques aixoises. Et les troubadours les conduisaient naturellement à Pétrarque. Le jeune François Pétrarque arrivant à Avignon avec cette pâleur que donne le génie précoce ne pouvait que remercier le destin. Le violent vent du Nord n'a pu dissiper l'air chargé de poésie et les blondes murailles gardent précieusement de glorieux souvenirs littéraires. Cette poésie amoureuse de langue d'oc va laisser une trace indélébile sur l'âme sensible de celui qui à Vaucluse déposera un chef-d'œuvre dans les blanches mains d'une dame de Provence.

Aussi, très souvent, dans leurs poèmes, leurs discours, leur cher almanach, les félibres se plairont-ils à rappeler les liens unissant Pétrarque aux Troubadours et, par conséquent, à la nouvelle poésie provençale. Écoutons Mistral dès 1856 (il signe alors: lou felibre de Bello Visto):

“ Falié dounc bèn que fuguèsse bèu aquèu parla de nòsti rèire, pèr que li prince vouguèsson qu'èu à sa court, e pèr que de pouèto coume Dante, coume Petrarco, venguèsson à l'escolo di cantaire prouvençau! ”.

En 1878, aux Jeux Floraux de Montpellier il s'écrie :

“ Demandas is Italian ço que pensavo Dante e ço que dis Petrarco d'aquéli Troubadour que recounèisson pèr si mèstre! ”.

Ce que dit Pétrarque? Oui, le chantre de Laure n'a jamais caché tout ce qu'il doit aux troubadours: il leur rend hommage dans ses “Trionfi“. Nos primadié connaissent cette belle page du Triomphe de l'Amour et Mistral la cite dans son long compte rendu des Fêtes littéraires et internationales en l'honneur du Cinquième centenaire de la mort de Pétrarque. Pétrarque doit son immortelle gloire, avons-nous dit, aux tendres psaumes qu'il égrena sur les pas d'une jeune provençale. Mais dans l'expression de son amour, et ceci le rend doublement cher à la nouvelle Pléiade de Font-Ségugne, il apparaît bien comme un génial disciple des troubadours. La chaste et brûlante passion qu'éprouve le poète de Laure et qui lui inspirera les plus suaves fleurs de la poésie courtoise n'est-elle pas dans la tradition des Arnaud Daniel et des Geoffroi Rudel chez qui l'amour pour être profond et fidèle n'a pas besoin de satisfaction matérielle? Pétrarque voit la Femme et l'Amour avec les yeux de ses prédécesseurs provençaux qu'il lisait si volontiers et si souvent. Tous les éléments qui donnent au lyrisme d'oc des XIIème et XIIIème siècles une puissante originalité se retrouvent dans l'œuvre amoureuse du poète de Vaucluse. La conception platonicienne de l'amour du “Breviari d'amor“ avec ses raffinements et sa subtilité trouve son expression la plus pure dans le Canzoniere. Comme faisaient les troubadours, Petrarque entoure la dame de ses pensées, la plus jolie, la plus sage, d'un véritable culte et l'amour ainsi conçu devient une flamme qui épure, une source toujours jaillissante d'incessant perfectionnement moral.

Pétrarque qui a vécu à Avignon et à Vaucluse à une époque où résonnaient encore les échos de la poésie des troubadours a pris non seulement la moëlle d'une telle poésie mais encore les formes, les transportant dans sa langue et leur imprimant le sceau élégant de son génie. Les félibres sont donc reconnaissants au grand lyrique italien d'avoir jeté une

gloire durable sur des genres provençaux: chanson, sextine et même sonnet s'il faut en croire Aubanel. Bien qu'inventée par le prince des troubadours, Giraud de Borneil, la chanson fut assez vite délaissée en France. Elle trouva, au contraire, un sol et un climat plus favorables au-delà des Alpes: les poètes italiens la cultivèrent avec amour et en firent même rapidement une des formes favorites de leur jeune poésie lyrique. Mais cette œuvre maîtresse du *cansounié* atteint son plus haut degré de perfection dans le *Canzoniere* où brillent de purs joyaux comme "Di pensier in pensier" ou l'exquise "Chiare, fresche e dolci acque". Il en est de même pour la sextine inventée par Arnaud Daniel et reprise avec éclat par le grand poète du *Trecento*. Les félibres qui connaissent en détail l'œuvre de Pétrarque savent tout cela et en retirent un légitime orgueil. Mieux encore ils savent que leur langue provençale figure dans cet admirable recueil qu'inspira l'amour de la jeune fille aux blondes tresses. En 1874, lors des fêtes avignonnaises, Théodore Aubanel portant un *brinde* à M. Nigra, déclare notamment:

" Dante, dins sa Divino Coumèdi, Petrarco dins si Canzoni, an escri de vers prouvençau "

La canzone "Lasso-me" a en effet cinq strophes qui se terminent respectivement par le premier vers d'une autre canzone. La première s'achève sur ce beau vers d'Arnaud Daniel:

Drez et razon es qu'ien chan e m demori.

Pétrarque manifeste ainsi une fois de plus son respect et son amour pour le grand maître et la douce langue qu'il emploie. Les autres strophes se terminant avec des vers de Guido Cavalcanti, Dante, Cino da Pistoia et Pétrarque lui-même, on voit en quelle estime était tenu notre troubadour. Et l'allégresse aurait à coup sûr envahi le cœur de nos félibres s'ils avaient vécu assez longtemps pour connaître l'adaptation provençale du sonnet "Voi ch' ascoltate...", adaptation du XIV^{ème} siècle découverte par un étudiant allemand et que certains critiques attribuent au chantre même de Laure.

Pétrarque a puisé aussi chez ses maîtres troubadours un goût très vif pour la forme parfaite et les rimes riches. Ciselant avec amour ses poèmes, accordant un soin tout particulier à la rime, il continue avec un rare bonheur la tradition des poètes provençaux du Moyen-Age. Les félibres sont d'autant plus sensibles à cet héritage des troubadours qu'eux-mêmes les invoquent comme leurs véritables devanciers. Eux aussi vont chanter l'amour avec un enthousiasme juvénile, l'amour pur, vibrant, chevaleresque qui transporte le cœur bien né sur les sommets et le rend capable d'exploits dignes d'Hercule ou de Calendal. Et eux aussi pour l'exprimer auront le culte de la forme harmonieuse et belle. Dans la nature rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Ce que Pétrarque emprunta à la Provence revint à la Provence félibréenne, tant il est vrai que les rivages de la Méditerranée n'ont qu'une âme et que cette âme est latine.

LES COURS D'AMOUR

Peut-on parler des troubadours sans évoquer les cours d'amour? Prononcez un de ces termes, si intimement liés: l'autre surgit aussitôt des profondeurs de la pensée, vient caresser l'oreille d'une douce musique et le regard d'une radieuse vision. De nos jours les cours d'amour apparaissent comme une invention de ce curieux Jehan de Nostredame dans l'ouvrage qu'il écrivit en 1575: "Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux". Comme le dit J. Anglade:

" Les deux mémoires de Paul Meyer et de Bartsch... ont enfin démontré d'une manière méthodique le caractère mensonger des "Vies". Mais cette thèse est relativement récente et des Sept de Font-Ségugne, deux seulement, Tavan et Mistral, ont contemplé l'aurore de notre siècle. En toute sincérité donc, nos félibres partagèrent le point de vue couramment admis, non seulement en France mais encore à l'étranger et notamment en Italie. Ils crurent, avec quel enthousiasme! aux cours d'amour. C'est dire l'importance du livre de Nostredame, de ce Nostredame que Mistral appelle " un bon provençal ".

Ces cours d'amour vont littéralement dominer les réunions félibréennes et leur conférer un poétique halo. Qu'il s'agisse des Jeux Floraux (organisés tous les sept ans) ou de Sainte Estelle (pieusement commémorée toutes les années), nos félibres n'oublieront jamais la traditionnelle cour d'amour. Bornons-nous à deux exemples que nous fournissons la plume de ce Gui de Mount-Pavoun désormais connu: le premier nous transporte à Hyères en 1885:

" Jo Flourau... tengu publicamen en fàci dóu soulèu, souto la presidènci d'uno brihanto court d'amour de sèt damo felibresso ".

Le second à Cannes, deux années plus tard:

" A la taulado de la Coupo venguèron s'asseta, autour dóu Capoulié, 185 counvivo, presida coume d'usage pèr uno Court d'Amour de Damo de Prouvènço ".

La nouvelle Pléiade provençale ne perpétue-t-elle pas ainsi le souvenir de ce beau jour de mai 1854 où le château de Font-Ségugne s'ornait de jolies présences féminines: les deux sœurs de Paul Giera et leur amie Jenny Manivet, la Zani d'Aubanel, dont la beauté devait faire battre tous les cœurs? Oui, certes, un printemps odorant, un vieux castel aux frais ombrages, de rieuses provençales, de jeunes poètes enthousiastes, que fallait-il de plus pour former une cour d'amour? Nous ne faisons qu'exprimer là en prose bien sèche ce que le Maître de Maillane raconte avec une fraîcheur et une poésie bien mistraliennes dans ses "Mémoires":

" Voulias-ti, pèr lou brès d'un raive glourious e pèr l'expandimen d'uno flour d'ideau un rode mai en favour qu'aquelo court d'amour discrèto, au miradou d'uno coustiero, au mitan di liunchour azurenco e sereno em' un vòu de jouvènt qu'adouravon lou Bèu souto li tres espèci: Pouèsio, Amour, Prouvènço identico pèr éli, e quàuqui damisello graciouso, afestoulido, pèr ié teni soulas! ".

Les félibres non seulement font revivre les cours d'amour mais avec fierté en expliquent l'origine et en étalent les brillants titres de noblesse, trop heureux de renouer encore un

de ces innombrables fils d'or qui les relient au cher passé. En 1882, Mistral, sous l'habituel pseudonyme de Gui de Mount-Pavoun, écrit:

“ Dins li tèms que la lengo prouvençalo fasié flòri, valènt-à-dire i siècle XII, XIII, XIV, i'avié dins lou Miejour de cèntre lumineux, apela Court d'Amour, ounte lou Gai-Sabé se souleiavo e flourissié. De grand segnour inteligènt, o quauco bello damo afeciounado pèr la glòri, atiravon alor li trouhaire à soun entour, e li fièr pensamen s'escampavon d'aqui en font de pouèsio. Entre aquéli fougau de reneissènço literàri, l'istòri a signala li Court di Baus, d'Aurenjo, d'Avignoun, de Roumanin, de Pèiro-Fiò, de Signo, de Narbouno, de Fouis, dóu Pue-Santo-Marìo, de Toulouso emai d'autro ”.

Les *primadié* viendront souvent boire à ces fontaines de poésie, curieux mirage qui obsède leur imagination. C'est ainsi qu'en 1873 Mignon ayant chargé Aubanel de rechercher un livre rare, le poète de la Grenade, heureux d'avoir vu ses efforts couronnés de succès, adressait à sa correspondante l'ouvrage demandé avec ces mots:

“ Au temps jadis, les dames imposaient d'autres travaux à leurs chevaliers: laissez-moi croire un instant, Mademoiselle, que nous sommes à la cour de Romanil! ”.

Et Mignon de répondre aussitôt à son félibre:

“ Vous me prenez par mon côté faible, cher Monsieur, en évoquant le temps jadis. Certes j'ai horreur de mon siècle et ne demande qu'à me soustraire aux idées de mon temps. Faisons donc revivre la Cour de Romanil! ”.

Ces cours d'amour vont évidemment fleurir, pervenches d'azur et d'idéal, dans les œuvres félibréennes, et non les moindres! Elles sont évoquées au chant III de “Mireille“, dans “la Reine Jeanne“, dans “Calendal“ où la fée Estérelle déplore la disparition brutale de cette brillante civilisation méridionale: les troubadours disposaient alors d'une langue dont l'harmonie égalait la beauté des châtelaines qu'ils chantaient. Elles sont évoquées enfin en d'autres poèmes que nous retrouverons sur notre route.

Après avoir montré rapidement la place de premier plan occupée par les Cours d'Amour dans la vie et la littérature félibréennes, revenons à Jehan de Nostredame et à son livre capital: la colonne qui soutient cet édifice présente une tête sculptée ornée d'un vert laurier. Laurier et profil nous sont bien familiers. J. Anglade nous informe en effet que le nom de Pétrarque apparaît souvent dans les “Vies“:

“ Nostredame renvoie plusieurs fois ses lecteurs au Triomphe d'Amour... Un de ses procédés consiste à invoquer le témoignage de Pétrarque, comme celui du Moine des Iles d'Or, sans motif, simplement pour donner plus de créance à ses mensonges ”.

Une note nous indique que le poète des “Trionfi“ est cité vingt-deux fois! Quant à la cour d'Avignon nous apprenons qu'elle avait à sa tête Laurette de Sade, nièce de Phanette de Gantelmes, une des présidentes de la cour de Romanin. Cette Laurette, voici en quel style savoureux Nostredame nous la présente:

“ Laurette, yssue de l'illustre famille de Sade, gentil-femme d'Avignon tant célébrée par F. Pétrarque, poète tuscan... le nom de ceste dame Laurette a esté tellement illustré par Pétrarque, qu'il semble qu'elle soit encore vivante ”.

Et les “Vies“ de se terminer sur une épigramme signée B.A.A.P., un avocat au Parlement sans doute, épigramme traduite en provençal moderne par A. de Gagnaud c’est-à-dire par de Berluç Pérussis, le père des brillantes fêtes de 1874. Coïncidence symbolique! En voici les derniers vers qui résument ce que fut Pétrarque pour Nostredame et pour les Cours d’Amour:

*e, d’un tant fèr Lioun
Pourras, se vos, counèisse après Petrarco
L’estè reiau, à soun soul arpioun.*

Nostredame, d’ailleurs, n’a pas été le seul à relier le nom du poète de Vaucluse aux cours d’amour. L’abbé de Sade, auteur des “Mémoires pour la vie de François Pétrarque“ mentionne les recherches qu’il a effectuées à propos du célèbre sonnet “Dodici donne...“: faut-il y voir les douze dames qui, avec Laure, composaient la cour d’amour d’Avignon, comme le veut aussi Tassoni? Notons en tous cas l’importance d’un tel sonnet pour des Provençaux. On peut imaginer, ici encore, la joie débordante des félibres. Ils retrouvent une fois de plus la belle Laure et son divin poète jetant un pur rayon de gloire sur leurs chères cours. En voici quelques échos: un délicieux passage de “Mireille“ donne lieu à la note suivante:

“ On sait que les Cours d’amour étaient des assises poétiques où les dames les plus nobles, les plus belles, les plus savantes en Gay-Saber, jugeaient les questions de galanterie, les litiges d’amour, et décernaient des prix à la poésie provençale. La belle et célèbre Laure était la nièce de Fanette de Gantelme, et faisait partie du gracieux aréopage ”.

Et Gui de Mount- Pavoun, lors des Jeux Floraux d’Arles qui clôturèrent le siècle en 1899 se devait de nous laisser sur une poétique vision. La couronne idéale du Félibrige fut offerte à *noblo e gènto damisello Mario-Terèso de Chevigné, feleno de Lauro de Sado... Na Mario-Terèso vèn saluda lou pople en uno aloucucioun charmanto, pièi au bras de Mistral, cencho dóu riban d’Arle e bello coume Lauro, emé tóuti li dono e tóuti li pouèto que ié fan l’acoumpagnado, vèn prene part dins Arle is àutri Joio de la fèsto ”.*

LA GRECE ET ROME - L’IDEE LATINE

Pour terminer l’étude des affinités existant entre les poètes de la Renaissance provençale et leur grand précurseur du Trecento, il faut examiner maintenant ce qui a trait chez eux à la Grèce et à Rome.

La Grèce! Rome! Pétrarque a non seulement éprouvé pour elles une violente passion, il les a vraiment ressuscitées. Le fidèle amant de la blonde provençale avait bu le philtre préparé par une autre magicienne, aussi redoutable, l’Antiquité. *Vero padre del Rinascimento*, comme l’a écrit Carducci, il devait insuffler une vie nouvelle aux œuvres classiques éternellement fécondes mais hélas! oubliées.

Plus que tout autre écrivain italien, ce prince des humanistes montra aux humains éblouis les trésors du génie gréco-latin.

“ *Trasse di Grecia Omero e lo restitui all'occidente* ” dira encore fort justement Carducci. Pétrarque sut réunir avec un goût exquis et une patience inlassable les grandes œuvres antiques dispersées et négligées. Tout ce que l'Europe compte de plus illustre se tourne alors vers la solitude de Vaucluse car c'est sur ce lointain horizon qu'est visible la plus éclatante clarté. Mieux que quiconque cependant nos félibres pouvaient apprécier l'action de Pétrarque. En Provence le pied du promeneur heurte à chaque pas un vestige du passé:

“ l'antiquité gréco-latine est toujours vivante sur la terre de Provence ” dira Ripert dans son remarquable ouvrage sur le Félibrige, confirmant ainsi les paroles de Maurras : “ le sens de la filiation héliéno-romaine est à fleur de vie provençale ”.

A Vaucluse, levant son verre en l'honneur du ministre d'Italie, Théodore Aubanel avait déjà constaté:

“ *Nòsti vilo soun, coume vòstis antiqui ciéuta, clafido de mounumen rouman* ”.

Pour les félibres la civilisation du Midi prolonge la culture d'Athènes et de Rome. Mario Chini, un des hommes qui ont le mieux compris le sens et la portée de l'œuvre mistralienne et, partant, félibréenne, écrit:

“ *Per lui (Mistral) la Provenza à l'erede della Grecia, che lungo le sue spiagge posò colonie, come una rondine nidi; è l'erede di Roma che le insegnò come si vive e come si domina, lasciandole, a perpetuo ammaestramento, i suoi monumenti* ”.

Et pour corroborer ceci, citons, lourd de sens et de poésie, un tercet du sonnet qui sert de préface au Trésor du Félibrige:

En terro, fin-qu'au sistre, a cava moun araire;
E lou brounze rouman e l'or dis empeiraie
Treluson au soulèu dintre lon blad que sort...

Les félibres admirent donc ces vénérables monuments qui fleurissent sur le sol de leur Provence, pierres dorées et millénaires du pont du Gard, des arènes d'Arles ou de ce mur d'Orange, qu'on dirait fait avec des vers d'Eschyle. Ils n'oublient pas le vieux droit romain. Les facultés de Montpellier et d'Aix n'ont-elles pas vu se pencher sur leurs textes arides deux grands génies latins: Pétrarque et Mistral? A Montpellier, en 1890, Frédéric. Mistral salue ainsi le sénateur Pierantoni, représentant de l'Université de Rome:

“ *En brindant emé vous à l'universita de Roumo, ounte segnour proufessour, vous, ensignas lou dre latin, iéu siéu urous de rapela qu'es gràci à-n-aquéu dre, à-n-aquéu noble dre rouman, que nòsti municipe de la Prouvènço e dóu Miejour an, à través li siècle, sauva tous-tèms si liberta* ”.

Ce sentiment d'une indiscutable hérédité gréco-latine va profondément marquer les jeunes poètes de Font-Ségugne et orienter leur activité, leur production littéraire. Le père

du Félibrige, Roumanille, retrouvera dans son nom les deux syllabes prestigieuses de celle qui fut l'orgueilleuse *regina gentium*. Il mettra la Louve au centre de son blason poétique, choisira pour devise "Roma amor". Aubanel, le grand lyrique d'Avignon, éprouvera toute sa vie un engouement extrême pour tout ce qui appartient à la belle péninsule, qu'il s'agisse d'un tableau de Procacino ou d'une fille de Venise à l'opulente chevelure. Et toujours, au cours de sa trop brève existence, il entendra battre dans ses artères le sang ardent de cet ancêtre grec qui portait cuirasse et enlevait les Sarrasines. Quant à Mistral pendant trois quarts de siècle il travailla inlassablement à rapprocher les peuples latins, ceux qu'unissent indissolublement les liens du sang et de la langue. En 1861 fut scellée l'alliance avec les Catalans. L'appel du félibre de Maillane est demeuré célèbre

Fraire de Catalougno, escoutas!...

*Prouvènco e Catalougno, unido pèr l'amour
Mesclèron soun parla, si coustumo e si mour ..
Troubaire, aubouren dounc lou vièi parla rouman!
Acò 's lou signe de famiho.*

C'est alors que fut remise aux Provençaux la célèbre Coupe, la Coupo Santo. En 1880, ce fut au tour des Portugais qui célébraient dans l'enthousiasme le centenaire de Camoëns. Le Félibrige convié envoya à Lisbonne une lettre amicale, fraternelle, déposant *emé respét, amiracioun e devoucioun, uno courono de prouvençalo subre lou mounumen de l'Oumèro pourtugués*.

Au Portugal succède en 1882 la nation de Trajan. Pour les saluer Mistral trouve une fois encore des vers admirables:

*E li raco latino,
A ta lengo argentino,
An counèigu l'ounour que dins toun sang i'avié
E t'apelant germano,
La Prouvènço roumano
Te mando, o Roumanò, un rampau d'oulinié.*

Mais il nous est doux de savoir que c'est sous le signe de l'Italie et de Pétrarque, en 1874, que le beau rêve félibréen d'union latine connut son plus bel éclat. Nous ne reviendrons pas sur ce brillant Centenaire. Grâce aux félibres ce ne fut pas un simple incident littéraire. Selon le mot très juste de Joséphin Soulayr ce centenaire eut vraiment l'intérêt d'une date et l'importance d'un évènement. Sous la seule bannière azurée de l'idéal et de la poésie, les peuples latins prirent conscience de leur commune origine et envisagèrent un avenir commun. Remercions donc Pétrarque et les Félibres: sur les rives du Rhône et de la Sorgue ils ont réussi à nouer plus fortement l'écharpe bleue qui doit lier les peuples bruns.

Et n'y a-t-il pas un parallélisme curieux entre le patriotisme de Pétrarque et celui de Mistral et de ses compagnons? Si Pétrarque voulait tirer son pays de la léthargie et faire renaître la virile âme romaine, les Sept de Font-Ségugne n'avaient-ils pas juré de tirer la Provence de son sommeil séculaire et de sauver son âme? L'idée romane des uns n'est-elle pas un peu la fille de l'idée romaine de l'autre qui fut leur précurseur et leur frère aîné et chanta celle que P. de Nolhac appellera:

Terre de grâce et de clarté
Mère auguste du sang latin.

Quel sera l'avenir de cette idée latine, idée-force du Félibrige? Elle aurait eu l'appui total de celui qui exaltait dans une *canzone*, le *latin sangue gentile*, l'opposant au *barbarico sangue* que fit couler près d'Aix ce Caius Marius cher à Mistral.

Dans tous les pays latins, des voix autorisées et enthousiastes ont fait écho à celle des félibres. N'est-elle pas significative, par exemple, cette poétique page de Zuccaro où l'amour de la Provence s'unit si intimement à la foi dans la latinité:

“ Cette pittoresque et poétique terre, qui semble découpée dans un paysage de notre Italie, au ciel toujours azuré, éternellement baisée du soleil, couronnée de vignes et d'oliviers, terre que l'on peut appeler un anneau d'alliance, splendide, étincelant de perles! entre notre belle Italie et la chevaleresque Espagne fut toujours, depuis les premiers vagissements des parlers néolatins jusqu'à nos jours, le siège de la poésie, le berceau du chant, le jardin des Amours ”.

N'est-ce pas encourageant? L'exemple de Pétrarque nous fournit d'ailleurs des raisons d'espérer. Il ne lui fut pas donné, à lui aussi, de réaliser son rêve patriotique mais les semences qu'il jeta dans le sol de la péninsule permirent à des hommes de sa race de lier les gerbes promises. Sans doute les grands félibres n'ont pas vu naître leur “Counfederacioun latino“. Dans quelques siècles peut-être se constituera cet Empire de Lumière, de paix, de poésie que les Sept de 1854 appelaient avec le Mage de Maillane *l'Empèri dóu Soulèu*. En attendant ce jour lumineux, l'Italie, la Provence et la France se doivent de puiser une sève toujours nouvelle dans les souvenirs impérissables d'un héritage particulièrement prestigieux, dans cette latinité exaltée par les félibres et que symbolise précisément ce François Pétrarque, comtadin et toscan, leur plus pure gloire commune.



DEUXIÈME PARTIE

**Les sept de Font-Ségugne
Poètes provençaux et Pétrarque**

Section I

Les amantde Vaucluse dans la littérature félibréenne

Chapitre I

Tavan - Mathieu Aubanel - Roumanille

La communauté très étroite de vue et d'action des fondateurs du Félibrige ne doit pas nous faire oublier les talents individuels de nos sept poètes provençaux. Jouissant d'une entière liberté d'inspiration ils firent résonner la lyre de manières bien différentes. Chaque félibre a une originalité profonde et Aubanel ne ressemble pas plus à Mistral que Mathieu ne rappelle, par exemple, Tavan ou Roumanille. Examinons les écrits félibréens, vers ou prose, en recherchant d'abord les résurgences de cette vieille réalité devenue mythe: les amours de Laure et de Pétrarque, et les allusions possibles à ce qui est incontestablement la plus belle légende d'amour provençale.

Tavan, le premier, se présente à nous. Curieux personnage que ce paysan de Châteauneuf-de-Gadagne au pseudonyme significatif: *lou felibre de l'eissado*, et que Mistral compare au grillon brun chantant sous la motte. Mais quel culte de la Poésie! Lorsque après une dure matinée de travail, adossé à un arbre il retirait de son bissac le pain et l'oignon, n'en retirait-il pas aussi quelque livre pour s'instruire et rêver? Et lorsque, abandonnant le livre, il regardait autour de lui, ne lui parlait-elle pas encore de poésie cette belle terre du Comtat, si sonore depuis Pétrarque? Ne l'avoue-t-il pas dans ces vers où l'on retrouve la Sorgue et la brise chère aux amoureux?

*De long de la Sorgo
(Es pas de messorgo),
Fai brave d'ana
E de caligna;
Lou gisclet de l'auro,*

*Aco vous restauro;
I'a rèn de tant bèu
Coume Camp-Cabèu!*

Nous retrouvons le même aveu, plus net, dans la préface d'Amour e Plour. Voici, nous dit Tavan, ce que l'on aperçoit du plateau de Camp-Cabel outre *l'aigo bluio de la Sorgo*:
“ *De dessus Camp-Cabèu, la goulo de Vau-cluso s'entre-vèi, badanto, espetaclouso... e la pouèsio casto e puro s'expandis dins l'amo dóu regardaire espanta, car lou souveni de Petrarco es aqui dardaïant dins l'ourizoun resplendènt.* ”

On sait que les félibres, même les plus grands, ont multiplié les poèmes de circonstances. En Provence mariages et naissances sont encore aujourd'hui des événements joyeux et sacrés où parents et amis entendent l'appel irrésistible de la Muse. Voici une charmante strophe de Tavan où apparaît Pétrarque dans sa légendaire barque:

*Mai lou vin d'amour a mai d'uno marco,
E vous autre, noun vous sias countenta
D'aquéu de Petrarco;
Avès navega dins uno outro barco,
E d'un galant fiéu avès eireta;
Car lou vin d'amour a mai d'uno marco,
E n'i'en a toujours pèr vous countenta.*

Citons maintenant deux poésies plus importantes. La première intitulée “Retour à mon village” est dédiée aux jeunes filles de Châteauneuf-de- Gadagne.

*Ablasiga pèr l'age,
Tout esmóugu,
Dins moun paure vilage
Siéu revengu.
Chatouno afrescoulido,
De mi cansoun
Vous salude, poulido,
D'ageinouïoun.*

Le félibre évoque ensuite sa belle enfance, libre et ensoleillée, et son adolescence avec l'habituel cortège de rêves d'amour et de poésie. Nous voyons l'importance de la divine source de Vaucluse qui vient unir sa voix au poétique murmure de Font-Ségugne, la fontaine intarissable:

*Bello aigo de Vau-cluso
Qu'as refresca,
Ma cambo jouino e nuso,
Qu'as espousca*

*Moun front ravassejaire...
Quand tout finis,
Te touca, m'es vejaire,
Rejouvenis.*

*Esperloungant ta curso
Sus Camp-Cabèu
Vènes, divino sourso,
Vers lou castèu
Que Font-Segugno bagno,
E tóuti dous,
Me dounas la cantagno
Di vers tant dous.*

Et la strophe suivante nous montre ces coteaux et ces bois hantés par Pétrarque et par les Félibres qu'une fois encore un même vers enveloppe dans un même manteau de gloire:

*Rito meraviouso
Coutau ama,
Garrigo souleiouso,
Bos perfuma,
Petrarco e li Felibre
Trèvon eici:
E iéu, fidèu e libre,
Me reveici...*

Le second poème fut composé loin de la Provence, à Paris, et fut inspiré à Tavan par la statue de Laure qui, au Jardin du Luxembourg, voisine avec de nobles et grandes reines. Au rythme léger et agile du morceau précédent succède une strophe d'allure plus grave, majestueuse, un vers plus royal, bien adapté au sujet. La première strophe qui nous intéresse nous dépeint avec bonheur cette Laure belle et simple dont la vue fait naître sur les lèvres un murmure d'adoration et qui tient à la main les immortels poèmes que composa en son honneur son chaste amant:

*Sa man gauchò tèn desplega
Li sounet dóu caste Petrarco;
Soun front es un cèu espurga,
Dins sa caro bribo la marco
De tóuti li benedicioun;
A rèn de la Minervo antico,
Mai coumando l'adouracioun,
E soun ensèmble es un cantico!*

La strophe suivante est un véritable petit drame toutes ces reines de France, jalouses des hommages du félibre à la belle Provençale, s'indignent de voir une couronne poétique plus estimée et révérée que leurs couronnes où brillent l'or et les pierreries :

*Or un jour qu'emé courtesié
Ié presentave mis óumage,
Li Rèino, prenènt jalousié,
Murmurèron qu'èro daumage
Que, s'un pouèto disavert
L'a tirado de sonn androuno,
Lauro de Novo a que de vers,
E qu'éli pourtavon courouno!*

Mais la réponse de Tavan jaillit, fière et hardie, ne manquant ni de panache ni de charme:

*Majesta, m'escriidère alor,
Siéu Prouvencau e siéu Felibre!
Se vòsti courouno soun d'or,
N'en sabe d'un plus bèu calibre!
Es perqué, sènso m'arresta,
Ai passa, fissant vòsti fàci,
E que me cline emé fierta
Davans la courouno di gràci!*

A noter le sens fort du verbe *m'escriidère*, le joli vers, vibrant comme une lame *siéu Prouvencau e siéu Felibre*, et la fin du poème où, à la joyeuse insolence *fissant vòsti fàci*, succède la charmante vision de ce fier Provençal s'inclinant, avec la galanterie héritée des troubadours, devant la couronne de grâce tressée, il y a cinq siècles, par le grand ancêtre: François Pétrarque.

Quatre ans plus tard, en 1885, le mariage de Tavan devait resserrer les liens l'unissant au chantre de Vaucluse et l'identifier un peu plus à lui. Le faire-part du félibre nous fournit l'explication:

“ Lou felibre majourau Anfos Tavan, chivalié de la Courouno de Roumanò, a l'ounour de vous faire assaupre soun mariage emé Madamisello Lauro Requillard de Castèu-Nòu-de-Gadagno. Li nòvi parton pèr l'Italio ”...

Laure! Laure, nom lumineux, doux et poétique! Tavan reçut de nombreuses félicitations en prose et en vers qui furent réunies en une plaquette:

“ Lou libre nouviau de Lauro emé d'Anfos ”.

Nous y trouvons des vers simples et sans prétention mais qui montrent bien le prestige de Pétrarque en Provence. Ceux-ci par exemple

*Miés que la sauro
Au pouèto italian,
Uno autro Lauro
Se gardavo à Tavan.*

Ou bien:

*E pièi que Castèu-Nòu cesse jamai d'ausi
Sa Lauro e soun Petrarco urous, amourousi.*

Mais voici ce qu'écrit un vieil admirateur, A. de Gagnaud, bien connu de nous:

*“ Longo-mai lou Petrarco gadagnen cante sa divo Lauro! M'es agradiéu que-noun-sai,
bèl ami, de pensa que la glèiso ounte la saluderias pèr lou bèu premié cop es noste
Armana dóu Sounet ”.*

On voit que le souvenir de la célèbre rencontre du 6 avril 1327 n'est pas prêt de s'éteindre. Citons enfin la charmante lettre de Frédéric Mistral qui se termine ainsi:

*“ ... Mi coumplimen e mis óumage afeciouna à ta Laureto, o Petrarco de Font-Segugno,
e que li flour dóu cèu e de la terro courounon vòsti front, aro e longo-mai! ”.*

Toutes ces fleurettes devaient conserver leur éclat et leur parfum. La grande ombre de Pétrarque plane encore dans la chronique qu'Anselme Mathieu écrivit dans *l'Armana Prouvençau* de 1861 et où il présentait au public “la Grenade entr'ouverte“ d'Aubanel. Le félibre rappelle avec orgueil que tous les critiques et poètes du Midi et de Paris ont dit que la Grenade était un fruit cueilli au Paradis Terrestre. Bien plus le chantre de Vaucluse y a reconnu un disciple et un rival heureux:

*“ Mai veici lou pu bèu: sabès que l'oumbro de Petrarco, despièi la mort de Lauro,
trevavo e gingoulavo de-long di ribo de la Sorgo? Eh ben! m'an vougu dire que despièi
qu'Aubanèu èro espeli, Petrarco s'èro esvali d'Avignoun e de Vaucluso ”.*

Dans la même chronique Anselme Mathieu parlait de la prochaine publication de sa “Farandole“:

“ un pichot libre de calignaire mounte li gènt renous trouvaran belèu trop de poutoun ”.

Au nombre des personnes estimant que la Farandole accordait trop de place aux baisers et à l'amour se trouvait Roumanille. Notre félibre des Baisers devait répondre poétiquement à son ami de Saint-Rémy. Nous ne mentionnerons qu'une strophe: elle constitue, dans l'esprit d'Anselme Mathieu, un argument décisif

*Se lou mounde remarco
Petrarco,
Es pèr si vers Latin?
Oh! nàni! mai pèr Lauro
Qu'enauro
De-vèspre e de matin.*

Et le félibre, invulnérable sous l'aile du grand ancêtre, de donner ce conseil malicieux:

E' ngruno
Lou rousàri d'amour!

En 1869 le carpentrassien R. Marcelin publie un recueil de poésies: "Long dóu camin", pour lequel Mathieu écrit une préface. Dans cette préface le couple immortel, ce couple qui décidément domine toute la vie provençale, apparaît encore:

" Or vès-eici qu'un jour à Carpentras, dins la glèiso antico de Sant-Sifrèn, sis iue van rescountra li vistoun ardènt d'uno gènto bruneto, L'enfant, pecaire, ié veguè plus e cujè s'avani; mai, plus urous que Petrarco que barbelè touto sa vido i geinoun de sa damo, sènso pousqué d'un poutoun frusta la blancour de si det, la poulido brunello de Sant-Sifrèn es vuei la gènto, la bono e avenènto dono Marcelin... "

Si du félibre des Baisers nous passons au félibre de la Grenade nous trouvons dans son œuvre quelques poèmes où sont invoqués Laure et Pétrarque. Dans les Filles d'Avignon, les "Fiançailles", bien aubanéliennes par leur exaltation de l'amour pur, leur sensualité aussi, l'importance de la nature et l'intense poésie qui s'en dégage, nous fournissent cette strophe:

*Murmur di blad, piéu-piéu d'aucèu, cansoun de l'auro.
Enebrias lis amoureux!
Chaine, erbo, arregardas se Petrarco emé Lauro
Fuguèron jamai tant urous!*

Le Soleil d'Outre-Tombe contient une cantate "Gloire de Vaucluse", hymne à la jeunesse, à la Provence, au soleil d'Arles, à Vaucluse dont le reflet glorieux embrase la cime du Ventoux. L'exaltation des jeunes filles de Provence en coiffe blanche qui ont d'amour leur plein tablier nous conduit évidemment à Laure et à son poète:

*Ço que fai Lauro tant bello,
Ço que fai Petrarco grand,
Es soun amour, douço estello
Que lus après milo an.*

Extrait du même recueil, le "Jour des morts" est un sonnet adressé à un ami au cœur endeuillé, dont la vie s'écoule dans l'amer souvenir. Cet ami garde un amour pur et fidèle pour celle qui l'a précédé au Ciel. Sa pensée suffit à le préserver au passage d'une jolie fille et à lui faire détourner la tête. L'amour ardent et chaste qu'il ressentait pour Laure ne dominait-il pas toute la vie de Pétrarque et sa chère image ne suffisait-elle pas à l'empêcher d'être pris dans *un altro lacciuol fra l'erba teso?*

Le nom de Laure figurant dans le sonnet d'Aubanel nous évite toute incertitude sur ce parallélisme. Voici les deux jolis tercets:

*A la douço Lisa, ta Lauro, toun estello,
Gardes un amour vierge en toun amo fidèlo;
Ansin lou rousié blanc sus sa toumbo flouris.*

*Mescles sèmpe un sospir i rire d'uno fèsto;
Passe uno bello enfant, lèu desvires la tèsto,
E la Morto, d'amount, countèto, te sourris!*

Roumanille lui-même, uniquement intéressé par le réveil de sa race, n'ignorait pas l'ampleur de la gloire laissée sur cette terre de Provence par le chantre de Laure comme le prouve la fin de cette lettre adressée par le félibre de Saint-Rémy au *sòci* sicilien Portal en 1890:

“ Fai gau de vous ausi! Fai gau de vous legi! Adounc, vivo Lauro e vivo Beatris! A vous de cor e d'amo ”.

Chapitre II

Frédéric Mistral

LES TRADUCTIONS - LE TRESOR.

Dans l'œuvre mitralienne les allusions à Pétrarque et à sa chaste inspiratrice sont beaucoup plus importantes. L'édition originale des “Iles d'or“ nous présente douze sonnets dont trois traduits de Pétrarque et portant la même date lumineuse :1874. Relisons-les attentivement:

Valle che de' lamenti miei se' piena...

*De mi lamento, o vau, tu que siés pleno,
Font que souvènt faut crèisse de mi plour,
Bèsti souvajo, aucèu, ramiho e flour,
Pèis que lou riéu verdejant encadeno;*

*Aire seren que mi sospir aleno,
Dous carreiroun aro plen d'amarour,
Baus agradiéu que vuei me fas ourrour,
Ount pèr coustumo encaro Amour me meno*

*Avès toujours lou biais qu'avias aièr,
Mai noun pas ièu que, tant gai e tant fièr,
Un dóu sèns fin aro me desparpello.*

*Ounte vesieu moun Bèn, sièu revengu
Vèire l'endré d'ounte a despareigu,
leissant au cros la sièu despueio bello.*

Quante fiate al mio dolce ricetta...

*Quant de fes, au dous liò de soulas ounte siéu,
Fugènt lis autre emai iéu-meme, se pòu dire,
Vau bagnant de mi plour lou verd dougan dóu riéu
E roumpent l'aire siau de tant que iéu soupire!*

*Quant de fes tout soulet, gounflant e pensatiéu
I rode souloumbrous e fousc, iéu me retire,
Cercant en pensamen lou delice de Diéu
Que la mort a rauba, la mort que iéu desire!*

*Quouro en formo de ninfo o d'autro deïta
Me sèmblo que dóu founs de la Sorgo sereno
Espelis... e que vèn en ribo s'asseta*

*Quouro pèr l'erbo fresco à mis iue se permèno,
Trepejant sus li flour coume en realita,
E moustrant, à soun biais, que pèr iéu tiro peno.*

Mai non fu' in parte ove si chiar vedessi...

- - -

*Jamai fuguère en-liò moute tant clar veguèsse
Ço que vèire voudriéu, despièi que noun l'ai vist;
Ni moute en liberta iéu tant me sentiguèsse
Emé tant, dins lou cèu, d'amourous cridadis ;*

*Ni veguère jamai coumbo que tant aguèsse
D'endré pèr souspira, fidèu e pausadis,
E crese pas qu'en Cypre Amour jamai tenguèsse,
Nimai en outro part, tant siau e brave nis.*

*Aqui parlon d'amour la font, l'auro, la prado,
Lis aucelet, li pèis, l'erbo dóu bord,
Touti ensèn me prechant la vido enamourado.*

*Mai tu que d'eilamount me sones, benurado,
Fai pèr lon souveni de toun acerbo mort
Que mesprese lou mounde e sa douço abéurado.*

Que penser de ces trois sonnets provençaux? Ils présentent les mêmes caractères que la traduction de la célèbre *canzone* “Chiare, fresche e dolci acque“. Mistral unit tout au long à une rigoureuse fidélité une remarquable aisance et ces vers aux vibrations bien pétrarquiques nous procurent, eux aussi, un rare plaisir esthétique. Pour soutenir l'entrée du temple que le poète de Maillane a élevé à sa Provence se trouvent, pour employer une expression de son disciple Emile Ripert, les deux colonnes d'or du “Trésor du Félibrige“, résultat de plus de trente longues années de recherches philologiques. Et, bien entendu, la chère légende est gravée sur ces pilastres Voici ce que le lecteur trouve à Laure, à Vaucluse, à sonnettiste:

- *Lauro*. — La bello Lauro, Laure, chantée par Pétrarque, née en 1314, morte le 6 avril 1348. Laure pourrait dériver du latin laurea, feuille de laurier, mais nous croyons qu'il vaut mieux rapporter ce nom au latin aurea, blonde.
- *Vau-cluso*. — (it. Valchiusa; b. lat. Vallis clusa; lat. Vallis clausa). Vaucluse, gorge au fond de laquelle naît la fontaine de ce nom. Pétrarque s'y retira en 1337 et y composa la plus grande partie de ses poésies. *La font de Vau-cluso*, la fontaine de Vaucluse illustrée par les amours de Pétrarque et de Laure. Lou cantaire de Vau-cluso: le chantre de Vaucluse, Pétrarque.
- *Vau-clusen, enco*, adj. — Lauro, la bello Vau-clusenco (F. Vidal).
- Sounetaire. — Sonnettiste. Inmourtau Petrarco, o viei sounetaire (F Vidal).

LA REINE JEANNE

Mistral, génial poète épique, grand lyrique, patient philologue, fut aussi un grand auteur tragique. Examinons la “Rèino Jano“, tragédie en cinq actes et en vers, composée dans ce que Ripert appelle la période italienne de Mistral et que Zuccaro jugeait ainsi:

“ le grandiose drame de la Reine Jeanne est d'une éblouissante beauté; ses tableaux pittoresques rappellent les scènes du théâtre espagnol du XVIIe siècle et la maîtrise souveraine de Shakespeare jointe à celle de V. Hugo ”.

Mistral a voulu évoquer ici d'après le concept provençal et les données exactes de l'histoire la belle, noble et poétique figure de cette reine si chère aux Provençaux. La préface présente une importance considérable: bâtie en partie avec les documents italiens fournis par le très obligeant et érudit confrère Enrico Cardona, sòci du Félibrige,

elle est déjà, avant la pièce, une défense objective mais ardente de la Reine. Mistral s'appuie entre autres sur l'appréciation d'hommes illustres qui avaient vécu auprès d'elle: Boccace et Pétrarque.

A propos de la mort du prince André et des soupçons que certains font peser sur Jeanne, le félibre écrit:

“ Pétrarque parlant de Jeanne et de son jeune mari, entourés de Hongrois, les compare à deux agneaux au milieu des loups. Dans une lettre datée de Vaucluse (août 1346) il déplore la mort du roi, mais sans allusion pourtant à la complicité de Jeanne ”.

Mistral cite, avec un remarquable souci d'honnêteté, ce qui peut être défavorable à Jeanne notamment ce passage de César Cantu qui la blâme d'avoir dans sa jeunesse montré du penchant pour les plaisirs:

“ *La corte sua fu dal bel principio una corte allegra. Con la recita dei sonetti di Petrarca e delle novelle di Boccaccio alternavansi i Giuochi Florali ed i Tornei* ”.

La Reine Jeanne, Pétrarque, les Jeux Floraux! On comprend la réponse du félibre de Maillane:

“ Le grand crime vraiment pour une souveraine d'Italie et de Provence aimé Tournois et Jeux Floraux, et d'avoir écouté les sonnets de Pétrarque et les nouvelles de Boccace! ”.

Mais le poète du *Canzoniere* n'apparaît pas seulement dans la préface: dans la tragédie même il joue un rôle de premier plan puisqu'il assume la défense de la reine. A ce propos notons encore un passage fort curieux de la préface:

“ Les personnages que nous avons mis en scène, comme ceux qui figurent dans nos autres poèmes (Mireille, Calendal, le Tambour d'Arcole, Nerte), durent vraisemblablement s'exprimer en provençal, et c'est cette expression, absolument naturaliste de la vie indigène par le franc parler local, qui fait la raison d'être de notre Félibrige ”.

Pétrarque donc, lui aussi, va parler provençal: n'est-ce pas reconnaître en lui, une fois de plus, un fils de Provence? Et Mistral, pour terminer, donne ce conseil:

“ Pour juger cette pièce, il faudra donc se mettre au point de vue des Provençaux, chez lesquels telle allusion, locution ou tirade, qui laissera froid le spectateur ou lecteur ordinaire, réveillera peut-être, et c'est un peu notre espoir, une émotion particulière ”.

Soyons assurés que Mistral et ses amis l'éprouvèrent cette émotion particulière en entendant le chantre de Vaucluse défendre leur chère souveraine dans leur langue adorée. Un simple coup d'œil sur le rôle des personnages nous montre autour de la reine Jeanne, reine de Naples et de Provence, âgée de vingt ans: Aulfan de Sisteron, troubadour provençal, Jean Gantelme, courtisan provençal, Philippe de Cabassole, évêque de Cavaillon, grand chancelier, François Pétrarque, Le pape Clément VI. Voilà les personnages que Mistral va faire mouvoir sur la scène avec un soin et un amour particuliers. Ils sont les rayons les plus brillants de cette Provence du quatorzième siècle, alors à son apogée

*aquéu país de Diéu, de cant e de jouvenco,
qu'es lou plus fin jouièu de ma courouno d'or.*

dira Jeanne. Dans cette pièce Mistral exalte la Provence et ses vieux poètes: Jeanne ne se déclare-t-elle pas *abarido au cant di Troubadour*? Il exalte la latinité, la beauté enfin, incarnée par la reine. La jolie muse aux cheveux d'or n'est pas absente, on le devine, de ce radieux tableau de la Provence amoureuse:

Li dono clarissimo

*Qu'an fa lusi soun noum sus li plus àuti cimo,
En ounour an tengu d'èstre amado. Biatris
De Mount-Ferrat, Alis di Baus, l'emperairis
Eudossio, Blanco-Flour, Na Lauro, Na Garcendo,
La grand Alienor de Guiano, Melisendo,
Emai d'autro, bravant la malino clamour,
Au frountau de soun siècle an resplendi d'amour...*

Par la bouche d'Aufan de Sisteron Mistral fait une description enthousiaste de la Provence, héritière de la Grèce, de Rome et du Christ, et nous voyons vivre sous le clair soleil toutes ses villes, Nice et Marseille, Montpellier et Arles, Avignon enfin, ville papale

*Enfin, en Avignoun, i'a lou papo! grandour,
Poudé, magnificènci, e poumpo, e resplendour
Que mestrejan la terro e fan, sènso messorgo,
Bouta l'alèn de Diéu i ribo de la Sorgo.*

Mais Jeanne, ardente provençale, exprimera des craintes et c'est ici que, peu à peu, va se profiler l'ombre de Pétrarque:

*E dins nosto ciéuta d'Avignoun, Clemènt Sièis,
Noun se languis? Cresès que ié rèste?*

Le courtisan affirme qu'Avignon sera cité papale pour l'éternité. La jeune reine se déclare alors prête aux plus grands sacrifices, prête à céder sa ville au Vicaire du Christ afin qu'ainsi une gloire sans fin rejaillisse sur la Provence. Mais le doute l'assaille toujours:

*E n'ai pòu, la grand véuso, à forço de ploura
Veirés qu'à tèms o tard soun rèi vai recoubra.*

Aufan de Sisteron, lui, connaît un enthousiasme inébranlable:

La Roumo triounfanto es vuei en Avignoun.

Écoutons le porte-parole de Mistral nous décrire la nouvelle Ville Eternelle. Nous

comprendrons une fois encore pourquoi ici, mais ici seulement, Pétrarque et les premiers félibres éprouvent des sentiments contraires:

*Aqui, de touto gènt uno foulo gourriero,
Dins la sedo e la pourpro, ensorgo li carriero
Prince menant sa court, e duquesso e baroun,
Poudestat emai conse à rouge capeiroun,
Embassadour de rèi o bèn de republico,
Dansaire, jougadou, pourtaire de suplico,*

*Ufanous cardinau o doulènt fiagelant,
E courtisano folo e mounge e capelan,
A pèd coume à chivau, en proucessioun, à boudre,
Dóu Vatican nouvèu bouion souto li foudre.*

Jeanne demeure ébranlée et ne peut cacher une certaine mélancolie, une certaine appréhension

*I'a Petrarco, pamens, que dins si vers divin
Se doulouiro, bèu Diéu, e se plan sènso fin
D'Avignoun: aleva lou palais di Coulouno
Ounte lojo, pèr éu es uno Babilouno,
Uno font de doulour, un nis de traite, un prat
Plen de marridis erbo, un toumple....*

Notons la probité de Mistral qui n'atténue nullement la virulence des anathèmes du Poète. Mais Aufan de Sisteron malgré tout son respect pour sa souveraine n'hésite pas à l'interrompre pour taxer le grand homme d'ingratitude. Aufan énumère tout ce qui relie Pétrarque à la Provence: tout jeune il en a respiré l'air, il a eu pour maîtres les Troubadours et il doit son génie et sa gloire à une jolie avignonnaise. Le poète de Vaucluse est l'héritier, et l'héritier unique, des Troubadours. Mistral exprime donc en vers ce qu'il avait écrit en prose dans son compte rendu des Fêtes littéraires de 1874: Pétrarque est le chaînon qui unit la vieille et la nouvelle poésie provençale. D'un côté il tend la main aux Troubadours, de l'autre aux Félibres

Es un ingrat!

*D'enfanço aguènt begu l'aire de nosti colo,
D'enfanço aguènt nourri soun engèni à l'escolo
De nòsti fièr Troubaire e mèstre en Gai-Sabé,
Petrarco ignoro-ti que la font, lou sambé
De soun amour celèste e l'astre que l'empuro
Es uno Avignounenco autant bello que puro?*

*Coume un que, pèr un flèu sa raço un jour mourènt,
Eireto, à-n-éu tout soul, de tóuti si parènt,
Ansinto dins Vau-cluso, au cantaire de Lauro,*

*De nòsti vièi pouèto empourta pèr uno auro
La glòri touto en plen es toumbado....*

Déjà dans sa vision inspirée de la Renaissance la jeune reine avait montré l'importance du poète du *Canzoniere* et ses liens étroits avec la douce terre de Provence par un possessif symbolique :

*De Naple à-n-Avignoun touto amo trefoulis
I plang armounious de noste grand Petrarco.*

C'est seulement au dernier acte qu'apparaît Petrarque lui-même, acte capital puisqu'il comporte à la fois la défense de Jeanne par le poète et la déclaration d'innocence du Saint Père. La reine, Pétrarque et Philippe de Cabassole arrivent poursuivant une conversation déjà engagée. Les applaudissements du peuple réconfortent la jeune souveraine qui exprime à Pétrarque le désir d'aller à Vaucluse boire à la fontaine de jeunesse et d'amour

Lou pople

Vivo

La rèino dè Prouvèncò!

Jano

Acò vous recalivo...

*Petrarco, es entendu? La semana que vèn,
Se, coume l'esperan, tout aco s'endevèn,
Anaren vesita l'amourousido muso
Que se bagno, pudico, à l'oumbro de sa cluso,
Coume uno autro Suzano au pèd di sicoumour,
E béuren à la font de jouvèncò e d'amour,*

La réponse du poète est un double hommage à la reine et à Philippe auquel le lie une solide amitié:

*De voste cancelié, Felip de Cabassolo,
Ié veirés lou castèu enaura: me desolo
De viéure desmama d'aquel ami de cor,*

*D'aquéu fin saberu, qu'es lou plus bèu decor
De vosto court tant bello...*

Philippe exprime aussi des regrets mais remercie le Seigneur qui permet au prince des poètes d'être le défenseur le plus autorisé de la jolie souveraine à un moment si sombre de sa vie:

*O prince di pouèto!
Vèi, l'ome, raremen coumpli ço que souvèto...
Mai lause, iéu pamens, lou Segnour inmourtau
Qu'en parié treboulun e dins esglàri tau
A douna pèr counfort à la rèino acusado
La presènci, lou noum, la voues autourisado
De l'illustre ermitan de Vau-cluso!*

Pétrarque, en effet, en des vers d'une rare qualité lyrique lave la jeune femme de toute accusation. Et comme il se montre bien de la même lignée que troubadours et félibres! Jeanne incarne la Beauté or toute accusation expire aux pieds de la Beauté:

*Jamai
L'oundo puro que ris au ventoulet de Mai
Noun couvè dins soun sen lou grouiïn dóu coulobre
Jamai soulèu levant dins lou rouge cenobre
Si rai ensaunousis; e dintre d'un bèu cors
Jamai sceleratesso, amagado, se tors.*

Après les remerciements de Jeanne très émue par ces paroles d'or, Pétrarque va se lancer dans une longue tirade de trente vers qui débute par la plus belle défense que l'on puisse imaginer un serment de loyalisme:

Jano, esmougudo.

*Merci, pouèto! En glòri e glòri Diéu te pague
Pèr li paraulo d'or que m'as dicho !*

Petrarco.

*E Diéu fague.
Que vuei countèmples, iéu, la fiho de mi rèi
Dins soun triounfle!*

Vient ensuite un rappel du passé dominé par la figure du roi Robert, aïeul de Jeanne. Dans cette large évocation qui nous entraîne de la Sorgue à Naples, de Naples à Rome,

il convient de noter le scrupuleux souci d'exactitude de Mistral et la valeur du vers où la noblesse n'exclue pas souplesse et harmonie. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer intégralement cette belle page:

*Car, d'aquel ome d'elèi
Que fuguè voste aujòu, Roubert lou Magnanime,*

*Vous vesènt, esmougu dins moun cor, iéu ranime
La remembranço douço emai lou souveni
De jour coume plus ges n'aura moun aveni!
Aviéu trento-sièis an; e dins ma retirado,
Sus li bord fresqueirous de la Sorgo azurado,
Au souloumbre di baus, liuen dóu mounde embrudi.
En un pantai suau viviéu aprefoundi,
Quand lou Senat de Roumo, un bèu matin, me mando
Que l'ltali me vòu, que Roumo me demando
Pèr metre sus moun front lou lausié... Veramen,
O jouvèncò! L'ourguei fuguè mèstre un moumen.
Mai pièi, aguènt vergougno, e desirous de saupre
Se iéu noun ère pas indigne de recaupre
L'ounour capitoulin qu'eilavau m'èro óufert,
Anère, temourous, prega lou rèi Roubert
D'espeluca lou brèu de ma primo sapiènci...
Voste bon segne grand, en vertu coume en sciènci,
Ero renoumena sus tóuti, lou sabès.
Aquéu rèi majestous e venerable, vès,
N'en siéu estabousi, quand lou remene encaro,
Tres jour, m'enardissènt emé sa bono caro,
Sus tóuti li questioun m'assajè: talamen
Qu'à la fin m'embrassant, dins un encartamen
Vouguè 'mé soun sagèu temougna pèr ma glòri.
E de mai, pèr que iéu pareiguèsse en belòri
A la fàci dóu pople e dóu Senat rouman,*

(moustrant sa raubo)

Eu me dounè sa raubo e l'anèu de sa man.

L'évocation de son aïeul touche profondément notre délicate reine: de la main elle envoie un baiser à cette pourpre sainte qui lui rappelle son enfance insouciante. Nous avons la joie à la fin de la pièce d'entendre la plus haute autorité spirituelle proclamer l'innocence de la jeune princesse provençale. Ce Pétrarque, personnage mistralien, nous semble dépeint avec la plus vive sympathie. Poète au grand cœur, il devient le

chevaleresque défenseur de la Beauté et de l'Innocence. Les divergences sur Avignon n'entament nullement l'amour que ressent Mistral, et que ressentent avec lui tous ceux de Font-Ségugne, pour celui qui est de leur sang, de leur race, et qui les unit aux troubadours. Lorsque tombe le rideau de la tragédie provençale, le spectateur emporte la conviction que Troubadours, Pétrarque et Félibres, représentent trois grandes générations d'une seule et même famille.

LES ILES D'OR - LES OLIVADES - PREFACES ET DISCOURS

Quittons le drame mistralien pour les deux recueils lyriques aux noms évocateurs: les Iles d'Or et les Olivades.

L'un des plus beaux poèmes des Iles d'Or est "Romanin ". Mistral y fait le récit d'un pèlerinage poétique et solitaire au château de Romanin maintenant battu par le vent sauvage mais qui fut un des lieux fleuris de la vieille Provence, *court d'amour assetado à l'uba di calanc*. La belle Phanette de Gantelme qu'il invoque lui apparaît en compagnie de nobles chevaliers, gentes dames et courtois troubadours. Extrayons de cette longue et charmante poésie ces vers qui nous ramènent à Laure et à son troubadour génial :

*Un vòu adoulenti d'armeto palinello
Diguèron en passant: Bloundino vo brunello,
Sian morto! Mai Laureto, aquelo d'Avignoun,
Es encaro vivènto: Amour sauvo soun noum.*

Citons encore ce toast à M. de Berluc-Pérussis, promoteur du brillant centenaire de 1874:

*Dins soun lincòu de glòri
Petrarco èro endourmi:
Messiés, pourten un brinde à Berlu soun ami
Qu'en terro d'Avignoun l'a rendu viéu e flòri.*

Dans les Olivades, dernière récolte poétique du Maillanais, nous retrouvons le grand mythe d'amour. Voici la première strophe aux résonances presque verlainiennes du délicat "Tremount de luno" où Mistral chante les beautés d'autrefois:

*Quand iéu m'ensouvene
De Madamo Lauro,
Me sèmblo que vène
Amourous de l'auro
Despièi que noun trèvo
La font de Vau-cluso,*

*La calour i'es grévo,
La roco i'es nuso.*

Dans un beau sonnet au titre significatif: *Fiho poulido porto sa verquiero au front*, le félibre montre un grand seigneur chassant dans les Maures subjugué par l'éclatante beauté d'une fraîche paysanne:

E lou prince n'en fai sa princesso e sa Lauro,

ce joli vers naît spontanément sous la plume de Mistral, tellement le couple de Vaucluse symbolise l'amour pur, ardent, idéal.

Enfin, toujours dans les Olivades, le poète devait reprendre en un sonnet ce qu'il avait exprimé en prose lors de l'élection, comme reine du Félibrige, de Marie-Thérèse de Chevigné descendante de la blonde Muse du *Trecento* :

*E quand dins l'esplendour, emé lou riban blu
De Vènus Arlatenco autour dóu capelu,
Bloundo e bello, au pountin vous fuguerias dreissado,*

*Meravibousamen lou pople entrefouli
Creseguè dins l'azur vèire amount respeli
Vosto inmourtalo grand, Na Laureto de Sado.*

Ces deux tercets possèdent un extraordinaire pouvoir d'évocation et au dernier vers, le blond et délicat visage de Marie-Thérèse emprunte une minute à l'éternité, puisqu'il est le reflet bien réel du beau visage chanté par Pétrarque. Laure et son poète ne hantent pas seulement les vers de l'aède de Maillane, ils hantent aussi sa prose. Dans la préface de la "Farandole" par exemple, Mistral souligne le rayonnement éternel des amants de Vaucluse en l'opposant à ce que le monde a de plus brillant ou de plus durable: les rois, les fleuves, les peuples, qui pourtant auront une fin:

" L'estiéu seco li flume, lou cros escound li rèi, lou tèms sègo li pople, mais la bèuta de Lauro e l'amour de Petrarco sus touto l'escountrado resplendiran eternamen."

Dans ses discours aussi Frédéric Mistral fait appel au poète du *Canzoniere* comme en témoigne ce passage plein de lyrisme. Pouvait-il parler du laurier poétique sans songer au cher laurier de Pétrarque?

" O lausié de Toulouso, o lausié de Vau-cluso, o lausié sèmpre verd que simboulises glòri, lumiero e pouèsio , en terro dóu Miejour as regreia toustèms: toustèms regreiaras! O lausié d'Apouloun... o simbèu de triounfle e d'inmortalita, es tu que dins Toulouso as suscita Clemènço Isauro! es tu que glourifiques dins li vers de Petrarco la bèutaubre-puro de Lauro d'Avignoun! "



Section II

Les échos de la poésie de Pétrarque dans la littérature félibréenne

Chapitre I

Brunet - Roumanille - Mistral

Examinons maintenant les œuvres des *primadié* en y recherchant une éventuelle influence de la poésie de Pétrarque, un écho même lointain ou atténué du *Canzoniere*. Nous étudierons d'abord une œuvre de Jean Brunet, félibre plein d'humilité et figure bien effacée de nos jours. Le poème qui nous intéresse est extrait d'un dialogue entre le pâtre Acis et le dieu Pan et devait faire partie des "Idile pagan":

*Quand lou soulèu s'enauro
Eica, de vers l'adré,*

*Sèns vougué lou prevèire,
Ras dóu riéu clarinèu
Aguere l'ur de vèire
Un trelus vierginèu!*

*Dins l'oundo puro e lindo
Bagnavo soun bèu cors
De sa cabeladuro
Se fasié'n velet d'or ;*

*Quand issiguè de l'aigo
Bello dins tout soun nus,
Sus li fres bourtoulaigno
Me semblè la Vènus,*

*Li pèd sus sa couquito
Sourtènt dóu gourg marin,
Qu'entour d'elo resquibo
Lou vou di zefirin.*

*Toursiguè, pièi, l'escagno
De si péu rousselet:
Toumbè coume uno eigagno
Sus si sen roundelet.*

*Lou matin, l'aubo palo
Plouro dessus li four;
Ansin sus sis espalo
Perlejè l'aigo en plour,*

*Esbaudi, la belave,
Darrié'n sause escoundu ;
Tout d'un tèms vène blave...
Dins moun cor esmóugu.*

Brunet nous montre donc Aglaure sortant du bain et l'extase du berger devant une beauté si radieuse et si pure. Frédéric Mistral neveu, ancien *capoulié* du Félibrige, y voit un écho voluptueux du Bain d'Anselme Mathieu. Nous ne pouvons que partager son enthousiasme lorsqu'il écrit:

“ Il y a là l'accent, le son d'archet d'un vrai, d'un grand poète, un hymne admirable à la beauté. Brunet n'aurait-il eu qu'une fois dans sa vie cet accent qu'il suffirait à le sacrer poète? ”.

Oui, certes, et quel plaisir pour nous de songer que le délicieux madrigal de Pétrarque a donné naissance non seulement au délicat sonnet du félibre des Baisers mais encore au chef d'œuvre de ce brave Brunet; quelle joie de constater que le poème du félibre de l'arc-en-ciel, le seul peut-être, qui luira toujours au firmament poétique de la Provence est un hommage indirect à la belle Laure et à son divin poète. La muse de Roumanille, on le devine, n'a aucune parenté avec celle de Vaucluse. Toutefois quelques strophes du poème “Li courouno” pourraient figurer dans un *Canzoniere* rustique:

*S'èro levado bon matin,
E pèr lou champ s'èro enanado
De bon matin s'èro levado,
La bello chato i péu bloundin.*

*Apensamentido e souleto,
Ah! n'en avié culi de four!*

*N'avié de tóuti li coulour
Uno pleno canesteleto.*

*Pièi, alassado, Marioun,
De long d'un riéu s'èro assetado.
Sa canestello èro vejado
Dins soun faudau, sus si geinoun.*

*Si man emé biais apariavon
Li flour que venié de culi;
Rèn de pu fres, de tan poulit
Que li courouno que trenavon...*

Peut-être y a-t-il là une réminiscence involontaire de la *canzone* “Chiare, fresche e dolci acque” si célèbre chez les poètes de Font-Ségugne et si bien traduite par Mistral... Nous pouvons relever en tout cas un certain nombre d’analogies: même saison printanière, même beauté blonde, même attitude solitaire et pensive sous les fleurs et au bord d’un clair ruisseau. Les vers procurent au lecteur un plaisir esthétique semblable: `ces strophes figurent indiscutablement parmi les plus fraîches, les plus gracieuses écrites par le félibre des “Oubreto”. Si Mistral fait très souvent appel aux amants de sa poésie ne présente pratiquement jamais un écho de celle de Pétrarque. Il n’y a pas lieu de s’en étonner: ce poète chéri des dieux, bien qu’ayant triomphalement réussi dans tous les genres est essentiellement un génie épique et un homme d’action. Sans doute Mistral, comme ses compagnons, sait-il où vont les vraies affinités de la poésie provençale; sans doute regarde-t-il avec émotion et nostalgie vers ce brillant Moyen-Age méridional; sans doute a-t-il cultivé avec amour et plein succès le sonnet dans les “Iles d’Or” et les “Olivades”: il n’en demeure pas moins un écrivain pleinement original, un créateur. Un exemple suffira: Vérán croit apercevoir un écho du sonnet de Pétrarque “O bella man” dans le délicieux poème mistralien “Sus uno man de mabre”:

*Pichoto man de mabre blanc
Que dins lou Rose te pesquèron
E que, i’a quàsi dous milo an,
A Trenco-Taio te neguèron,*

*Menulo e linjo coume siés
Aprene-me quau t’a moulado
E, coume noun se pou pas miès,
Quau t’a, mignoto, escrinçelado!*

*E digo-me lou noum divin
De l’estatuo pessegauo*

*Qu'emé ti let menin e fin
lé reteniés en l'èr sa faudo.*

*De Diano en flour siés-ti la man
O d'aquelo Vènus jouineto
Qu'is iue d'un pople trelimant
Despeitrinavo sa carneto?*

*Coume que vague, aqui se cuei
La provo gènto emai soulido
Qu'antan dins Arle coume vuei
Li chato avien la man poulido*

*E que l'Amour, aquéu fistoun,
Calavo en Arle sa blestenco:
Facho deja pèr li poutoun
Ero la man dis Arlatenco.*

Evoquant la main de sa bien-aimée Pétrarque avait écrit:

*O bella man che mi distingì 'l core
E'n poco spazio la mia vita chiudi;
Man ov'ogni arte e tuiti loro studi
Poser Natura e'l Ciel per farsi onore;*

*Di cinque perle oriental colore,
E sol nelle mie piaghe acerbi e crudi,
Diti schietti, soavi; a tempo ignudi
Consente or voi, per arricchirmi, Amore.*

*Candido, leggiadretto e caro guanto,
Che copria netto avorio e fresche rose;
Chi vide al mondo mai si dolci spoglie?
Cosi avess'io del bel velo altrettanto.*

*O incostauza dell'umane cose!
Pur questo è furto; e vien ch'i' me ne spoglie.*

Les caractères communs se réduisent à la description en un style un peu analogue d'une main menue et effilée aux doigts fins et délicats. C'est bien peu! Les différences sont très sensibles et Vérان reconnaît finalement que son rapprochement est peu probant.

Chapitre II

Aubanel

Rares et de faible importance seraient donc, en définitive, les vibrations pétrarquesques dans la nouvelle littérature provençale: quelques strophes, quelques vers isolés. On peut s'en étonner au premier abord: Pétrarque, l'héritier des troubadours et l'amant de Laure, dominant de sa grande ombre le Félibrige tout entier. Mais ces jeunes poètes, doués chacun d'une nette personnalité. s'étaient imposés un but commun, la renaissance d'une langue et d'une littérature, noble but qui devait nécessairement les éloigner de l'ermite de Vaucluse plongé dans sa blonde adoration mystique. Cela est particulièrement net pour le plus illustre d'entre eux: les admirables traductions rencontrées au cours de cette étude prouvent que Mistral, tout naturellement et sans effort, pouvait être le Pétrarque de Maillane, mais, comme l'observe en une formule heureuse Emile Ripert, il a volontairement délaissé la molle flûte lydienne pour la lyre dorique aux graves sonorités. Toutefois si Homère a trouvé à Font-Ségugne le dernier, et peut-être le plus grand, de ses fils, Pétrarque, lui, y a trouvé un descendant direct et digne de son génie: Théodore Aubanel. Aubanel, poète de grande race, comme l'a noté Jean-Louis Vaudoyer, autre écrivain délicat, ami fidèle de la Provence:

“ Mistral avec son immortel butin de chefs-d'œuvre n'est pas juché tout seul sur un Parnasse désert: sinon tout au sommet, du moins à belle hauteur de pente, il a près de lui deux poètes qui, avec lui, constituent une glorieuse trinité. L'un est Théodore Aubanel, l'irrésistible élégiaque de la Grenade entr'ouverte, l'autre Joseph d'Arbaud... poète-gardian ”.

Le félibre de la Grenade fut, comme le chantre de Vaucluse, un puissant lyrique. Mistral, noble et généreux, saluait bien volontiers la supériorité de son ami. On peut dire que la postérité a ratifié le jugement du Maillanais.

“ Aubanel, écrit Emile Henriot, fut un très beau poète, le premier lyrique de la Provence et sur son plan l'alter ego de Mistral dans la magnifique renaissance de la littérature provençale ”.

Son œuvre fait entendre fort souvent un curieux écho de Pétrarque, à tel point que certains critiques enthousiastes n'ont pas hésité à saluer dans Aubanel le Pétrarque provençal. Cette formule, très heureuse et très juste, présente cependant un danger et appelle une réserve. Ce serait une grave erreur de voir dans l'ardent félibre d'Avignon un imitateur plus ou moins conscient. Sa poésie n'est pas un simple reflet du *Canzoniere*. Les sept jeunes amis de 1854 ont tous du talent: Aubanel est le seul, avec

Mistral bien entendu! à avoir du génie, un génie puissant et original.

Avec les années l'art aubanéien va naturellement subir une évolution. Notre félibre sera d'abord sombre et violent. Sa Muse, comme dans le "Neuf Thermidor" ou "les Innocents", plonge avec une évidente satisfaction ses blanches mains dans le sang tiède et vermeil. Dans sa maturité, si éclatante, si vigoureuse qu'elle ne laissait point prévoir une mort précoce, Aubanel deviendra un poète passionné et fougueux sans cesse hanté par la perfection de la juvénile plastique féminine. Sa plume saura retrouver la magie des couleurs, la précision et la splendeur des formes d'un Giorgione ou d'un Veronese. Pontife souverain de la Beauté il fera palpiter dans ses vers d'inoubliables créatures. O filles bien-aimées de son imagination! o extraordinaire Vénus d'Arles dont le marbre devient véritablement chair! o femmes réelles aperçues quelques instants sur une place ou dans une ruelle, jeunes sirènes d'Avignon ou de Venise, quel philtre puissant vous versez dans nos âmes!...

Mais entre ces deux Aubanel, l'un farouche, l'autre sensuel, s'intercale un troisième fort important né un beau jour sous le regard de feu d'une brune *chato de Prouvènço*. L'amoureux de Zani, l'amoureux de Mignon et de Ludovine, autres formes transparentes et innocentes, légères et chastes d'un même fantôme, laissa exhaler de son cœur malheureux, béant comme la sanglante grenade, des plaintes dont la suavité ne saurait tromper. On songe inévitablement au lyrique du Trecento, au poète du *Canzoniere*, à l'amant de Laure.

Ce tableau central du tryptique aubanéien seul nous intéresse ici: le champ à moissonner est d'ailleurs suffisamment vaste et lourds sont les épis. Comme l'a dit fort justement Emile Henriot:

" Aubanel reste pour une bonne part le poète délicieux, inconsolable et vierge de Zani ". Et ici le doute n'est pas permis. Tous les critiques, félibres comme Garcin et Roumanille, grands provençaux comme Ripert et Carias, maîtres de la critique parisienne comme Lintilhac, étrangers sòci du Félibrige comme Zuccaro et Welter, tous, unanimes, voient en Aubanel un second Pétrarque.

LA REALITE LAURE ET ZANI

On ne peut étudier l'œuvre amoureuse et pétrarquesque d'Aubanel sans une connaissance approfondie de sa vie sentimentale. Comme pour le lyrique de Vaucluse la poésie jette ses racines dans la réalité et lui doit toute la richesse de sa sève. Cette réalité vécue devient une réalité poétique plus vraie encore peut-être. Et sur la "Miougrano" offerte à sa jeune épouse et pleine du virginal souvenir d'une autre, le félibre d'Avignon pouvait, avec une émotion bien légitime, tracer cette dédicace:

*Aquéu libre es touto ma vido
Aqui, i'a tout ço qu'ai passa
D'ouro bello e d'ouro marrido....*

Modérons donc notre impatience. Avant d'ouvrir les ouvrages qui excitent notre envie examinons les deux romans d'amour, celui de Pétrarque et celui d'Aubanel. Nous sommes assez rapidement frappés par un étrange parallélisme. Même naissance, au même endroit, sous les mêmes auspices; même muraille aussi où le poète sur les pas d'un même fantôme viendra meurtrir son front brûlant...

Même lieu d'abord: vaste est la terre d'oc, cette terre de beauté, de lumière et d'amour. Ces deux fragiles créatures auraient pu naître à des centaines de kilomètres l'une de l'autre. Le destin mystérieux a voulu qu'elles aient même berceau, même nid. Toutes deux Comtadines, Laure et Zani ont embaumé de leur grâce le même petit coin de terre, blancs rosiers parfumant le même massif. Quant aux lieux où elles éveillèrent deux poètes à l'amour, Vaucluse et Font-Ségugne, ils sont si voisins que nul pèlerin ne saurait parcourir l'un sans visiter l'autre.

Ces histoires d'amour que sépare un demi-millénaire eurent toutes deux une mystique aurore. Le cœur de Pétrarque s'était enflammé à la vue d'un fin profil et d'une chevelure plus dorée que l'ambre, l'or ou le soleil lui-même, illuminant une sombre chapelle avignonnaise. C'est en pleine nature que celui d'Aubanel devait battre plus fort, battre à se rompre, mais la jeune fille dont la robe grenat rehaussait le teint mat et la brune chevelure était, elle aussi, plongée dans la prière, devant un rustique oratoire sous le vieux saule qui buvait les eaux du vivier. Lintilhac a bien noté la similitude: Aubanel s'éprit de Zani en prière, au bord d'un chemin, devant un oratoire, psalmodiant un vieux cantique: ainsi Pétrarque avisait Laure le Vendredi Saint de l'année 1327 dans l'église Sainte-Claire en Avignon. Mais le célibataire, à l'exemple de son prédécesseur du quatorzième siècle, ne pourra pas cueillir le doux fruit qui s'offre à lui. L'aube radieuse de la passion aubanelienne contient déjà, elle aussi, son implacable crépuscule. Né sous les mêmes ombrages cet amour aura le même sceau fatal: ce sera un amour sans espoir, un amour impossible. Un abîme allait séparer les deux provençales de leurs amants. Laure était mariée. Pétrarque ne pouvait que

Admirer sa beauté d'un long regard jaloux,
Guetter des blonds cheveux une boucle rebelle,
Et penser que le soir la nappe d'or ruisselle
Dans les mains d'un époux!

La sombre et opulente chevelure de Zani devait tomber, elle, sous les froids ciseaux du prêtre. Abeille qu'attirait une mystique ruché, la jeune fille décidait en effet de cueillir sa parure nuptiale aux ronces du Calvaire et de s'unir à l'Époux dont l'amour ne doit jamais finir.

Dans leurs cœurs meurtris les deux poètes enfermeront précieusement, comme en un rouge écrin, deux délicats visages de femme présentant certaines ressemblances particulièrement importantes. En premier lieu l'éblouissante beauté que souligne un curieux contraste. Si nous en croyons maints passages du *Canzoniere*, Laure possédait un beau visage blanc comme neige, encadré par des cheveux d'or fin. Les roses vermeilles de ses lèvres laissaient entrevoir l'ivoire des dents.

Ses yeux, pareils au saphir, étaient deux claires étoiles, deux extraordinaires nids d'amour. Quoique à l'opposé avec son teint chaud, sombre, étrange, ses yeux noirs à l'éclat saisissant, ses blanches dents brillant en perles, sa brune chevelure tombant sur ses épaules telle un long fichu, Zani n'avait rien à envier à la parfaite et vivante statue qui palpita au *Trecento* pour employer une vision chère à Lamartine. Ainsi s'explique l'irrésistible attrait de nos deux provençales: un prince très illustre remarquera Laure au milieu d'autres dames pourtant ravissantes; l'humble robe *mióugrano* de Jenny exercera un pouvoir quasi magique sur les jeunes troubadours qui l'entourent. Mais le corps n'est que le voile de l'âme: par leur qualité, leur pureté, celles de Laure et de Zani font songer au cristal et au diamant. Laure, fleur d'honnêteté, avait une âme candide, fraîche et chaste, mélodieuse et divine. Ses yeux n'étaient point des yeux humains mais deux lumières saintes qui rendaient l'air serein. Le visage souvent mélancolique de Zani était toujours éclairé d'une grâce infinie et d'une douce bonté. Ses grands yeux faisaient du bien certes; ils faisaient du mal aussi car ils transportaient dans un monde où l'homme prend conscience de sa faiblesse et de sa médiocrité.

Ces deux fées qui laissent sur leur passage un même sillage de noblesse et de beauté auront une même influence sur leurs poètes: incarnant un idéal elles vont dominer une vie et une œuvre et prendre place grâce à des chants immortels dans l'empyrée des inspiratrices célèbres.

Pétrarque et Aubanel ont pu ainsi découvrir hors d'eux-mêmes non seulement la beauté et la grâce qui charment et exaltent mais encore ces rares dons de l'esprit et du cœur, parfums célestes et subtils pouvant s'exhaler de l'âme féminine et imprégner pour des siècles et des siècles un village, un cœur, un poème. C'est à la blonde Laure, à la brune Zani, que nos deux lyriques doivent les plus purs fleurons de leurs couronnes de gloire. L'une et l'autre peuvent être fières: une riche moisson poétique leur appartient.

Toutes ces similitudes Léon Carias les a notées en une rapide mais solide et poétique digression dans sa magistrale enquête sur Laure:

“ C'est là que cinq siècles plus tard Aubanel devait rencontrer sa Zani, s'éprendre d'elle pour la voir, elle aussi, nouvelle Daphné, s'enfuir devant l'amour et se réfugier pour l'éviter, non pas dans la mort mais dans un cloître. “La Grenade entr'ouverte“ raconte tout au long cette passion désespérée. Même éclosion, aux mêmes creux des mêmes sentiers, presque sous la même verdure; déchirements d'un dénouement pareil qui fit pour la seconde fois jaillir de notre sol un grand poète. Brune Zani, lointaine sœur de Laure, comment ne pas t'associer à celle qui te précéda dans les mêmes chemins, respira la même brise, et à qui par tant de traits tu ressemblas tant ”.

L'OEUVRE POETIQUE : LE CANZONIERE ET LA MIÓUGRANO

Le parallélisme souligné dans les pages précédentes entre les deux amours vécus se continue dans les œuvres poétiques qui en décrivent et en prolongent la courbe et sont à la réalité ce que le fruit est à la fleur. La “Mióugrano entreduberto“ présente fort souvent un écho du *Canzoniere*. Faut-il s'en étonner? Le chantre de Laure obsédait littéralement le jeune poète avignonnais. Emile Ripert dans son ouvrage sur la Renaissance provençale constate:

“ Sur Avignon flotte toujours le souvenir de Pétrarque, Aubanel amoureux y songe ”.

D'autre part les mêmes circonstances, douces ou douloureuses, ne donnent-elles pas lieu aux mêmes chants, aux mêmes cris? Nous étudierons d'abord les ressemblances particulièrement frappantes et dans lesquelles bien des critiques aperçoivent des défauts, parfois à tort nous semble-t-il: plan de l'œuvre, patient travail de lime, mièvrerie et artifice. Nous terminerons par l'étude, nettement positive celle-là, des caractères communs qui placent les deux recueils poétiques au rang des authentiques chefs-d'œuvre.

LE PLAN

L'analogie la plus évidente, une étude attentive de la table des matières suffit à la faire ressortir, est relative au plan de l'œuvre. La Grenade fait ici songer au *Canzoniere*. Lintilhac l'a fort bien vu et exprimé en une formule montrant à la fois la forte influence de Pétrarque sur le félibre et le génie propre de ce dernier:

“ La Grenade d'Aubanel, avec ses trois divisions, en livre de l'Amour, de l'Entre-lueur et de la Mort, rappelant celles du *Canzoniere* de Pétrarque en Rimes sur la vie et Rimes sur la mort, fait assez bonne figure près de ce dernier, dont l'influence y est d'ailleurs partout présente ”.

Notons un point particulièrement important de ce parallélisme: si une canzone véritablement céleste, “Vergine bella“, clôt le *Canzoniere*, un beau poème en l'honneur de la Vierge couronne la “Miougrano“, cette Vierge que célèbre déjà la dernière pièce de l'Entre-lueur. Ces poèmes seront étudiés plus loin; il convenait cependant de souligner ici cette parenté caractéristique.

Outre cette évidente influence du *Canzoniere*, on peut relever, sur un ton mineur, un écho des “Trionfi“, pages remarquables d'histoire littéraire écrites par un grand poète. Le Centenaire de 1874 nous a prouvé que les félibres connaissaient les Triomphes et surtout les passages les plus chers à leurs cœurs de Provençaux: le Triomphe de l'Amour, avec son cortège de Troubadours et le Triomphe de la Mort qu'illumine la blonde chevelure de la belle Comtadine.

L'Amour et la Mort, n'est-ce pas ce qui domine l'œuvre du lyrique avignonnais? Chastain l'entendait ainsi, à juste titre, lorsqu'il écrivait dans son ouvrage sur Aubanel: " Ce n'est pas en vain qu'il a, en souvenir du grand *mèstre d'amour* des Triomphes, appelé le troisième livre de la Grenade, le livre de la Mort! ”.

Le plan de l'œuvre provençale doit donc beaucoup aux deux chefs- d'œuvre de Pétrarque en langue vulgaire. Ce plan a été vivement critiqué par certains notamment par Welter qui déclare:

“ L'ordonnance de la “*Miòugrano*“ fut établie après un sérieux examen et vise uniquement l'effet ”.

Comme on peut le penser, en sens inverse, les chauds partisans n'ont point fait défaut. Ce débat déborde la présente étude: mentionnons toutefois que nous nous rallions entièrement aux vues de José Vincent pour qui la véritable œuvre d'art, à la fois solide et harmonieuse, doit être longuement et patiemment mûrie. Théodore Aubanel a bien fait de suivre les conseils judicieux de son jeune ami de Maillane. Pareils aux grains vermeils de la grenade, ses poèmes lyriques sont déjà un régal pour les yeux du lecteur délicat. Mais il nous est particulièrement agréable de trouver un appui auprès de celui-là même qui fut le grand précurseur et le grand modèle d'Aubanel: François Pétrarque. Partons d'un des passages les plus expressifs de José Vincent:

“ N'est-il donc pas permis au poète de préférer l'ordre logique à l'ordre chronologique? De tous temps les grands lyriques de toutes les littératures humaines n'ont-ils pas pris l'habitude de grouper leurs poèmes d'après les similitudes de sujets et les affinités de thèmes? ”.

Oui, certes, et l'étude du *Canzoniere* le confirme. Pétrarque n'a pas toujours suivi l'ordre naturel, l'ordre dans le temps. Il a groupé ses poèmes avec beaucoup de goût et d'harmonie soit d'après le fond, soit d'après la forme pure. Voici quelques exemples choisis dans les “*Rime in vita*“: les sonnets XLIX et L exaltent le portrait de la chère inspiratrice, les sonnets CXLVII, CXLVIII et CXLIX, son gant et sa main. Si le sonnet VIII a été composé lors de l'envoi de truffes à un ami, celui qui précède fait parler de petits oiseaux également adressés à un ami. Les sonnets XXVI, XXVII, XXVIII ont même rimes; les sonnets CXLIV, CXLV, CXLVI débutent respectivement par *l'aura serena*, *l'aura celeste*, *l'aura soave*. Les sonnets CLXXIV “*Cantai; or piango*“ et CLXXV “*I' piansi; or canto*“ sont antithétiques. Terminons sur deux exemples plus nets encore: le sonnet initial du *Canzoniere* est l'un des derniers écrits par Pétrarque et reflète bien les sentiments de sa vieillesse. Quant aux sonnets LXXXII et LXXXIII ils furent composés à un an d'intervalle ainsi qu'en témoignent les premiers quatrains:

“ Mes chagrins durent depuis plus de seize années ”. Et :

“ Dix-sept années ont accompli déjà leur évolution dans le ciel depuis qu'est née ma passion que je n'ai jamais pu maîtriser ”.

Il est permis de croire que les neuf vers du madrigal séparant ces deux sonnets ne représentent pas la totalité de la production amoureuse de Pétrarque d'avril 1343 à avril

1344 et que le poète, comme tant d'autres avant lui, comme Aubanel plus tard, a préféré l'ordre esthétique à l'ordre chronologique.

TRAVAIL DE LIME

Ce n'est pas seulement à la charpente, au plan, qu'Aubanel a apporté un soin extrême mais à la composition de chaque poésie, de chaque strophe de la Grenade. Il épiait l'inspiration capricieuse, laissait courir joyeux sa plume sur le vierge papier et travaillait ensuite avec patience, ciselant et polissant ses vers. Cette profonde conscience d'artiste, cet amour de la belle forme, ce délicat travail de lime ne sont pas sans faire songer, ici encore, à Pétrarque qui recherchait lui aussi :

“ La caresse des mots et le charme des sons Et les souples anneaux du vers qui se déroule ”.

Roumanille dans sa correspondance à Victor Duret ne manque pas de le souligner à diverses reprises. En son style inimitable où l'humour s'allie à une fine sensibilité, le Cascarelet nous fournit de précieux renseignements sur l'élaboration et la publication de la Grenade. Le père du Félibrige ne nie pas la puissante originalité de son compagnon de lutte, de son frère en idéal, mais il ne peut s'empêcher d'évoquer la figure du poète de Vaucluse:

“ Théodore est tout à sa Grenade, écrit-il le 20 novembre 1859. Il traduit, il lime, il coordonne, il ajoute, il efface: vrai travail de Romain... Voilà où en est notre cher et aimable Pétrarque... Le livre qui sortira de là sera toujours infiniment remarquable et original ”.

Le mois suivant Duret reçoit une lettre analogue:

“ Hier Théodore a envoyé son cœur à Paris, par la diligence, c'est-à-dire sa Grenade en manuscrit revu, léché, soigné, frisé, pommadé, lavé, lessivé, repasse... Et vive Pétrarque n° 2! Pauvre Laure! Pauvre chère Laure!... tu ignores sans doute que tu as incendié un cœur qui jette feu et flamme! ”.

“La Mióugrano“ paraît. Le félibre de Saint-Rémy, commentant à son correspondant le beau succès rencontré par l'œuvre d'Aubanel, prolonge son poétique parallèle:

“ Les journaux ont porté aux nues et même plus haut notre Pétrarque ”, écrit-il en juillet 1860, et, deux mois après:

“ “La Mióugrano“ et le grenadier se portent à merveille et c'est mérité. O Laure! o Pétrarque! o Cythère! o Paphos! o Zani! ”.

C'est avec beaucoup de justesse que Roumanille frappé par les caractères communs des deux amours, des œuvres poétiques, de la méthode de travail, reliait Aubanel à Pétrarque. Ne nous y trompons point en effet: si ce dernier appelle ses poésies italiennes *nugæ*, *nugellæ*, en réalité ces bagatelles furent longuement méditées, ciselées, ornées, polies, en vue d'obtenir harmonie, élégance, perfection. Poscolo l'a fort bien noté dans sa savante étude sur son illustre compatriote:

“ Il piacere di rivivere nelle sua gioventù, d’incontrar Laura ad ogni verso, di esaminare la storia del proprio cuore; e fors’anche la coscienza che alla fin fine di raro inganna gli autori rispetto alle migliori opere loro, indusse il poeta già fatto vecchio, a dar tal perfezione a suoi versi d’amore, che non fu mai raggiunta per verun altro scrittore italiano e che non avrebbe potuto egli stesso recare più oltre, secondo che egli medesimo pensava ”.

Et l’auteur des “Sepolcri“ de citer les lignes écrites par le Poète hésitant, afin de bien montrer jusqu’où pouvait aller le scrupuleux travail d’*emendazione* : “

Io avevo qualche intenzione di trasporre questi versi, e di fare che il primo divenisse l’ultimo; ma nol feci in grazia dell’armonia; il primo allora sarebbe stato più sonoro e l’ultimo meno, che è contro regola, perchè il fine dovrebbe essere più armonioso del principio ”.

Par ailleurs le sonnet XXV “in Morte“, tout entier basé sur ce tenace travail de polissage, constitue lui aussi un document précieux. En voici les deux quatrains (traduction Brisset):

“ Si j’avais pensé que ces traductions poétiques de mes plaintes pussent acquérir une telle valeur, je les aurais faites, dès le premier jour où j’ai soupiré, plus nombreuses comme quantité, plus rares comme style. Mais celle qui m’inspirait et vers laquelle montaient toutes mes pensées étant morte, je ne puis plus rendre délicates et limpides celles de mes poésies qui sont rudes et sombres, car je ne sais plus les limer assez finement ”.

Roumanille avait bien raison: heureux de revivre des heures gaies ou amères et de rencontrer Zani à chaque vers, heureux de relire l’histoire de son propre cœur amoureux lui aussi de “Stil rare“ et de “dolce lima“, Aubanel se pencha longuement, avec ferveur, sur ses poèmes lyriques. Une fois encore, sur ce point particulier, il nous apparaît comme le digne descendant de Pétrarque. Mais ici encore, comme pour le plan, certains ont formulé des critiques. Ils jugent cet opiniâtre travail de lime incompatible avec la sincérité et ces tendres plaintes trop polies, trop ornées pour jaillir du cœur. A propos de la “Mióugrano“, Lintilhac emploie le verbe pétrarquer. Il ajoute un peu plus loin:

“ Aubanel est un Jasmin qui a lu Pétrarque ”.

Pour nous la perfection de la forme peut fort bien s’allier à un chant passionné, et la main qui s’attarde être l’interprète d’un cœur trop plein qui se dégonfle. Les dessins d’une amphore nuisent-ils à la pureté et à la force du vin que ses flancs renferment?... Efforçons-nous de le mettre en évidence et pour Pétrarque et pour Aubanel puisque Lintilhac met en cause les deux lyriques latins. Pour le chantre de Vaucluse bornons-nous à citer le passage si net, si affirmatif de Foscolo, grand poète lui-même et donc bien placé pour juger:

“ L’armonia, l’eleganza e la perfezione della sua poesia sono frutto di lunga fatica; ma i primitivi concetti e l’affetto scaturiti sempre dalla subita ispirazione di profonda e potente passione ”.

Une telle appréciation, valable pour le *Canzoniere*, vaudrait aussi pour son écho provençal, la Grenade. J'ai mis dans ce petit livre beaucoup de mon cœur et de ma vie, écrivait Aubanel à Mignon en 1865, et, quatre ans plus tard, toujours à cette amie lointaine et presque dans les mêmes termes:

“ J'ai mis dans cette œuvre sincère tout mon cœur ”.

Il suffit de confronter le “Livre de l'Amour“ et “Jenny“ pour s'apercevoir que le félibre disait vrai à sa correspondante: ses poésies reproduisent sincèrement et fidèlement l'histoire en prose de ses amours. La Muse d'Aubanel s'est donc transformée: elle ne se nourrit plus de sang mais de douces larmes, de tendres soupirs. Roumanille avait vu juste:

“ Les roucoulements des palombes opèrent parfois, dans un cœur d'homme, d'étranges métamorphoses. Pour être complet signalons que l'amour d'Aubanel, comme celui de Pétrarque, présente une courbe, une évolution, qui, bien que très normale, explique le doute se glissant à certaines heures dans l'esprit de certains critiques. Les deux poètes aimèrent sincèrement, profondément. Mais avec les années l'orage intérieur perdit de sa violence. Une paix relative et fragile lui succéda.

Séchant leurs pauvres yeux rougis, Pétrarque et Aubanel s'aperçurent que la souffrance n'est jamais vaine, que la douleur n'est jamais stérile, et qu'ils disposaient désormais d'un capital poétique fort intéressant. Ils s'efforcèrent d'en tirer le meilleur parti littéraire. Faut-il s'en étonner et repousser les créations poétiques limées avec un tel soin, en songeant à un prétexte de chanter? Nous ne le croyons pas car, même alors, l'amoureux fervent sommeille dans le cœur de l'artiste, comme en témoigne cette très curieuse lettre d'Aubanel:

“ J'ajoute ces pièces pour compléter mon livre et justifier la préface de Mistral qui fait de moi un amoureux, errant pour secouer sa douleur, pour distraire son chagrin. Tu ne m'en voudras pas de ne pas t'envoyer quelques pages de mon livre intime; je n'en ai pas le courage, vois-tu: je ne veux pas livrer ça au public; je ne veux pas ouvrir mon cœur jusqu'au fond, devant tout le monde. Ce livre, c'est mon secret, c'est ma pudeur ”.

MIÈVRERIE ET ARTIFICE

De tout ce qui précède sur la Grenade, sa structure, ses vers ciselés et ornés, faut-il conclure qu'Aubanel se trouve à l'abri de toute critique? Franchement, non. Les plus grands génies ont leurs faiblesses: le félibre avignonnais ne fait pas exception. Dominée par la poésie amoureuse du chantre de Laure, son œuvre devait, presque inévitablement, ayant les mêmes caractères, avoir, ne serait-ce que par instants, les mêmes défauts. Welter constate avec raison que les poèmes de la “Mióugrano“ n'ont pas une égale valeur:

“ Plusieurs poésies manquent de sincérité et sont empreintes d'affectation. L'influence de Pétrarque et des Troubadours se fait trop sentir par endroits ”.

Lintilhac lui aussi parle de certaines pièces plus ou moins pétrarquisées et genre troubadour, conformes à l'antique saber de drudaria Pétrarque, poète subtil, amoureux de la belle forme et des sentiments quintessenciés, n'avait pu en effet éviter certains travers, conséquences même de ses brillantes qualités. Nous trouvons en ses vers les écueils habituels de la langue amoureuse, *il giogo, le catene, i ceppi* (S. LX. I.V.) ou ce fleuve de larmes, si large, si profond que rien ne permet d'atteindre la rive, ni pont, ni gué, ni rames, ni voiles, ni ailes, ni plumes (S. CLXXV.I.V.). La poésie de Pétrarque est parfois mièvre, maniérée:

*Ite, caldi sospiri, al freddo core;
Rompete il ghiaccio che pietà contende.*

Elle aboutit même à des images ultra-précieuses, à de curieuses comparaisons. Citons intégralement ici un sonnet fort caractéristique (trad. Brisset):

“ Amour, de sa main droite, m'ouvrit le côté gauche et planta au milieu de mon cœur ce laurier si verdoyant qu'il n'est pas d'émeraude ayant une telle couleur. Avec la pointe de ma plume, avec les soupirs de mon cœur, avec la douce rosée de mes yeux, je l'ai tellement fait croître en beauté qu'il exhale son parfum jusqu'au ciel, ce qui, je crois, n'est jamais arrivé à aucun autre arbuste. La bonne renommée, l'honneur, la vertu, la grâce, la chaste beauté d'un port céleste, telles sont les racines de cette merveilleuse plante, Que je retrouve toujours en moi partout où je suis. Et ce fardeau que je porte avec bonheur, je m'incline devant lui avec de pieuses prières et je le vénère comme une chose sainte. (S. CLXXIII. I.V.).

Dans la Grenade entr'ouverte quelques strophes alanguies et mièvres, au style affecté ôtent à certains poèmes de leur force et de leur sincérité: Aubanel pétrarquise! Ses plus fervents admirateurs ne peuvent que regretter par exemple le manque de naturel et de grâce de son invocation aux blessés de l'amour:

*Ah! ma plago es grando e lou mau es foun!
Tóuti li blessa, mounte, mounte soun?
Li blessa de l'amour, e n'en manco pas, certo!
Intras dins moun cor, la porto es duberto.
Intras dins moun cor e regardas-ié:
Parai, que moun mau a pas soun parié?
Vaqui d'ounte vèn que siéu coume siéu,
Passant tau qu'un mort au mitan di viéu:
Bono coume lou pan e douco coume un ange
Uno enfant m'a fach aquéu mau estrange!*

(Libre de l'amour, XVI)

Se représente-t-on cette foule épaisse, abandonnant provisoirement le char du triomphateur toujours altéré de larmes, comme dit Pétrarque dans son Triomphe

d'Amour, pour visiter le cœur du poète malheureux? Relevons au passage l'antithèse bien pétrarquiesque passant tel qu'un mort au milieu des vivants... Lorsque le félibre se traîne péniblement dans la sombre forêt des douleurs, attendant une impossible aurore, il nous fait songer non au divin poète de Laure mais au père du pétrarquisme:

*Dins la sournò fourest de ma douloùr, ah! noun,
I'a pas un escabour, pas un rai que clarejo!*

Il en est de même lorsque ouvrant la main, il offre son cœur à sa belle, son cœur qui bêle et pleure:

*Pieta! moun cor n'a ges d'alo!
Lou languì, la fre lou jalo:
Tè! lou vaqui sus ma man;
Pren-lou dins la tiéuno, o bello!
Coume un agnèu moun cor bèlo,
E plouro coume un enfant.*

Gardons-nous toutefois d'exagérer l'importance de tels défauts. Grâce à son télescope l'astronome aperçoit des taches dans le soleil: celui-ci n'en demeure pas moins l'astre éblouissant que toute créature révère à l'égal d'un dieu. En dépit de certaines faiblesses, Pétrarque demeure un admirable poète, et Aubanel l'un des plus grands lyriques que la Méditerranée ait vu éclore sur ses rives bienheureuses. Mais ce ne sont pas seulement les sentiments exprimés dans la Grenade qui font de cet ouvrage un chef-d'œuvre. Forme et style lui assurent eux- aussi une place de choix dans le voisinage du *Canzoniere* aux fines ciselures et aux suaves modulations. Et ici l'originalité du lyrique d'Avignon égale la beauté de ses vers.

“ La langue du tendre Aubanel, le vrai Pétrarque provençal, et son style sont singulièrement purs ”, écrit Zuccaro; et Lintilhac de déclarer:

“ Quant à la forme d'Aubanel elle est bien à lui. Il a manié avec une virtuosité réelle l'instrument qu'il s'était forgé, son beau style étoilé de fraîches métaphores, pour lui appliquer les vers de V. Hugo sur son modèle favori, Pétrarque.

SINCERITE - PURETE

Passons donc, sans tarder davantage, à une comparaison beaucoup plus profitable du *Canzoniere* et de la “Grenade“, à l'étude des qualités communes aux deux chefs-d'œuvre. Ardents et sincères, aube radieuse du cœur, tels nous apparaissent d'abord les amours de Pétrarque et d'Aubanel. Laure exerce une souveraineté incontestée et pendant vingt et un ans recevra tous les soupirs de son poète:

*Amor in altra parte non mi sprona,
Nè i piè sanno altra via, nè le man come
Lodar si possa in carte altra persona.*

(S. LXVI. I.V.)

Ces soupirs ne sont point tranquilles et mesurés. En dépit de la forme parfaite on sent percer une véritable passion.

“ Elle est si belle, s’écrie le poète de Vaucluse, que nulle autre désormais ne pourra me plaire ”.

Et il avoue:

“ C’est en vain maintenant qu’une autre femme pourrait espérer séduire mon cœur ”.

Nous trouvons le même aveu, passionné et désespéré, dans une à son ami Colonna où il qualifie son amour de véritable frénésie:

“ Oh! il ciel volesse che tu scherzando, cogliessi nel vero e che l’amor mio fosse un giuoco e non com’è pur troppo una frenesia! E tu sai bene quale sia il mio pallore, quali le mie pene ”.

La brune Zani fit éclore dans le cœur d’Aubanel une passion analogue, absolue et dévorante. L’aède de Maillane évoquant le début de cette idylle sous les vieux chênes de Font-Ségugne, emploie une image fort expressive:

“ Aubanèu s’aflamè coume un escandihoun ”.

Pendant de longues années le félibre de la Grenade va chanter son mal. La plaie laissera suinter jusqu’au dernier jour quelques gouttes vermeilles. D’autres femmes inspireront Aubanel et feront tomber de sa plume des vers enflammés, le délicat fantôme de Zani deviendra plus vaporeux, presque inconsistant: il ne s’évanouira jamais complètement. Dans l’exquise préface de la “Mióugrano“, Frédéric Mistral a bien noté l’importance de cette sincérité amoureuse:

“ Lou Libre de l’Amour, causo mai-que-mai raro, es dounc un cant de bono fe, uno flamado vertadiero ”.

Sincères et profondes, ces passions sont aussi essentiellement chastes, belles et dignes, pures et transparentes. Aussi nos deux poètes pourront-ils déposer leur œuvre amoureuse aux pieds de la Vierge. L’amour d’Aubanel, comme celui de Pétrarque, appartient bien au Moyen-Age méridional, époque où le ciel était plus bleu et où l’Amour ne daignait exercer son empire que sur les cœurs nobles. Laure, *fior d’onestate e di bellezza*, mérite d’être assise, après sa mort, près du Créateur, *come sua vita alma richiede*. En elle beauté et pureté s’unissent étroitement:

“ Ta sublime beauté qui n’a pas sa pareille au monde te déplairait elle-même, si tu ne la considérais pas comme servant à parer et à embellir le merveilleux trésor de ta chasteté ” (S. CCV).

Zani, elle aussi, est pure comme l'aube et le félibre irlandais W. B. Wyse exaltera dans ses "Parpaïoun Blu" le chaste Aubanel :

*Em' aquelo amo bello
Mai que nèu blanquinello.*

C'est ce qu'exprimera Victor Hugo dans une lettre où il faut voir autre chose qu'une courtoise mais banale réponse à un confrère lointain:

" Votre poésie a un charme pénétrant. Elle est faite pour la lumière et la rosée. On s'en approche et on la respire avec bonheur. Elle sent bon pour l'âme ".

Les deux grands lyriques latins qu'unit une si curieuse et si fraternelle ressemblance et qui surent si bien exprimer toutes les nuances de l'amour passèrent toute leur existence à lutter contre lui et à déjouer ses ruses. Pour l'un comme pour l'autre, l'amour est une puissance qui ennoblit. Pétrarque bénit le temps, le lieu et l'heure où ses regards s'élevèrent si haut. Les yeux de Laure transforment tout:

*Benedetto sia'l giorno e 'l mese e l'anno
E la stagione e'l tempo e l'ora e 'l punto
E'l bel paese e'l loro ov'io fui gi 'unto
Da duo begli occhi, che legato m'hanno.*

Aubanel ne croyait-il pas lui aussi que l'amour d'une femme aimée et digne de l'être grandit sans cesse, exalte les plus nobles facultés humaines et que :

" *L'amour assiéuno lis amo* ".

Par la pureté et la noblesse de leur passion, les chantres de Laure et de Zani prolongent la tradition des troubadours. Ceux-ci, maîtres bien-aimés du premier, devaient fournir au second la presque totalité des épigraphes qui ornent son chef-d'œuvre comme autant de touffes de violettes. Les troubadours, on le sait, ont créé par leur théorie de l'amour courtois un véritable culte de la femme. En faisant de l'amour un principe de perfection littéraire et morale ils ont introduit dans la littérature européenne une conception très originale.

" L'amour rend les hommes vils vertueux, donne de l'esprits aux sots, rend les avares prodigues, donne la loyauté aux fourbes, la sagesse aux fous. La science aux ignorants, la douceur aux orgueilleux ".

Tel est le curieux passage d'Aimeric de Péguillan. N'avons-nous pas l'impression de lire une lettre de Pétrarque ou un discours d'Aubanel? Les deux poètes qu'inspirèrent les beaux yeux de deux jeunes comtadines se rattachent aussi aux troubadours par un goût très vif pour les petits riens finement ciselés. Leur chant pur et passionné jaillit de l'humble vie quotidienne. Comment en serait-il autrement puis que, en réalité, tout, ou presque, se passe dans leur cœur?... Contemplant avec amour le gant brodé de soie et d'or de Laure, Pétrarque se croit parvenu au comble du bonheur (S. CXLIX. I.V.).

Nous songeons évidemment aux troubadours, à Pèire Vidal par exemple qui écrivait avec enthousiasme:

“ le présent d’un simple cordon que m’a accordé la belle Raimbaud me rend plus riche à mes yeux que le roi Richard lui-même avec Poitiers, Tours et Angers ”

ou à Guillaume de Saint-Didier qui constatait avec mélancolie:

“ Elle pourrait me rendre heureux si elle m’accordait seulement l’un des cheveux qui tombent sur son manteau ou l’un des fils qui composent son gant ”.

Comme les vieux poètes provençaux, comme son illustre précurseur du Trecento, Aubanel chante à tout propos: le miroir de Jenny, sa chambrette, le souvenir d’une main brune ou de tresses couleur de nuit, une fleur desséchée, la prière de “l’innamoramento“ copiée d’une main tremblante... Bien des poèmes du *Canzoniere* et de la “Mióugrano“ pourraie donc faire sourire ou n’éveiller aucun écho. Le lecteur ne devra jamais oublier que pour le cœur délicat d’un poète vraiment amoureux rien n’est futile mais qu’au contraire tout ramène à l’être aimé, centre et lumière unique de ce monde. Écoutons Aubanel :

*Tenès, vous dirai tout pecaire!
Aquelò flour, aquéu papié,
Madamisello, acò ‘s pas gaire,
E pèr iéu i’a rèn de parié!*

Quoiqu’il en soit, ces évènements, souvent insignifiants, grâce à la magie du génie poétique ont donné d’immortels sanglots, de purs bijoux comme l’a fort bien mis en relief Foscolo à propos de Pétrarque:

“ spesso allude all’occasione che fe’ nascere (le sue composizioni). Per verità assai di tali circostanze sono così frivole in sè stesse, e i poetici ornamenti così destramente usati a coprire domestici eventi, che difficilmente fermano l’attenzione di lettori scaldati dallo splendore delle imagini, maravigliati dalla elevazione de concetti, e tratti avanti dalla varietà e melodia della versificazione ”.

Soulignons donc le grand mérite d’Aubanel et de Pétrarque: leur cœur déborde de passion véritable. Sur la première page de la Grenade, et du *Canzoniere*, il faudrait écrire la célèbre formule de La Rochefoucaud:

“ L’absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes comme le vent éteint les bougies et allume le feu ”.

LA NATURE - LE PRINTEMPS

La poésie amoureuse du *Canzoniere* et de la Grenade est à la vieille poésie provençale ce que la rose est à l’églantine. Aubanel a vécu au XIXème siècle et Pétrarque, on le sait, peut être considéré comme le plus lointain et le plus glorieux ancêtre du lyrisme moderne. Étudions donc cet aspect moderne qui leur est commun et qui achève de leur

donner une place bien à part dans la production lyrique méditerranéenne: même importance de la nature et du printemps, même volupté de la douleur, même conflit entre l'amoureux et le chrétien, entre le pauvre homme et le dévot de la Vierge. Tous les poèmes du *Canzoniere* nous montrent le visage de la blonde inspiratrice mis en relief par le beau paysage comtadin qui l'entoure et le précise. Nul ne saurait oublier la poétique et fraîche vision de Laure sous une pluie de fleurs... Mais la nature environnant l'aimée se reflète, peut-on dire, dans les vers du moindre sonnet. Pétrarque chante sans jamais se lasser ces fleurs et ces feuillages, ces ruisseaux et cette brise, cette vallée close, ces collines et cette plaine inondées de lumière qui participent à son roman d'amour

*L'erbetta verde e i fior di color mille,
Sparsi sotto quell'elce antiqua e negra,
Pregan pur ghe 'l bel piè li prema o tocchi..
E'l ciel di vaghe e lucide faville
S'accende intorno, e'n vista si rallegra
D'esser fatto seren da si begli occhi ”.*

(S. CXL. I.V.)

La mort de Laure ne mettra pas un terme à ce chant et le poète, les yeux au ciel, gravira souvent l'ombreuse et verdoyante colline: il reviendra s'asseoir sur cette rive fraîche et fleurie, rêver à son amour et polir ses vers. Rien d'étonnant à cela: écoutez l'ermite d'amour!

“ Il n'est pas de buissons ni de rochers dans ces montagnes, pas de rameaux ni de verts feuillages dans ces plaines, pas de fleurs ni de brins d'herbes dans cette vallée, pas une goutte d'eau dans ces fontaines, pas un animal dans ces forêts qui ne sache combien ma douleur est cruelle ” (S. XX. I.M.).

Aubanel, lui aussi, associe la nature à sa malheureuse passion. Cette nature joue un rôle dans le drame qui déchire son pauvre coeur et elle fournit un beau cadre au cher visage de Zani. Le cinquième poème de la Grenade nous offre peut-être l'exemple le plus caractéristique: la jeune fille danse, la tête couronnée de fleurs, sa chevelure brune et parfumée agitée par la brise. La charmante vision s'estompe pour réapparaître deux strophes plus loin, après l'évocation d'un admirable paysage en parfaite harmonie avec la scène décrite :

*Ansin, sus lou pountin de maubre,
Ero à dansa la bello enfant,
E s'entendí de brut que lou piéu-pièn que fan
Lis aucèu qu'à la niue se couchon dins lis aubre
Tout cerco lou repaus, alor, e tout s'escound.*

*Au founs dóu laberinte e dins l'andano soumbro,
Emé lis auro dóu tremount,
Lou soulèu, rouge e fièr, davalavo dins l'oumbro.
Enterin, coumencè la poulido cansoun
Di grihet, dins l'erbo e la moussou,
E la luno, mountant, tranquilo, aperamount,
Espandiguè sa clarta douço.
Trefoulido, l'enfant noun poudié s'alassa
De canta, de sauta, de rire e de dansa.*

Cette brune enfant, Aubanel la cherchera partout dans les champs, dans les sentiers, dans les bois, son cœur amoureux battra plus vite. Il nous avoue, et nous aurions tort de ne voir là qu'une image :

“ L'amour me fait embrasser jusqu'à l'écorce des rouvres ”.

Plusieurs siècles avant lui, Pétrarque n'agissait pas autrement:

“ De rêverie en rêverie, de colline en colline, l'amour m'entraîne... Que de fois, mais qui pourra le croire, dans l'eau limpide, sur l'herbe verte, au tronc d'un hêtre, dans un nuage blanc, je l'ai vue, vivante, si belle, si parfaite que la fille de Leda eût dû s'avouer éclipsée par elle comme l'est une étoile par un rayon de soleil ” (Canz. XIII.).

Qu'il s'agisse du *Canzoniere* ou de la Grenade il convient de noter la royauté absolue exercée par la plus douce saison de l'année. Laure est toujours dépeinte dans un cadre printanier: mieux encore, elle apparait comme la souriante fée de l'éternel printemps :

*Come 'l candido piè per l'erba fresca
I dolci passi onestamente move,*

*Vertù che 'ntorno i fior apra e rinnove
Delle tenere piante sue par ch'esca.*

(S. CXIV. I.V.)

Quand les feuilles paraissent sur les arbres et les violettes sur la terre, le poète se rappelle le corps délicat, la parure légère et charmante, l'air modeste de la jeune femme car c'est au milieu des violettes et de la verdure qu'il subit le premier assaut de l'Amour et qu'il fut à jamais asservi (Canz. XII.). Le félibre avignonnais ne chante lui aussi qu'au renouveau pareil à ces pauvres oiseaux qui grelottent sur les branches des arbres dénudés:

*Moun amo es pleno de cansoun,
Auceloun mut que l'ivèr jalo.*

Au cours des siècles d'autres poètes ont exalté le printemps: peu ont salué avec de tels accents d'allégresse la saison de l'amour:

*Lou printèms sourris, lou printèms encanto;
Tout cor douçamen es enfestouli,
L'aureto, la font, l'auceloun, tout canto
La cansoun d'amour que fai trefouli,
Lou printèms sourris, lou printèms encanto
La terro e lou cèu soun enfestouli!*

Aubanel ne se lassera point d'admirer les deux mois jumeaux: Mai, qui rit dans les yeux des jeunes filles (*I'a dins tis iue lou mes de Mai*, dira-t-il à Ludovine...), et surtout Avril, l'incomparable Avril. Dans les vergers on entend une respiration légère et un bruit de baisers :

*Abriéu, dins li flour dóu vergié,
Aleno em' un brut de poutouno.*

Les fleurs frissonnent sous la caresse de l'aube

*D'abriéu l'aubo suavo arroso
Li flour presso d'un dous fremin.*

La sève s'élève dans les tiges avec une force irrésistible et les prés ne forment qu'un immense tapis multicolore:

*A pleni jitello
Abriéu s'estandis*

*E dins la pradello
Brodo un gai tapis.*

C'est le miracle qu'avril renouvelle chaque année:

*dóu gai soulèu d'abriéu vengue la proumiero aubo
Tout flouris, l'ermas et la font ”.*

Ce miracle, les troubadours, certes, l'avaient déjà noté. De nombreuses chansons courtoises décrivent les feuilles et les fleurs, le doux mois de mai, le rossignol, l'hirondelle, l'alouette, ces oiseaux qui savent plaire à la fois au peuple et aux lettrés. Pour beaucoup de ces vieux poètes d'oc, la Nature était une amie et une inspiratrice. Jaufré Rudel pouvait écrire:

*Maîtres, maîtresses de chansons
Assez autour de moi foisonnent:*

*Mille oiselets sur les buissons
Célèbrent les feurs qui couronnent
Nos gazons déjà renaissants.*

Aussi voyait-il en artiste la saison où le ruisseau qui sort de la fontaine devient clair et où paraît la fleur d'égantier. Arnaut de Mareuil lui aussi était heureux quand le vent halène en avril et quand pendant toute la nuit sereine chantent le rossignol et le geai ... Mistral avait raison: Pétrarque et Aubanel sont bien les héritiers des Troubadours.

LA DOULEUR - VOLUPTÉ DE LA DOULEUR

Quittons à regret les Troubadours: nous ne les écouterions que trop... Cette belle nature printanière n'apporte pas toujours, tant s'en faut, la paix et le calme au cœur de nos deux poètes enamorés. Si le printemps leur rappelle l'éclosion de leur roman d'amour, il leur rappelle aussi l'évanouissement de leurs rêves. Leur âme ne partage pas toujours cette sereine allégresse des choses et les blessures secrètes saignent à nouveau. Et ici, d'un seul coup d'aile, Pétrarque et Aubanel vont s'élever bien au-dessus des troubadours sur les hautes cimes déchiquetées et pourpres de la souffrance et de la poésie. Le printemps chez Pétrarque renouvelle les anciens tourments et fait renaître les plus profondes douleurs comme en témoigne l'admirable sonnet "Zefiro torna...":

*Zefiro torna, e 'l bel tempo rimena,
E i fiori e l'erbe, sua dolce famiglia,
E garrir Progne e pianger Filomena,
E primavera candida e vermiglia.*

*Ridono i prati, e 'l ciel si rasserena;
Giove s'allegra di mirar sua figlia;
L'aria e l'acqua e la terra è d'amor piena;
Ogni animal d'amar si riconsiglia.
Ma per me, lasso, tornano i più gravi
Sospiri, che dal cor profondo tragge
Quella ch'al Ciel se ne portò le chiavi
E cantare augelletti, e fiorir piagge,
E'n belle donne oneste atti soavi,
Sono un deserto, e fere aspre e selvagge.*

Certaines pages de la "Mióugrano" prolongent ce cri. Les prés remplis de violettes, les hirondelles de retour, le soleil plus chaud, les arbres fleuris, tout engage à aimer. Hélas! Tout est fini pour le poète qui termine chaque strophe par ces vers désespérés

*O moun cor
Perqué siés pas mort?*

Mêmes accents, plus douloureux encore, dans le poème XIX du “Livre de l’Amour“:

*O flour, perqué sias espelido,
Dins li camin, e tout-de-long?
O flour, perqué sias tant poulido?
Pèr-de-que cascaias, o font?
Perqué tant de fueio? La branco
Souto la ramo s’espalanco...
O nèu d’ivèr, nèu frejo e blanco,
Poudiés pas, souto toun linçòu,
Teni sèmpre la terro en dòu?
Pleno dóu prefum di vióuleto,
Dou fres dóu sero, d’ouunte vèn
Que boufas sèmpre, auro mouleto,
Auro d’amour e de printèm?
Luno, perqué siés clarinello?
Amoussas-vous toutis, estello!
Perqué fasès la nine tant bello?
O bèn, amoussas-vous, mis iue,
E veirai plus tant bello niue!*

Le félibre ese profondément malheureux car le passé ne saurait mourir complètement:

*Noun! toujours quaucarèn s’autouro
D’aquéu passat que lou cor plouro,*

*Noun! toujours quaucarèn reviéu
E vous rousigo tóuti viéu.*

(Mióug. XIX)

Pour apaiser sa douleur car *lou lassige dóu cors es de baume pèr l’amo*, le lyrique de la “Grenade“ recherchera la solitude et les paysages âpres et tourmentés:

*Desempièi qu’es partido...
A travès plan e mount, iéu, tout l’an siéu pèr orto,
Barrulant à l’asard e sènso coumpagnoun;
Plourant, se fau que tourne i bàrri d’Avignoun.*

(Mióug. XIII)

Pétrarque, lui aussi, hantait les lieux difficiles e dangereux (S. XXV. I.V.) se demandant comment ses pieds n'étaient point rompus et lassés (S. XLVI. I.V.). Aussi lorsque Aubanel erre, le cœur lourd, à travers les rocs et les sombres sapins du septentrion de Lure,

*Di draiou trapeja sèmpre iéu me destourne
E m'esmarre, de fes, dins d'esmaradou sourne.*

comment ne pas évoquer la silhouette de son glorieux ancêtre qui *solo e pensoso* allait arpentant *a passi tardi e lenti i più deserti campi*?

Mais si la rose d'amour a des épines acérées, elle a aussi des pétales au délicat parfum. Une certaine douceur, une secrète volupté atténuent l'amertume de la passion sans espoir d'un Pétrarque et d'un Aubanel. Pétrarque a connu toute sa vie les griffes cruelles de l'Amour (S. XLV. I.V.). Que n'écoutait-il les vieux poètes de cette accueillante terre provençale!

“ L'amour pique plus doucement qu'une mouche mais la guérison est bien plus difficile ” lui avait dit Marcabrun.

“ Des flammes qui brûlent plus fort que le feu au four! ” avait surenchéri Bernard de Ventadour. Et Père Cardenal avec un sourire triste avait ajouté:

“ On pense se chauffer, on se brûle, les liens d'amour viennent tard, les maux tous les jours ”.

Mais peut-on raisonner et se protéger quand une seule boucle blonde fait bondir votre cœur dans une poitrine soudain trop étroite. Le doux poison (S. CI. I.V.) se glisse dans les veines et Pétrarque ne goûtera jamais plus la paix de l'âme. Le sommeil le fuiera:

“ A cette heure où le ciel, la terre et les vents se taisent, où les bêtes sauvages et les oiseaux sont endormis, où la nuit promène dans son cours circulaire son char étoilé, où dans son lit la mer repose immobile, je veille, je pense, j'aime, je pleure ” (S. CXIII.).

Pieds et poings liés, Pétrarque est un esclave mais un heureux esclave (S. XXXIX. I.M.). Il parle sans cesse de mal chéri”, de douce peine, de joug charmant (S. LXXXVIII; CXIII; CXLV. I.V.). Il nourrit de soupir son cœur qui ne veut rien autre chose, et, né pour pleurer, il vit de larmes. Le poète nous engage d'ailleurs à ne pas trop le plaindre:

*in tale stato
E dolce il pianto più ch'altri non crede*

(S. LXXXVI. I.V.)

Son maître, l'Amour, ne lui assure-t-il pas qu'une telle souffrance est une vivifiante source de bonheur?

“ Pour me consoler tu me jures par tes flèches d'or que souffrir par elle est meilleur qu'être heureux par une autre et je te crois ” (S. CXXII. I.V.).

Et la plume du poète laissera tomber un jour ce vers, pure goutte de rosée qu'illumine un pâle rayon d'avril:

“ Lagrimar sempre è'l mio sommo diletto ” (S. CLXXI. I.V.)

De Pontmartin a finement observé que si la passion de l'illustre exilé est sincère et douloureuse, elle se transforme aisément en plaintes suaves, en gémissements harmonieux:

“ Il se console de ses douleurs en les exprimant, et retient ses soupirs pour relire ses vers. Peu à peu il s'acclimate à cette situation qui n'est pas sans charme, et où il n'a pour récolter un diamant, qu'à laisser tomber une larme dans la fontaine de Vaucluse ”.

Théodore Aubanel, ici encore, se présente comme un authentique fils de Pétrarque. Il exprime, lui aussi, sa souffrance en des strophes mélancoliques que mûrit la solitude:

“ A chaque pas ce sont de gracieuses rencontres, de douces émotions; ... personne ne voit ce que je vois, personne n'entend ce que j'entends... Quand je suis seul c'est alors, peut-être, que je me trouve le plus en compagnie, car mes souvenirs ne me quittent pas, et comme des oiseaux que le bruit effraie, ils volent à moi, bien plus nombreux, avec le calme et le silence et la solitude... Quoique je sache que c'est un mal cruel (l'Amour) je ne m'en plains pas, car souffrir ainsi, c'est vivre, et il y a une grande joie à se sentir vivre ”.

Exaltée par la souffrance, l'imagination avec ses rêves d'avenir et ses visions idéales est, en effet, une source poétique autrement puissante que le bonheur réel aux rives trop fleuries et que le temps tarit parfois bien vite. Le félibre qui avait choisi pour devise *Quau canto, soun rnau encanto* commence son oeuvre amoureuse par un distique particulièrement expressif :

*Ai lou cor bèn malaut, malaut à n'en mouri ;
Ai lou cor bèn malaut, e vole pas gari.*

Comme celui qui le précéda de cinq siècles, il chérit sa douleur:

Mi lagremo

Fan qu'abrasa moun cor que cremo,

E de soufri siéu jamai las,

E moun tourment èi moun soulas.

(Mióug. XIX.)

et il s'adresse à son pauvre cœur selon une antithèse vrai ment digne de Pétrarque

Rèn que soun souveni

Te fai mouri e te fai viéure.

(Mióug. XXII.)

Oui, la souffrance est féconde! Comme l'écrivait le poète avignonnais à un ami:

“ C'est la douleur vraiment qui fait homme, qui mûrit, et qui trempe l'âme comme une

bonne épée... je ne voudrais pas n'avoir jamais eu qu'une vie plate et froide sans secousse et sans émotion ”.

Pétrarque et Aubanel portent tous deux au flanc une large et profonde blessure, mais ils ne détournent point la tête. Ils la contemplent longuement, avec un plaisir indicible. Ils cacheraient, ou brûleraient peut-être, la baguette magique de la bonne fée qui leur apporterait la guérison. Ils souffrent, certes. Ils se déchirent aux ronces de la réalité mais avec ces épines ils tressent des couronnes plus durables que les plus belles guirlandes fleuries. Tous deux peuvent répéter après l'exquise troubairitz Clara d'Anduze:

“ Quand je veux chanter, je pleure et je soupire... et mes vers ne disent pas ce qu'il y a dans mon cœur ”.

SENSUALITÉ ET MYSTICISME : LA VIERGE

Ce n'est pas seulement la volupté de la douleur qui confère à Pétrarque et à Aubanel une place à part dans la lignée des grands lyriques méditerranéens, c'est aussi la lutte sans merci que se livrent en leur cœur l'amour et la foi, la sensualité et le mysticisme. D'un tel conflit, épuisant et sans cesse renaissant, qui oppose une âme et une chair également exigeantes, jaillit, on s'en doute, une poésie originale, frémissante, émouvante, à la fois très pure et passionnée: de la lave sur une pente neigeuse! Il semble étrange au premier abord de parler de sensualité à propos du *Canzoniere* et de la “Mióugrano“, c'est-à-dire des œuvres les plus pures et les plus chastes de la littérature néo-latine. Les tendres et délicats fantômes de Laure et de Zani ne se découpent-ils point sur un ciel idéalement bleu et lumineux, et ne symbolisent-ils pas le triomphe de la partie la plus éthérée de notre être? Oui, certes, incontestablement... Mais on ne saurait nier la violence des orages intérieurs: la victoire ne fut jamais facile, elle demeura toujours précaire.

Certains troubadours, au XIIème siècle notamment, avaient déjà puisé aux sources d'une double et curieuse inspiration. Dans une aube célèbre voici par exemple ce que répond l'un d'eux à un ami qui toute la nuit a veillé et prié Dieu, roi de toute clarté :

Je suis si bien, ami, que je voudrais
Que le soleil ne se levât jamais!
Le plus beau corps qui soit né d'une mère
Est dans mes bras et je ne m'émeus guère
Du jaloux ni de l'aube.

D'autres avaient fait des rapprochements fort étranges et même franchement inattendus, tel ce Rigaut de Barbezieux qui écrivait:

“ Je suis semblable à Perceval qui fut saisi d'une telle admiration à la vue de la lance et du Saint Graal qu'il ne sut demander à quoi ils servaient; aussi quand je vois, dame, votre joli corps, je m'oublie à le considérer avec admiration; je veux vous adresser une prière et je ne puis: je rêve ”.

Ces troubadours regardaient le ciel avec une ferveur indiscutable mais ils respiraient avec avidité les parfums grisants de la terre. Pétrarque et Aubanel cependant, vont, ici encore, s'élever bien au-dessus d'eux. Leurs vers exprimeront une souffrance indicible et auront souvent une lueur pourpre. Chez eux s'affronteront avec une rare violence l'idéal chrétien et l'idéal païen, ces deux grands moteurs de l'âme méridionale. Dans son étude sur le chantre de Vaucluse, Foscolo emploie une image charmante: chez les Anciens, dit-il, Amour était nu; Pétrarque jette un voile sur la divine statue mais ce voile est léger et transparent.

“ Benchè Petrarca siasi studiato di ricoprire d'un bel velo la figura di Amore, che i Greci e i romani poeti ebbero vaghezza di rappresentar nudo, questo velo è così trasparente, che lascia tuttavia discernere le stesse forme ”.

Les critiques provençaux partagent ce point de vue. L'auteur des “Nouveaux Samedis“, après avoir évoqué les lointains troubadours et leurs cours d'amour au sensualisme éthéré et idéal, constate que l'amour pour Laure a été comme une première dégénérescence, un premier degré d'infériorité après le mysticisme dantesque, le culte tout immatériel de Dante pour Béatrix. Il y a là, à son avis, un prélude, une légère bouffée de sensualisme. Innombrables sont les lecteurs qui se félicitent de cette dégénérescence. Laure pouvait être un symbole, une abstraction, un concept épuré et éthéré; elle est une femme réelle et bien vivante. Nous entendons son pas charmant et, dissimulés derrière la haie fleurie du *Canzoniere*, nous écoutons sa respiration légère. Dans un sonnet Pétrarque avoue que ce sont les beautés merveilleuses et charmantes mais périssables qui l'ont d'abord et profondément frappé: il n'a apprécié les qualités de l'âme sublimes, célestes et immortelles ”que beaucoup plus tard (S. LXVII. I.M.).

Ne venait-il pas de déclarer avec un rare enthousiasme :

*Non fu simil bellezza antica o nova;
Nè sarà, credo.*

(S. LXIII. I.M.)

Ce que chante surtout Pétrarque c'est le divin visage de Laure, sa tête blonde penchée d'une manière si gracieuse, les roses de ses joues, la neige de son teint, les étoiles de ses yeux, les perles de ses dents, les pieds mignons, les plus souples et les plus beaux (S. LXXVI. I.M.)

L'allure royale, la main charmante qui étreint le cœur, les bras qui sans même faire un geste auraient conquis ceux qui surent le mieux résister à l'amour (Id.) et, évidemment, la magnifique chevelure que le poète exaltera par dessus tout: aucune nymphe, aucune déesse ne dénoua jamais une aussi fine chevelure d'or :

Qual ninfa in fonti, in selve mai qual Dea

Chiome d'oro si fino a l'aura sciolse?

(S. CVIII. I.V.)

Oui, Laure parlant de son propre corps pourra dire à son amant:

quel che tanto amasti,

E laggioso è rimaso, il mio bel velo.

(S. XXXIV. I.M.)

Pétrarque a donc aimé ardemment Laure pour sa beauté physique. Le corps de la jeune femme est un marbre qui marche et qui respire (S. CXIX. I.V.). Nous approuvons G. Mounin lorsqu'il constate que le poète de Vaucluse a su fixer le mouvement fascinant d'une démarche féminine... La danse la plus immatérielle et la plus charnelle qui soit. Pétrarque est un de ces quel ques très grands qui savent que c'est un très grand thème érotique . A notre avis un seul poète a réussi à l'égaliser ici: Théodore Aubanel. Ce beau corps, Pétrarque le décrira souvent avec une sensualité discrète et raffinée mais frémissante:

“ Elle épandait sa chevelure avec tant de grâce, elle la rassemblait avec des mouvements si charmants que mon âme tressaille encore à ce souvenir. Le temps l'a maintenant tordue en nattes plus lourdes qui m'enlacent le cœur d'un lien si solide que la mort seule pourra le dénouer ” (S. CXLIV. I.V.).

Aussi, après la mort de son inspiratrice, le poète levant les yeux au ciel comprendra les douces rigueurs, la résistance calme, pleine de chaste affection et de pitié, la froideur aimable qui a contenu ses désirs passionnés et, il s'en aperçoit, insensés. Il reconnaît que ce divin regard a modéré ses pensées téméraires et qu'il a pu s'oublier (S. LXXXVI. I.M.). Car l'amour de Pétrarque ne fut pas toujours d'un azur immaculé:

“ Quand la passion, dont les excitations ardentes, difficiles à réprimer, me mènent et me conduisent, me fait sortir parfois de ma réserve habituelle et me fait songer à la satisfaction de mes sens... ses yeux troublés et offensés lancent des éclairs ” (S. XCVII. I.V.).

Le poète commence à s'éveiller:

“ Je vois combien elle eut raison de résister à mes désirs et de modérer par ses regards caressants ou sévères ma passion jeune et ardente ” (S. XXI. I.M.)

Sur ses vieux jours il saura un gré infini à sa Muse:

Fior di virtù, fontana di beltate,

Ch'ogni basso pensier del cor m'avulse

(S. LXXXVI. I.M.)

et son coeur débordant de tendresse épurée la bénira;

*Benedetta colei ch'a miglior riva
Volve'l mio corso, e l'empia veglia ardente,
Lusingando, affrendò, perch'io non pera*

(S. XXII. I.M.)

Comme Pétrarque, son très illustre Maître, Aubanel était profondément latin et chrétien. Plus que tout autre poète de race latine, il devait être le chantre de la Beauté. On connaît son vers enthousiaste:

“ O sènso la Bèuta de que sarié lou mounde! ”.

Cette beauté, l'ami de Mistral la cherche avec avidité, partout et toujours, dans un paysage, un tableau un meuble, une œuvre d'art, une belle page, mais surtout dans l'inimitable plastique féminine:

“ Je sais, dit-il, un printemps plus beau que celui des prés et des forêts et des jardins, je sais une floraison encore plus ravissante et je sais un plus joli matin que le matin des roses, c'est celui des jeunes filles: yeux noirs ou bleus pleins de rayons, petite bouche de cerise faite pour les baisers, et taille fine, et corsage juste ”.

Sa soif d'amour sera une véritable soif de Tantale et à certaines heures de folie il voudra enlacer dans ses bras le monde entier. Que de fois ne chantera-t-il pas la jupe souple légèrement attachée sur les hanches, le riche corsage qui monte juste où commence le régal des cœurs affamés du beau, ce corsage qui s'ouvre comme une fleur:

*Vese de linen bada toun jongne
Coume uno flour que s'expandis.*

Notre félibre ne pourra pas croiser un joli brin de fille dans la rue sans mordre aussitôt par la pensée le dessin pur de sa bouche:

*Cresien mi dènt
Mordre l'orle pur de si bouco.*

Et ce bel alexandrin, inspiré par les yeux verts de Belmone, il le prononcera avec ferveur des centaines de fois:

“ O chato, fres rasin ounte voudriéu beca! ...

Mais Aubanel, païen authentique, était aussi un chrétien sincère. Il se signait pieusement devant les églises, participait régulièrement aux nombreuses processions de sa ville natale, pieds nus, revêtu d'une grossière cagoule, et n'hésitait pas à secourir des malades et à les frictionner avec bonté et humilité.

L'œuvre du poète d'Avignon présentera donc, inévitablement, cette double pente amoureuse et chrétienne, ce méditerranéisme complexe dont parle Emile Henriot. On respire partout cette *odor di femmina* qui dénonce les grands amoureux et que Gillet découvrait déjà chez Dante. On y respire souvent aussi l'encens de la plus pure poésie chrétienne, même dans les poèmes les plus déchaînés. Pensons au dernier vers de l'extraordinaire Vénus d'Arles! Dans la Miougrano, l'amour pour Zani, pur et généreux, se transforme parfois en passion fougueuse. José Vincent écrit à ce propos:

“ Tout chaste qu'il soit, il y a déjà en lui, au temps de la Grenade, ce que Sully Prudhomme appelait l'instinct de vivre blotti, dans une étreinte qui doucement et fortement l'emprisonne. Il reste en-deçà du désir impur, mais, peut-on dire, il tend vers la limite ”.

Car c'est par sa beauté physique que la *douço vierginello* l'a envoûté: Aubanel ne cessera pas de chanter le joli visage de son ami, son front si lisse, ses yeux si beaux, ses belles mains, ses dents qui brillent pareilles à des perles, et surtout, car lui aussi a un véritable culte de la chevelure, les longs cheveux, sombre et vivant fichu, dans lesquels ses doigts ont si souvent et si chastement joué:

*Lou péu! Lou péu! aquelo glòri
Gisclado di man dóu bon Diéu!*

Chastes furent aussi les joyeuses danses où il saisissait la jeune fille par sa taille délicate. Cependant une légère sensualité apparaît par moments: Zani trébuche, Théodore la reçoit dans ses bras:

“ Que sa tête était belle, là, sur mon épaule, noyée dans sa longue chevelure et penchant toute pâle...

Vous êtes-vous point fait de mal?

De ses beaux yeux, alors, elle me regarde. Ma main sentait battre son cœur. Oh! comme elle était émue! oh! comme elle était interdite! Et moi, qui pour sa vie aurais donné ma vie, tandis que je la tenais tout entière dans mes bras, ah! je n'aurais pas voulu qu'elle ne fut point tombée! ”

(Grenade, V.)

Mais parfois la poussée sensuelle devient plus violente et le félibre nous fait songer à ces pins de Provence qu'une étincelle, l'été, sudit à transformer en torches:

*Oh! te béuriéu dedins un vèire,
Te rousigariéu de poutoun,
E passariéu, rèn qu'à te vèire,
Touto ma vido à ti geinoun!
De liuen, de près, ô femo, femo,
Saras tout pèr iéu.*

(Mioug. XIX.)

Le poète nous dévoile les vœux secrets de son cœur:

“ Tu voudrais doux et longs embrassements, et, jusqu’à demain couvrir de baisers,— son front charmant, sa jeune main, ses mains arrosées de tes pleurs ”.

(Grenade, XXII.).

Et certaines strophes de la Grenade annoncent déjà la pluie de feu et de métal en fusion, la poésie solaire, intense, aveuglante, des Filles d’Avignon:

*O Bèuta, pan de la jouinesso,
O pan goustous, o bèu pan blanc,
Pan que se manjo en tremoulant,
Pan de l’amour, pan di caresso!*

(Mioug. XXII.)

Hommes, hommes du Midi, Aubanel et Pétrarque ont connu les assauts impitoyables que la chair livre périodiquement à l’esprit. Sincèrement et profondément chrétiens, ils ont vigoureusement soutenu la lutte. De Pontmartin constate que pour se défendre contre le souffle poétiquement corrupteur, Pétrarque disposait, outre la vertu inflexible de Laure, de sa foi sincère et de sa piété. L’amour divin l’emportera, surtout après la mort de la blonde inspiratrice: le poète élèvera son cœur vers le Bien suprême qui ne trompe jamais et qui rend plus heureux (S. LXVII. I.V.). Il rendra grâce au Seigneur tout puissant qui d’un simple mouvement de sourcils régit et gouverne le ciel et il reviendra vers lui lassé autant que rassasié de vivre (S. LXXXIII. I.M.).

Dieu illuminera bien des poèmes au fur et à mesure que se précisera le caractère limité des amours d’ici bas,

“ Come nulla quaggiù diletta e dura ”

(S. XLIII. I.M.)

Trente et un ans après le jour radieux de *l’innamoramento*, Pétrarque exprime sa lassitude :

*e le mie parti estreme,
Alto Dio, a te devotamente rendo*

(S. LXXXIV. I.M.)

Voyant sa faiblesse et ses imperfections, il invoque l’appui divin :

“ Que ta main daigne me secourir pendant les quelques jours qui me restent à vivre et à l’heure de ma mort; tu sais bien que je n’ai d’espoir qu’en toi ” (S. LXXXV. I.M.).

Aussi, après avoir clamé la loyauté et la pureté de son amour, le poète attend-il dans le calme sa dernière heure:

E spero ch’al por giù di questa spaglia,

*Venga per me con quella gente nostra,
Vera amica di Cristo e d'onestate.*

(S. LX. I.M.)

Pétrarque s'incline: il a compris que seul Dieu mérite notre amour, qu'il faut mépriser ce pauvre monde, qu'on ne saurait comparer la créature et le créateur. Citons ici un sonnet très important car il résume la vie et l'ascension morale du poète :

“ Amour m'a tenu vingt et un ans heureux au milieu du feu qui me consumait et rempli d'espoir même dans la douleur; depuis que ma Donna et mon coeur sont montés ensemble au ciel, il m'a tenu dix autres années dans les larmes.

Aujourd'hui je suis las; j'abandonne cette vie si coupable qui a presque éteint en moi le germe de la vertu et je te consacre pieusement, ô souverain Dieu! mes derniers jours. Attristé et regrettant mes années ainsi dépensées qui auraient dû être mieux employées à chercher la paix et à fuir les orages, Seigneur qui m'as enfermé dans cette prison, retire m'en et préserve- moi de la damnation éternelle, car je connais ma faute et je ne l'excuse pas ”. (S. LXXXIV. I.M.)

De tels vers ne doivent pas nous faire illusion: Laure ne fut pas un obstacle à l'armour divin, bien au contraire. Son amant nous l'a dit cent fois. Dans un corps mortel elle montra la beauté d'un ange:

*I' vidi in terra angelici costumi
E celesti bellezze al mondo sole*

(S. CV. I.V.)

et le poète pour rejoindre le port n'eut qu'à suivre le sillage laissé par la dernière sirène :
“ Malgré ta lassitude, efforce-toi d'atteindre le ciel, ô mon âme, en suivant, pour te guider à travers l'obscurité de ses dédains, qui ne sont pas sans douceur, les traces vénérées de ses pas et la clarté divine de ses yeux ” (S. CLII. I.V.).

Et les images abondent... Cueillons encore celle-ci :

“ Tout ce qui faisait de la terre un paradis, ce n'est plus qu'un peu de poussière insensible... Privé de cette lumière que j'aimais tant je reste en pleine tempête dans un vaisseau désemparé ” (S. XXIV. I.M.).

Lamartine, admirateur enthousiaste de Pétrarque. pourra dire avec beaucoup de justesse que Laure n'est pas une femme mais une incarnation du beau dans laquelle l'amant adore la divinité de l'amour. Et le Chantre d'Elvire, en magicien du style verra dans la passion de l'illustre lyrique du *Trecento*, une piété par reflet; piété qui traverse la créature comme un rayon traverse l'albâtre pour s'élever jusqu'à la contemplation du beau infini, Dieu. L'auteur des “Sepolcri“, à qui nous avons souvent fait appel, exprime la même opinion sous une forme aussi poétique:

*“ Petrarca porto in amore quel senso religioso onde venerava ogni impronta della
Divinità sulla terra e vide nella donna che amò un messaggero del cielo venuto a*

rivelargliene la bellezza ”.

Théodore Aubanel fut lui aussi un grand poète chrétien: Emile Ripert exaltera l'accent personnel et émouvant de sa poésie mystique, Armand de Pontmartin respirera avec plaisir le mystique parfum de la Mióugrano, et, à la mort du beau félibre d'Avignon, dans cet immense cimetière fleuri comme un jardin, le meilleur de ses amis et le plus illustre fils de notre Provence pourra s'écrier sur sa tombe:

“ Counfessaire de Diéu durant touto ta vido, vuei, dins lou sen de Diéu, embrasses pér toujours la supremo bèuta qu'aviés visto en pantai, e que nous desvelaves dins toun ardènto pouèsio ”.

Le drame aubanélien prolonge celui de Pétrarque: le poète avignonnais croit que la femme est le chef-d'œuvre de Dieu mais il sait également, par une amère expérience, que l'homme n'est qu'une pauvre créature hybride aux ailes d'ange et aux pieds de plomb. Zani se fait la servante de Dieu: il accepte sans murmurer la volonté divine:

“ Vous êtes le maître! Dans les malheurs, dans les émois, vous mûrissez votre moisson; sur les épines des halliers, vous choisissez ô divin cueilleur, les plus belles fleurs du printemps ”. (Grenade, XII.)

Comme l'ermitte de Vaucluse, Aubanel comprend l'abîme qui sépare l'amour terrestre, si pur et si parfait soit-il, de l'amour divin, absolu, dont son âme a soif :

*Ah! dis amour d'aqueste mounde,
N'ai proun ô moun Diéu coume acò.*

(Mióug. XXV.)

Et comme son frère en lyrisme il demande au Seigneur la paix; la paix, ce bien si rare et si précieux:

*O Segnour, baias-me la pas!
Un pau de pas que me restaure,*

*La pas, la pas que m'a quila!
Coume un vèire d'aigo à-n-un paure,
Fasès-me-n'en la carita!*

(Mióug. XXV.)

Et le “Livre de l'Amour“ s'achève dans l'amour divin comme en témoigne la dernière strophe:

“ Il n'est qu'une joie véritable, en ce monde si mauvais, mais celle-là est sans pareille: la joie de t'aimer, mon Dieu ”.

Si la femme élue, l'adorée, la Muse, a conduit Pétrarque et Aubanel vers le Bien Suprême, vers Dieu, elle les a conduit aussi vers Celle qui fut la Femme par excellence, à la fois mère, fille et épouse: la Vierge.

Faut-il ici encore s'en étonner? Les purs et délicats visages de la blonde Laure, de la brune Zani, ne sont-ils pas le terrestre reflet de Celle qui demeure la plus pure fleur du jardin céleste, fleur de vie sans mort, clarté et aube du Paradis, pour parler comme les troubadours?... Pétrarque, homme du Trecento, Aubanel, âme du Moyen-Age méridional égarée en plein XIXème siècle, ne pouvaient qu'exalter de toutes leurs forces, après Pèire Cardenal et tant d'autres, la vraie mère et véritable amie, l'étoile qui guide les passants au saint pays. Ils répètent après le théologien Pierre de Blois:

“ Si Marie était exclue du Ciel il ne resterait plus au genre humain que la noirceur des ténèbres ”.

La deuxième partie de la Grenade, l'Entre-lueur, se termine, nous l'avons dit, par un fort beau poème à la Vierge. Mais il y a plus: le félibre, plein de respect et de vénération, dépose aux pieds de la Mère de Dieu le fruit éclatant de sève de sa première cueillette poétique. Sans doute les Provençaux eurent-ils toujours un culte particulier pour Notre Dame que Mistral et Roumanille ont célébrée en vers exquis... Le poème qui couronne la “Mióugrano“ nous fait songer inévitablement à l'admirable *canzone* “Vergine bella“ grâce à laquelle s'achève en Paradis le *Canzoniere*, œuvre lui aussi, de jeunesse et d'amour. Les amours d'Aubanel, comme ceux de Pétrarque, ont brûlé dans l'encensoir d'or de Marie:

*Vierge, ai paga ma redevènço
Mis amour an brula dins toun encensié d'or...
Vierge, refresco-me lou cor!*

et, comme cinq siècles plus tôt, la Vierge remercie par un doux sourire le poète qui lui dédie les souffrances de son pauvre cœur et les beaux vers qu'elles ont fait jaillir:

*A ti pèd mete aqueste libre:
O Tu que siés la vido, e l'espèro, e l'amour
Enfestoulis, celèsto flour,*

*L'obro proumiero dóu felibre,
Obro de jouinesso e d'ounour.*

(Miaug. Nosto Damo d'Africo).

Dans son ouvrage sur la nouvelle poésie provençale, Lintilhac, en une page remarquable sur la Femme et la Vierge rattache Théodore Aubanel à cette prestigieuse et innombrable lignée des élégiaques chrétiens qui ont fait communier leur poésie dans un même culte mystique de la Sainte Vierge et de la dame de leurs pensées. Ne se ressemblent-ils pas entre eux, en effet, ces innombrables dévots en vers de la Vierge et de la Femme, à travers les différences d'accent des langues néo-latines, depuis le premier en date des poètes italiens, l'amoureux Ciullo d'Alcamo (portant dans son sein l'Évangile, ma chère!) jusqu'à tant de fougueux et dévots espagnols, tels que ce Boscan dont les hymnes à sa maîtresse ont été métamorphosés en chants d'église, en passant par

Dante qui confond dans une même apothéose Béatrix et la théologie, et par Pétrarque dont le nom dit tout en cette matière, et aussi par ces Troubadours, leurs maîtres à tous, dont on ne sait trop si leurs aubades s'adressent à la Vierge ou à leur maîtresse. On ne pouvait mieux souligner les affinités unissant une fois encore, et sur ce point précis, le grand félibre à Pétrarque et aux Troubadours.

LI FIHO D'AVIGNOUN - LOU RÈIRE-SOULEU

Il importe de signaler maintenant, afin de comprendre les pages qui vont suivre, une importante différence entre Pétrarque et Aubanel. Notre félibre, s'il aima aussi profondément et sincèrement, n'eut pas la fidélité de son illustre prédécesseur. Laure domine sans partage toute l'œuvre amoureuse de son amant. Zani, eut certes l'enviable privilège d'être la première femme aimée c'est-à-dire de conserver tout son éclat, de résister longtemps au lent mais efficace travail d'érosion des années,

*Ah! lou proumier amour que coungreio lou cor,
Urous o malastra, toujours es lou plus fort,*

Son vrai royaume poétique demeure toutefois la Grenade. Par la suite Aubanel devait respirer d'autres fleurs et se désaltérer à d'autres sources, comblant ainsi le vœu de Mistral. Il s'enflamma d'abord pour une jeune correspondante inconnue qu'il appela précisément *l'Amigo qu'ai jamais visto*, et ensuite pour une brune alésienne, Ludovine. Ces deux femmes allaient inspirer quelques uns des plus beaux poèmes du second recueil lyrique: "les Filles d'Avignon". Mais qu'il s'agisse de Mignon, autre nom de *l'Amigo*, ou de *Dono Vióuleto d'Or*, anagramme de Ludovine, nous ne pouvons nous empêcher de songer à Zani: elles en sont le reflet charmant et ont même race.

L'amour d'Aubanel demeurera une ivresse pure et chaste, une passion toute idéale qui fera jaillir de ce cœur toujours jeune de nouveaux flots de poésie. Cette pureté nous relie à la "Grenade" et au *Canzoniere*:

" Je l'adore, écrivait le correspondant de Mignon, mais tout à fait dans le monde des rêves comme adoraient Pétrarque et Dante ",

et il ajoutait plein d'exaltation:

" Pour peu que cela dure, je m'aperçois que j'aurais une autre Mióugrano, non moins poétique et tout à fait originale ".

Quant à Ludovine sa beauté et sa vertu lui feront jouer un rôle semblable à celui de Laure:

*Dono, de femo coume tu,
Pèr sa gràci, pèr sa vertu,
Soun d'inspirarello divino.*

(A Ludouvino).

Examinons de plus près le second recueil poétique de Théodore Aubanel. Nous ne nous attarderons point ici sur les forts beaux poèmes qui, selon Lintilhac, constituent un hymne continu et ardent à la beauté plastique et à l'amour sensuel. L'autre ton de l'ouvrage retiendra davantage notre attention: il existe en effet un certain nombre de pièces dont la pureté, la fraîcheur et l'intense poésie, permettent de voir dans "les Filles d'Avignon" un deuxième "Livre de l'Amour". Quelques unes même présentent des sonorités ou des images bien pétrarquesques, telle cette vision de l'Amie à sa fenêtre avec sa fine main blanche et sa belle chevelure que déroule la brise:

*Vosto man trempo, blanco e leno,
Dins vosti péu; l'auro s'esmòu,
Tendramen l'aureto qu'aleno
Li desnouso sus voste còu.*

(A Madamisello Sofio de L...).

Voici un autre poème digne du *Canzoniere*. Nous le citons ici, quoique figurant dans le recueil posthume du Rèire Soulèu, parce qu'il fut inspiré lui aussi par la jeune correspondante :

*O douço chatouno,
Tant galanto sias,
Que l'aigo s'estouno
Quand vous miraias.
Quand souto l'andano,
Permenas un pau,*

*La brueio tresano
D'amour e de gau.
Pèr vous vèire, o bello!
Lou soulèu, d'un rai,
Trauco l'oumbrinello
Di pin e di frai.
Li flour, amourouso,
A vòsti petoun
S'espousson urouso
Emé de poutoun.
A tant de regalo
Quand Vvous vèi passa,
L'auro, que se chalo
A vous caressa.*

*Vòsti péu, li viro
Dins si revoulun;
Tendramen n'aspiro
Li siave perfum.*

(A Mignoun).

La nature participe à l'amour du félibre: l'eau s'émerveille devant la jeune fille, la feuillée tressaille, les fleurs s'effeuillent en offrande, la brise joue dans la chevelure de l'aimée. Le soleil perce l'ombre pour admirer une telle beauté lui qui, dépité de voir Laure sourire à son poète, s'était caché derrière un nuage voilà cinq siècles (S. LXXIX. I.V.).

Le visage chéri de Ludovine aperçu dans une église, à travers les vapeurs de l'encens nous fait inévitablement songer, lui, à la célèbre rencontre du 6 avril 1327:

*Dins la glèiso èron mai de cènt,
Entre tóuti n'en vesiéu qu'uno
Li fin revoulun de l'encens
Courounavon sa tèsto bruno.
S'arrestè vers lou benechié
Pèr me douna d'aigo-signado
Oh! qu'èro bravo! sourrisié...
E me brulè, sa man bagnado.*

(A l'Unenco).

Notons l'antithèse finale car Pétrarque l'aurait fort appréciée: une main mouillée qui brûle Mais Zani, Mignoun et Ludovine n'eurent pas seules le secret de faire éclore dans le cœur du félibre des vers dignes du lyrique de Vaucluse.

Qu'on en juge par le portrait de cette inconnue dont la blonde beauté évoque les moissons et les genêts et que Dieu créa, comme la Muse aux cheveux d'or du Trecento, avec des rayons de lumière et la chair des lys:

*Diéu te creè, mignoto! e, coume avié de rèsto
De raioun à si man, n'en courounè ta tèsto
Pintè tis iue dóu blu dóu cèu e de la mar,
E dóu velout dis ile en flour faguè ta car.*

(La Sauro).

Dans un sonnet inspiré par un de ses amis, peintre dont la pure pensée ne rêve que le beau, mêlant fleurs et virginal visage, relevons ce tercet que l'on croirait extrait du sonnet du *Canzoniere*:

“ Car amoureusement chaque fleur lui rappelle, le bleu de leurs yeux, l’or fin de leurs tresses, les roses de leurs lèvres et le lis de leur cou ”.

C’est encore à un de ses amis, félibre de grande race, l’auteur des Rouges du Midi, alors alité, Félix Gras, qu’Aubanel adresse son poème: Convalescence:

“ Neige suave des amandiers, azur embaumé des violettes, fleurs et parfums portés sur le souffle des brises, tombez en pluie sur son lit ”.

Cette jolie strophe ne nous fait-elle point songer, irrésistiblement, à une célèbre *pioggia di fior* sur les rives de la Sorgue, sous de blancs amandiers précisément, s’il faut en croire de savants commentateurs?

Mentionnons encore un beau sonnet: “la Man“. Véran dans son ouvrage “De Dante à Mistral“, cite ce poème de Théodore Aubanel, grand poète provençal chez qui on trouve souvent un écho de Pétrarque, et le rapproche du fameux sonnet dont nous avons déjà parlé: “O bella man...“ Savourons une fois encore la poésie aubanélienne:

*L’enfant souino, la maire espincho uno lagremo;
Si det fin cercon, proumte, i dentello mescla,
L’evòri dóu mamèu que sort gounfle de la.
Vese encaro la man ounte uiausson li gemo*

*De si bago. Aquelo ouro èro tant casto e semo
Qu’esmougu de respèt, paurous de treboula,
M’envau. — Tant lèu, me dis. E sènso mai parla
Me trais sa bello man, la siavo jouino femo;*

*Iéu, la porte à mi bouco e ié fau un poutoun.
Dins la raubo duberto, ebria, l’enfantoun
Au blanc mamèu bevié coume à-n-pur calice.*

*O man, pichoto man au touca fres rousen!...
Me souvendrai toujours d’aquéu bais de delice,
Que ié beisant li det, cresiéu beisa lou sen.*

Certes le poème d’Aubanel a plus de sensualité comme le prouve le dernier vers. Mais la jolie main y est aussi suavement chantée et l’atmosphère y demeure malgré tout fort pure. Citons enfin un délicat pastel que Pétrarque n’aurait pas désavoué: “la Perle“.

*A ta fresco e poulido auriho
Pastado de rose e de blanc,*

*Pèr pendènt uno perlo briho
Coume un plour d’aubo tremoulant.*

*A soun entour se recouquiho
Toun pèu d'or en anèu galant;
Me sèmblo vèire uno couquiho
Ounte la mar a mes plan-plan*

*Sa perlo fino la plus raro.
Laisso-me clina sus ta caro!
Dins li couquihage d'abord*

*Que l'on entènd ço que dis l'oundo,
Vole iéu, o divino bloundo,
Escouta ço que dis toun cor!*

Cette mignonne oreille rose, encadrée de boucles blondes et ornée d'une perle, l'exquise comparaison à laquelle elle donne lieu, l'harmonie du vers, font de ce sonnet un madrigal délicat, un petit bijou de rare valeur, bien digne du *Canzoniere*.

LE SONNET

Nous ne saurions terminer cette étude comparée de Pétrarque et d'Aubanel sans parler du sonnet. On ne rencontre point dans la "Mióugrano" le genre poétique cher au chantre de Laure. Mais il ne tarde pas à conquérir une place de tout premier plan dans l'œuvre ultérieure du lyrique avignonnais: nous notons en effet respectivement, dans "les Filles d'Avignon" et "le Soleil d'Outre-Tombe", trente et un sonnets sur soixante et quinze poèmes et vingt trois sur cinquante sept. La correspondance d'Aubanel nous permet de dater l'éclosion de son amour pour le sonnet. Le 18 mars 1869 il écrit à Mignon:

" Actuellement je fais des sonnets; je me suis épris d'un bel amour pour ce délicat joyau que l'on peut ciseler sans fin; la forme m'en parat exquise, et, charme de plus, elle est essentiellement provençale, car les provençaux ont inventé le sonnet, et Pétrarque n'a fait que le leur prendre ".

Ce patriotisme exaspéré ne durera pas car, comme devait l'écrire de Berluc-Pérussis dont la haute autorité en la matière ne fait aucun doute c'est Pétrarque qui jeta sur ce petit poème son immortel reflet de gloire:

" Pétrarque n'est pas seulement le plus illustre des sonnettistes; il est permis d'affirmer que sans l'éclatant relief qu'il sut donner à cette forme poétique jusqu'alors sans importance, elle serait tombée dans l'oubli ".

Par son activité, par son enthousiasme lors du brillant Centenaire de 1874, Aubanel montra qu'il reconnaissait en Pétrarque un grand précurseur et un grand maître. Nous nous bornerons à citer un seul sonnet d'Aubanel, "La flour dóu Divèndre-Sant", qui nous permettra de faire plusieurs observations pleines d'intérêt. Ce sonnet débute par une épigraphe de Pétrarque :

*Era 'l giorno ch' al sol si scoloraro
Pèr la pietà del suo fattor i rai,
Quand'io fui presso e non me ne guarda
Che i bei vostr'occhi, Donna, mi legaro.*

Cette épigraphe ne nous surprend pas chez le grand félibre qui connaissait parfaitement l'italien et était nourri du *Canzoniere*. La traduction en vers est empruntée à un certain Esménard du Mazet, au nom bien troubadouresque. Elle nous renseigne, au passage, sur une époque déjà lointaine et sur la connaissance que pouvaient avoir des amants de Vaucluse ceux de nos grands-pères qui ignoraient la langue harmonieuse de la belle péninsule :

Le jour où du soleil les rayons s'obscurcissent
A l'aspect de son Dieu mourant pour les pervers,
Ce jour, à mon insu, vos beaux yeux me surprennent,
Madame, et tout à coup me donnèrent des fers.

Voici maintenant le sonnet provençal qui nous montre combien Aubanel était hanté par le souvenir de Pétrarque et combien, aussi, il savait être un poète original:

*Quand tourno lou Printèms coume un superbe amant,
La Terro ris e lèu, nòvio, de flour se paro:
Dóu vioulié dis escoumbre au tulipan di raro,
Tout boutoun espelis au souleias cremant.*

*Lila d'adematn ni roso de deman
M'es pas la plus poulido e m'es pas la plus caro,
Mai uno pauro flour dessecado toutaro,
Pensado bluio e palo e qu'a touca sa man.*

*Es un divèndre-sant que la divino Lauro,
Au lindau de la glèiso, em'un regard, enauro
Petrarco d'un amour que sara soun trelus;*

*Es un divèndre-sant que ma galanto amigo
Sus l'autar m'a culi la floureto que ligo
A-n-elo moun cor tèndre e fou, coume n'i'a plus.*

Que penser en définitive des liens tissés par le destin entre Pétrarque et Aubanel? En dépit de différences inévitables, profondes parfois, ces deux génies, que sépare un demi-millénaire, présentent sur la colline fleurie du lyrisme méditerranéen une ressemblance fraternelle. Nous ne saurions mieux montrer la parenté unissant ces deux grands écrivains qu'en citant une dernière fois Lintilhac.

L'appréciation de ce critique a d'autant plus de valeur qu'il n'a pas caché, nous l'avons vu, leurs faiblesses communes, faiblesses de minime importance, il est vrai :

“ L'auteur de la “Grenade entr'ouverte“, des “Filles d'Avignon“ et du “Pain du Péché“ a donc fait œuvre de poète, d'homme de cœur et de goût. Ses trois petits volumes ont une place marquée dans les bibliothèques des délicats, sur le rayon des poètes adroits à faire des miniatures de la nature et de l'idéal, en qui frémit un sentiment sincère de l'amour et de la mort, c'est-à-dire à la suite de l'Anthologie de Méléagre et des Elégiaques romains, dans le voisinage du *Canzoniere* de Pétrarque et de l'Ottava Rima de Boscan, et, si l'on veut, de l'Intermezzo d'Henri Heine ”.

Les lettrés, les délicats ont entendu Lintilhac. Leurs descendants, un demi-siècle plus tard, devaient à leur tour prêter une oreille attentive à la grande voix autorisée d'Emile Henriot lançant un appel semblable à la fin d'une brève mais fort intéressante étude:

“ Maintenant que Mistral est intégré, à si juste raison, dans notre vaste littérature nationale sans que l'exception de langue l'en ait écarté, il m'a semblé juste d'appeler l'attention sur son noble frère d'armes et d'heureux combats poétiques, et de demander si une petite place ne pouvait pas être faite dans toutes les bibliothèques de lettrés, à côté du Maître de Maillane, au beau poète d'Avignon ”.



Conclusion

Au terme de cette étude il convient de souligner les idées générales qui s'en dégagent. Le 21 mai 1854, non loin d'Avignon, " Blonde comme Cérès, romaine et catholique ", un authentique miracle se produit. Sept jeunes poètes pleins d'enthousiasme ont saisi la pioche pour arracher les ronces et l'herbe folle qui profitant de longs siècles de sommeil et de décadence ont envahi le domaine des ancêtres. Cœur généreux de cette heureuse terre de Provence à nouveau

pleine d'amour et de jeunesse,
pleine de fleurs, pleine de nids,

Avignon devient la capitale d'une fort brillante Renaissance littéraire. La poésie des primadié devait être une poésie racée, capable de rivaliser avec la meilleure poésie française, continuant dignement l'œuvre des troubadours, ces héritiers de Platon qui furent les maîtres du Dante, et se rattachant aux œuvres solaires de Rome et d'Athènes. Ce beau dimanche du plus beau mois de l'année marque véritablement l'aurore du grand Siècle d'or de cette charmante poésie provençale à laquelle sont dûs le développement de la culture intellectuelle des temps modernes et la perfection acquise par les littératures d'Italie, de France et d'Espagne".

Les esprits cultivés, on le devine, ne tardèrent pas à apprécier, non seulement en France mais encore dans les pays étrangers, proches ou lointains, la beauté de l'œuvre félibréenne aux sources puissantes et profondes. La moisson poétique des Sept de Font-Ségugne eut lieu dans le champ même où, cinq siècles plus tôt, Pétrarque avait lié les gerbes d'or de son *Canzoniere*. Aussi, si les sympathies de Mistral et de ses compagnons allèrent vers un certain nombre de méditerranéens illustres, on peut affirmer qu'ils considérèrent Pétrarque, le chantre de Laure et de Vaucluse, comme leur saint patron. Sur le plan collectif, en tant que fondateurs du Félibrige, ils surent donner aux Centenaires de 1874 et 1904 un incomparable éclat: la géographie, l'histoire et la littérature s'unissant pour faire des félibres les descendants du fameux poète qui vécut, aima et chanta en Provence, du grand écrivain qui marqua si profondément son siècle.

Poèmes, œuvres théâtrales, discours, lettres et articles rendent un vibrant hommage à celui dont l'ombre solitaire plane partout, dans les rues d'Avignon et de Carpentras, sur les pentes du Ventoux, sur les rivés de la Sorgue et du Rhône; à celui qui eut mêmes goûts, mêmes préoccupations, même idéal et qui sut ciseler un coffret de lumière pour le trésor commun: la terre provençale, sa langue harmonieuse, la beauté souveraine de ses filles, ses vieux troubadours ne rêvant que chants et Cours d'Amour, en un mot tout ce qui nous relie si étroitement à la Méditerranée, à Rome et à la Grèce, tout ce qui fait de nous des Latins hantés par le mirage de "l'Empéri dóu Soulèu".

Sur le plan individuel les félibres, poètes provençaux, ont multiplié les allusions à l'amour de Laure et de Pétrarque, amour qui devient chez eux un véritable mythe, une légende dorée. Ils ont su cependant préserver leur personnalité et leur poésie ne présente que très rarement un écho du *Canzoniere* ou des "Trionfi". Il faut noter une exception: Théodore Aubanel, l'amoureux de Zani et le poète de la Grenade entr'ouverte, cet admirable ouvrage qui faisait pleurer Daudet et dans lequel Sainte Beuve trouvait de douces notes d'amour. Aubanel, l'aigle blanc, le seul à pouvoir déployer des ailes de flamme pour atteindre les sommets rayonnants hantés par Mistral, écrivit une œuvre profondément originale et attachante. Il mérita aussi pleinement, par un aspect de son génie, le surnom de Pétrarque provençal. Aubanel, comme Pétrarque, avait compris que

*La gloire est vaine. Il n'est que l'amour
Quand tout s'écroule qui échappe à la brume.*

" L'amour de Pétrarque, nous dit G. Mounin dans les Cahiers du Sud (déc. 1953), est une histoire vraie. C'est un amour humain, charnel, insatisfait, sensuel, opprimé, masqué, refoulé..., déchiré, presque toujours affamé malgré ses joies furtives "

Présentant les mêmes caractères, la poésie amoureuse d'Aubanel, quel que soit le heurt des générations, fera vibrer les fils, et les filles, de nos fils et de nos petits-fils. Heureux de rêver, satisfaits de souffrir et d'embrasser le vide, Pétrarque et Aubanel ont donc nagé dans une mer sans fond et sans rivage. Mais ce ne fut point en vain, avouons-le...

Qu'il nous soit permis de reprendre ici les paroles du plus grand provençal actuel, André Chamson, évoquant sous la Coupole les Troubadours. A notre avis elles conviennent parfaitement au beau poète de Vaucluse et au beau félibre d'Avignon:

" Ils ont connu ces passions dévastatrices, ils nous ont fait voir aussi comment elles peuvent être dominées par un art et surtout par un art de vivre "

Ainsi à quelques lieues de Vaucluse, et un demi-millénaire après, sur les pentes verdoyantes de Font-ségugne, une autre source a fait entendre au monde étonné son chant harmonieux. Les deux fontaines ont même origine, même limpidité, même vertu magique: elles désaltèrent l'âme du pèlerin et lui assurent une éternelle jeunesse.

Tous ceux qui ont foulé ce coin de terre privilégié où se respirent les plus poétiques parfums de la littérature néo-latine, tous ceux qui ont vécu, ne serait-ce que quelques heures, dans cette solitude, dans l'intimité de Pétrarque et des premiers félibres, désireux de retrouver sur le sentier les traces charmantes de Laure, de Mireille et de Zani, tous vous le diront, et vous surprendrez dans leur regard une lumière inexprimable.

Les siècles peuvent succéder aux siècles: tant que la Méditerranée viendra bercer de ses flots bleus et purs les côtes latines, les Provençaux, englobant dans un même amour Pétrarque et les Sept de Font-Ségugne pourront dire avec ferveur:

*A jamais sur la route où vous avez marché
Vos pas devant les miens ont embaumé ma terre.*

FIN

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:
3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc -2000**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo
e de la maqueto pèr Tricìo Dupuy,
en sa qualita de Direitriço
dóu Counsèu d'Amenistracioun
dóu CIEL d'Oc.

